

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N^{os} 47 à 51 — Années 1951 à 1955

En manière de préambule.

Chronique de la Société :

Les Assemblées générales. — La célébration du Cinquantenaire de la Société des Amis de Vienne — Les « six à sept » mensuels des premiers jeudis.

Etudes et Textes :

J. BATIER. — Papotages viennois.

E. BIANE. — Aspects nocturnes, *poème*.

Docteur André DEVIÈRE. — Le Docteur Marc Colombat de l'Isère.

Jacques DOUMIER. — Desargues, Pascal et les raisins de Condrien.

Une visite à Vienne du Cardinal Chigi, légal du Pape en 1664.

Pierre FRÉCON. — Trois mosaïques romaines.

Prosper GREY. — La Confrérie de Saint-Blaise et les Compagnons Ferrandiers à Vienne.

Ephémérides.

Nécrologie.

Bibliographie viennoise.

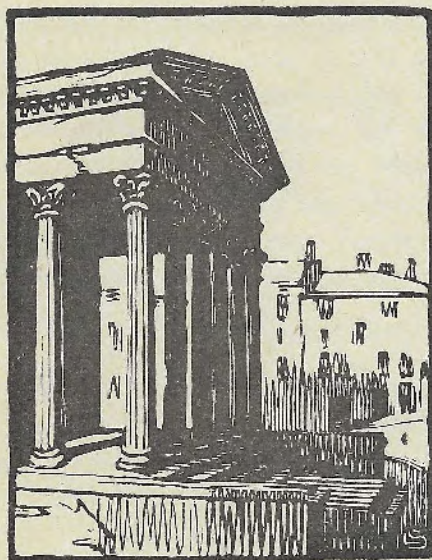
VIENNE
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN
14, Quai Jean-Jaurès

1957

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

N^{os} 47 à 51 — Années 1951 à 1955



VIENNE
IMPRIMERIE TEINET-MARTIN
14, Quai Jean-Jaurès

1957

EN MANIÈRE DE PRÉAMBULE

Paru en 1952, au début de l'année, le dernier Bulletin de la Société des Amis de Vienne groupait les numéros 34 à 46. Autrement dit, il était le reflet des années 1938 à 1950.

Depuis cette date, cinq ans se sont écoulés. Si la Société a continué, sur le plan intérieur, par les réunions mensuelles tenues en principe le premier jeudi de chaque mois de 18 h. 15 à 19 h. 15, dans la salle des Conférences de la Chambre de Commerce, fort obligeamment mise à la disposition du comité par cet organisme, par d'intéressantes promenades à travers les rues de notre ville et sur les chantiers de fouilles au cours de la belle saison, elle n'en a pas moins été active sur le plan de sa mission « d'usage externe » selon l'expression même de son président, en accueillant et accompagnant les touristes de passage.

Cependant, depuis 1952, le Bulletin n'a pas été imprimé.

La raison en est que la préparation d'un bulletin exige un certain temps de la part de ceux qui veulent bien se charger de coopérer à sa rédaction et que, les loisirs étant à notre époque plus étroitement mesurés que jamais, cela ne rend pas tellement aisées les réalisations de ce genre.

Le bulletin, trait d'union réel entre la Société et ses membres, permet la publication d'études plus complètes touchant des questions d'histoire locale qui, parfois, apportent à la Grande Histoire une contribution non négligeable.

Il était bien dans les intentions du Conseil d'administration de reprendre chaque année la publication du bulletin. Encore fallait-il, financièrement parlant, pouvoir en assumer la charge. Il est décidé dès à présent de la publication d'un bulletin annuel, paraissant au cours du premier semestre de chaque année, aussi copieux que possible et dans lequel l'illustration, reproduisant des documents inédits ou peu connus, tiendra une large place.

Le bulletin qui est adressé ce jour aux membres est une tentative en ce sens. Ceux qui se sont attachés à sa rédaction souhaitent qu'il plaise et, suivant les suggestions que les adhérents fidèles de la Société voudront bien leur indiquer, ils s'efforceront, d'année en année, d'en améliorer et la présentation et la teneur.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

LES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Année 1953

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 14 Avril 1953

Le mardi 14 avril 1953, la Société des Amis de Vienne tenait son Assemblée Générale annuelle au Théâtre Municipal et les membres et leurs familles assistaient en grand nombre à cette réunion.

Au nom de la Société, M. Maurice Faure, fit l'exposé de l'activité du groupement au cours de l'année écoulée, en ces termes :

« Le Compte rendu de notre Trésorier permet deux constatations satisfaisantes.

Trois cent cinquante et un Sociétaires ont payé leur cotisation, et c'est ainsi que nous avons une recette de 105.300 frs.

Si nous ajoutons les membres perpétuels qui sont au nombre de vingt-trois, nos sociétaires fidèles atteignent le chiffre de 374.

Quant aux Sociétaires infidèles, qui sont vingt-huit, leur infidélité est involontaire et temporaire. Au fur et à mesure que nous les rencontrons, ils portent la main à leur front en se tapant la tête, puis à leur portefeuille pour l'ouvrir.

Peut-être aurions-nous pu en faire l'appel ce soir, mais la lecture de la liste aurait pris l'allure d'un nécrologe, et nous ne consentons pas à ce que ces sociétaires soient pris pour défunts.

S'il en est ici qui s'aperçoivent de leur oubli, ils pourront le réparer facilement dès ce soir, ou demain au guichet très accueillant de notre trésorier M. Gleyzolle de la Société lyonnaise, cours Wilson, n° 19, à côté du Café Glacier, où ils pourront se rafraîchir la mémoire.

Quant aux dépenses, elles comprennent presque uniquement des frais d'impression : 84.971 fr. D'abord le tirage à part remis à chaque sociétaire sur « Saint-André-le-Bas, et les étapes de construction de la nef et du clocher » : 22.591 fr. Il y a là un ouvrage fort pertinent, de M. Jean Valléry-Radot, qui a paru dans le Bulletin Monumental de la

S.F.A., (Société Française d'Archéologie) et que nous avons pu, à bon compte, faire ensuite tirer pour nous.

Les autres frais d'impression sont ceux du Bulletin : 62.380 fr. Ce qui fait, divisés par 400 sociétaires, une valeur de 155 fr. 95 : un prix de bazar et plus de la moitié de la cotisation.

Le chiffre est gros. Mais il fallait remonter à plusieurs années en arrière, pour retrouver le dernier bulletin paru ; d'où un texte plus fourni. Nous avons cependant « condensé » au plus possible.

Il fallait bien aussi reprendre notre publication. Une Société qui ne publie pas, se laisse mourir dans l'esprit des sociétaires éloignés, et ne se manifeste pas suffisamment pour les sociétaires viennois ou de la région. Il semble bien que ce bulletin ait plu... à ceux qui l'ont ouvert et lu. Car il y en a eu quelques-uns : les remerciements et les compliments qui se lisaient sur quelques talons de mandats, sont une récompense et un encouragement. Ceux qui ne l'ont pas lu pourront s'y mettre, s'ils le retrouvent et l'apprécient.

Nous pensons bien pouvoir vous envoyer le bulletin de cette année. Déjà des éléments ont été réunis.

Pour ne pas accroître l'ampleur du dernier bulletin et la note « conséquente ou subséquente » de l'imprimeur, nous avons réduit la nécrologie aux noms des administrateurs décédés.

Pourtant, il est un nom que nous voudrions prononcer ici, c'est celui de M. Robert Tremeau. Industriel et président de la Chambre de Commerce, il avait témoigné à la société une confiance qui avait commencé avec elle en 1904, et ne s'est jamais interrompue.

Il avait cédé fort gracieusement une parcelle de terrain sur la place du Jeu de Paume pour la construction de la chapelle basse de Saint-André-le-Bas. Il avait participé pour sa part au prêt qui permit l'acquisition des maisons sur le flanc ouest de la même église. Un prêt ! qui n'a jamais été remboursé... et il y a aujourd'hui prescription.

Mais la prescription légale n'a pas force de loi quand il s'agit du souvenir et de la reconnaissance.

Nous avons perdu en 1952 : M. Marc Bertoye, Viennois d'adoption, qui parti pour d'autres postes, ne rompit jamais avec nous. Nous ne pouvons penser à lui sans songer au double deuil dramatique qui l'atteint peu avant sa mort.

M. Henri Duret maintenait dans nos listes un nom qui nous était cher : celui de son père Philibert Duret, qui fut un modèle d'administrateur : ponctuel, serviable, modeste. Nous joignons dans notre pensée le fils et le père.

Et aussi le nom de Mme Reygner, fille de M. Philibert Duret, éloignée de Vienne ; affligée en bien des manières, elle envoyait sa cotisation ponctuellement, et ne rencontrait pas l'un de nous sans parler de la Société avec tout son attachement.

M. Francis Pérouse est mort en 1951, presque nonagénaire, dans sa propriété de Saint-Alban-du-Rhône. Il nous y avait reçus autrefois. Le mur de sa maison contient une inscription qu'il nous avait fait lire avec fierté, et il nous avait montré en détail tableaux et souvenirs dont

s'orne toujours sa demeure. Il avait écrit l'histoire du prieuré de Saint-Alban-du-Rhône. Il maintenait avec fermeté des attaches à Vienne : ayant été inscrit au barreau de Vienne en 1885, il resta un cotisant ponctuel. C'était le doyen et de beaucoup. Il avait adhéré aux Amis de Vienne dès leur fondation.

Mlle Camille Bourgey a eu un renom dans la ville, de bienfaisance, de bienveillance, d'ingéniosité et de ténacité, qui l'avait fait respecter de tous et vénérer de beaucoup. Elle fut notre sociétaire sans défaillance.

Le chanoine Adrien Garnier qui nous quitta pour des destins lointains et variés est mort toujours attaché à notre Société, comme curé de N.D. de Grenoble, en juillet 1952.

Il convient, en terminant cette liste, de s'arrêter sur le triple deuil dont a été atteint, mais non pas abattu, notre très aimé secrétaire M. Charles Jaillet. En dix-sept jours, son père, son épouse et son cousin germain, notre sociétaire M. Marcel Brun, devaient faire passer sur sa tête la faux de la Mort. M. Gabriel Jaillet était sociétaire perpétuel. Mme Charles Jaillet l'avait été du reste bien avant son mariage. Il y a plus de 30 ans, nous avions voulu accroître le nombre de nos membres. Notre administrateur Claude Jacquet avait donné l'exemple : il avait fait inscrire sa fille ainée, nous montrant là une fois de plus cette promptitude de décision dans le dévouement dont le souvenir reste parmi nous vivant toujours.

Trois morts sur soi en 17 jours ! Un accablement devrait s'ensuivre ; le deuil du vêtement devrait être, semble-t-il, sur le visage, dans les yeux, et tout le comportement. Mais il en est, et notre secrétaire nous le rappelle, qui savent se souvenir des bonheurs qu'ils ont eus, des affections qui les ont imprégnés, et qui remercient d'abord du passé, et tellement, qu'ils n'ont plus de place pour les lamentations. Ils vivent entre un remerciement et un espoir. Quelle leçon nous est ainsi donnée ! Encore faut-il l'accepter et la comprendre.

*
* *

Notre sortie d'été s'est faite en 1952, avec le Photo-Club viennois, jusqu'au barrage de Donzère-Mondragon. Fort bien guidés, techniquement renseignés, nous avons vu cette région où l'ingéniosité et l'expérience de l'homme accroissent l'utilité des forces fluviales. C'est un paysage nouveau qui se révèle, c'est une puissance inquiétante parfois qui s'emprisonne dans des fils de cuivre. Les projections qui nous avaient été faites dans un de nos 6 à 7, nous avaient préparés à mieux comprendre, et par là à mieux admirer l'ensemble de ces travaux.

La conférence aussi donnée, à notre assemblée générale, par M. Thaller nous permettait des comparaisons, et de saisir le rôle de ce barrage dans l'ensemble des réalisations que connaît notre terre. Et nous attendons, tout près de nous, le barrage prévu : Saint-Romain-en-Gal - La Roche-Piquée.

Ce que nous avons aussi retenu, c'est combien nous devenions chancelants sous les coups du mistral. Perdre son chapcau, ou sentir flotter

un vêtement n'est pas de tous les jours, mais peut-être bien de chaque mois, sur le quai du Rhône ou le plateau de Pipet. Mais jamais, pour presque nous tous, nous ne nous étions sentis enlevés du sol, et devenus craintifs sur une berge à cinq ou six mètres du bord. Nous avons appris que tout avait été construit là pour résister à un vent de 120 kmh. Nous comprenons très bien désormais comment en cette vallée inférieure du Rhône les arbres grandissent en s'inclinant au midi, et pourquoï il faut protéger les petits pois par des haies de cyprès ou de roseaux tressés.

Nous nous sommes souvenus des imprécations que, dans le « Poème du Rhône », Frédéric Mistral fait proférer aux mariniers qui remontent le fleuve. Et nous avons mieux compris les bateliers, sans répéter pourtant leurs insultes à la bise, mais en portant les mains aux cha-peaux et en rechignant les lèvres.

*
* *

Nos six à sept des premiers jeudis ont réuni un public fidèle. Nous avons abandonné, vous le savez, la petite salle où une quinzaine d'auditeurs au début venaient prendre part à nos conversations viennoises. Peut-être nos réunions ont-elles pris un air plus solennel. Mais puisque les auditeurs ont été constants et accrus, c'est que la formule leur a plu, et qu'ils ont été satisfaits des occasions ainsi offertes. La Chambre de Commerce nous a procuré une hospitalité somptueuse et confortable. Sans aucun doute, il n'a pas été apporté à nos sociétaires des révélations ; bien des auteurs avaient déjà parlé des questions traitées. Mais encore fallait-il rechercher ces auteurs, lire et s'efforcer de comprendre.

Nos réunions ont offert un résumé, où selon le nouvel emploi d'un mot ancien, un condensé. Nous avons été ainsi au goût du jour. Et il n'a pas été inutile de savoir ce qu'était Guy de Bourgogne, notre archevêq e de 1080 à 1119, avant de devenir Pape, à Rome de 1119 à 1124.

De 1080 à 1119, cela représente trente-neuf années. Cette durée donne, à celui qui fut pendant ce temps maître de la ville et de la région, le droit d'être appelé Viennois. Il est ainsi devenu l'un de nous.

Qu'un administrateur ou un colonel restent ici pendant leur temps de commandement, ce ne sera jamais qu'un passage. Trente-neuf ans, c'est une demeure. C'est, avec Guy de Bourgogne, un Viennois qui s'en est allé de Vienne régner à Rome sur la chrétienté tout entière. C'est un motif de fierté pour nous. La réunion de 6 à 7 nous l'a peut-être fait découvrir.

De même, nous avons appris à connaître Asiaticus dont la destinée fut fastueuse quand ce Viennois tint entre ses mains les jardins de Lucillus à Rome et qui fut d'une mélancolie tragique quand il dut s'ouvrir les veines, à cause de l'envie d'une impératrice. Et nous retrouvions là, ces suicides que nous avons connus quand le maître du moment cessait d'être propice.

Nous ne nous sommes pas limités aux anciens, mais avec André Rivoire, nous avons connu les sentiments qu'exprime à sa mère ce

poète de 25 ans, grâce aux lettres de la collection que M. Charles Jaillet, nous a prêtée.

Nos auditeurs ont été instruits de l'art de l'estampe, où selon l'appellation moins juste, l'art de la gravure. C'est notre administrateur M. Jean Eynaud qui nous en a montré la technique, les procédés et les résultats. Lui qui en a la pratique, nous a analysé les moyens d'exécution. Nous avons eu là une heure qui n'était pas spécifiquement viennoise, mais qui n'en a pas eu moins d'utilité et d'intérêt.

Nous sommes revenus à Vienne avec la famille de Villard et les archévêques qu'elle a donnés à Vienne, avant de fournir à la France le maréchal, victorieux à Denain. Notre sociétaire M. Robert Poidebard nous a lu l'essentiel de ce qu'il avait communiqué à la puissante société du Forez : La Diana.

A ces réunions de 6 à 7, nous avons eu recours à l'obligeante habileté de MM. Palluy et Rival du Photo-Club.

Notre bulletin à paraître cette année parlera de ces réunions.

*
* *

Vienne a continué à recevoir les visiteurs que, depuis sa fondation en 1904, notre société n'a cessé d'y attirer. Le flot s'y est toujours étendu, et c'est, de tous les jours, la vision des touristes de toutes natures qui vont d'un coin de notre ville à l'autre, et du livre qui guide aux monuments qu'il décrit.

Trois visites méritent plus spécialement d'être marquées. D'abord les douze cents professeurs de l'Université de France, qui dans le groupement dit : « Paroisse universitaire » sont venus un dimanche à la Messe à Saint-André-le-Bas, puis visiter Saint-Maurice. Là, les hauts-parleurs, porteurs d'usage d'autres paroles sanctifiantes, ont permis d'expliquer dans l'église, l'union des divers siècles que construiront chacun suivant ses possibilités et son goût.

Après quoi, ce fut par groupes que la ville fut parcourue.

Le même jour, les Sociétés savantes qui avaient tenu congrès à Grenoble vinrent faire la connaissance de Vienne. Nous avons regretté que la maladie retint chez lui M. Marcel Aubert, membre de l'Institut, directeur de la Société d'archéologie, et il n'est pas possible de suivre ici ces savants dans toutes leurs stations.

Mais il faut relever l'importance qu'a eue la communication de M. Jean-Vallery-Radot à l'intérieur de Saint-Maurice. Là, ont été apportées des mises au point et des découvertes. Vous pourrez les retrouver dans un article paru au Bulletin Monumental, et dont un tiré à part, cent exemplaires, a été fait pour nous. Ces volumes nous sont arrivés, et ils seront vendus à ceux de nos sociétaires qui nous le demanderont, au prix de 160 francs.

Le travail de M. Vallery-Radot a montré l'intérêt de ce que contient le sous-sol de l'église, et les révélations qu'apporterait un examen plus précis. Quelles églises ont précédé celle qui nous abrite ? Les suppositions qui ont été émises sont-elles exactes ? Peut-on rendre à une par-

tie du monument une physionomie ancienne et vénérable qu'il a maintenant perdue ?

Les crédits sont obtenus, le travail va se faire, M. Vallery-Radot écrit :

« Les crédits des fouilles viennent d'être votés. Monsieur Formigé les dirigera à l'intérieur de la cathédrale, suivant le programme que j'ai établi.

« Le sous-sol de la place St-Paul sera également exploré à l'emplacement des chapelles de Jean de Bernin.

« Inutile de vous dire que je suivrai tout cela de près, ce qui me procurera l'agrément de vous revoir ».

Les fouilles sont très encouragées dans toute la France, comme à l'étranger. A Saint-Maurice, il y a tant à faire au monument lui-même : terminer les tours, remettre les vitraux, nettoyer l'intérieur dont la saleté est une affliction pour nous, et une stupéfaction pour les visiteurs. Le sous-sol pourrait garder quelque temps encore ses secrets... Il en est décidé autrement.

Espérons qu'en faisant les fouilles, Saint Maurice, empoussiéré davantage, apparaîtra « si tellement » sale, que des fouilles un crédit surgira pour le nettoyage indispensable. Nous connaîtrions alors la jeunesse renouvelée de notre église.

Et puis, soyons heureux d'abord que cette église, si longtemps délaissée, retrouve l'affection des archéologues du dehors et des architectes, et des administrations nationales ou locales. Quand notre Société en 1920 participait largement au rétablissement de la grande verrière ouest et aux divers travaux qui suivirent, elle amorçait la série des aménagements qui ont suivi, depuis trente ans.

Ne récriminons pas contre les fouilles, ce serait temps mal employé, regardons réapparaître les vieux murs que la terre recouvre, et parlons quand même et sans arrêt des murs hors de terre, qu'une poussière crasseuse recouvre.

M. Jean Hubert, spécialiste de ce qu'il a appelé l'art « Pré-roman » nous a expliqué l'église Saint-Pierre. Monument vénérable que sa désaffectation a privé d'un attrait, et qui reste d'un intérêt puissant. M. Emile Male en a beaucoup écrit, M. Jean Hubert nous en a parlé. Tout n'est pas encore expliqué ; il reste des énigmes et les amants de la vérité ont encore bien des pierres à soulever.

Mlle Emilie Albrand se devait et nous devait d'expliquer Saint André-le-Bas à ce même congrès des Sociétés Savantes. Ce qu'elle fit en exposant les résultats auxquels elle est arrivée dans sa thèse. Son travail a été édité, et est en vente. Ses explications orales n'ont pas clos le débat, qui agite quelques-uns, mais ont retenu avec agrément l'attention des visiteurs.

En 1952, encore et en septembre, le groupement des cheminots de la S.N.C.F., dit Union catholique du personnel, eut une journée d'études à Sainte-Colombe et Vienne. Il apparut à ce groupement que la visite de Vienne était obligatoire. Elle fut très abrégée : si ce ne fut pas en rapide que le trajet fut effectué, ce fut, du moins, en express accéléré, et quelques stations furent brûlées.

Voilà ce qu'il est permis de retenir pour 1952. Notre Société ne se fait gloire de rien, dans ces visites, mais elle se réjouit de voir rempli un de ses desseins les plus chers, celui que ses fondateurs en 1904 inscrivirent dans les statuts : attirer à Vienne le plus de visiteurs possibles, rendre la visite attrayante, instructive et agréable. 1952 n'a pas été une année d'échec.

*
* *

En 1954, notre Société aura cinquante ans. Lorsqu'elle en eut vingt-cinq, en 1929, ce premier jubilé fut célébré avec un éclat que vingt-cinq ans de plus n'ont pas effacé de notre souvenir. Il nous semble qu'une célébration du même genre sera opportune, pour regarder la besogne faite et les résultats acquis, au cours d'un demi siècle, et pour marquer de même les pas nouveaux qui se feront aux cinquante ans suivants.

*
* *

L'année 1952 a vu éditer un volume fort utile et non moins intéressant sur la sculpture romaine au Musée lapidaire. L'auteur est M. Will (Ernest), de l'école d'Athènes et de l'Institut français de Beyrouth.

C'est sous la direction et le désir de M. Wuilleumier que ce travail a été entrepris. Le catalogue le plus récent que nous avons sur le Musée Saint-Pierre datait de 1841 et était l'œuvre, très complète, de Delorme, conservateur. Longtemps les pierres du musée portèrent les numéros de ce catalogue. Le Guide de Vienne rédigé par notre société les avait utilisés. Mais peu à peu, ils se décollaient sur les bords et disparaissaient. En outre, d'autres morceaux et combien intéressants, avaient accru les collections. Depuis cinquante ans, un nouveau catalogue était désiré et souvent promis. Un étranger à notre ville, connaisseur de l'art antique, a pu s'y adonner, et mener à bien ce travail.

Nous y trouvons des descriptions exactes, où sont faites des comparaisons avec des œuvres du même genre, si bien que les morceaux conservés à Vienne nous apparaissent, ce qu'ils sont, des enfants, plus ou moins fidèles, d'œuvres originales hautement appréciés, et copiés pendant des siècles. Un peu comme la baigneuse de Falconet qui depuis le XVIII^e siècle sort de l'eau en multiples exemplaires, sur tant de cheminées de salon.

Car nous n'avons plus les originaux, mais des copies, fidèles parfois, habiles pas toujours, et quand même précieuses.

Dans ce volume nous trouvons la description de ce qui, depuis Delorme, et surtout dans ces vingt dernières années, est venu s'ajouter aux collections de Schneyder, et accroître aussi l'encombrement du Musée lapidaire.

Au goût de 1953, il n'y serait laissé que quelques pièces, les plus marquantes, comme dans une salle d'exposition ; les autres iraient au cimetière d'un dépôt. La solution la meilleure, sinon la plus élégante, serait de signaler par une légende les morceaux à contempler par les touristes, laissant aux spécialistes de chercher les morceaux à étudier.

L'ouvrage de M. Will est donc précieux à feuilleter et à suivre. Il faut ici, comme en d'autres occasions, exprimer le souhait qu'une publication sur Vienne, écrite au dehors, soit revue par des Viennois. Des méprises, minuscules c'est vrai, seraient évitées. Le cours Roumestang serait appelé de son vrai nom : Romestang, ou même Président Wilson ; la maison Jouffroy serait la maison Jouffray. Il se peut que Delorme ait eu la même faute d'impression, mais il est préférable que 1952 ne recopie pas, inconsciemment une erreur, bien qu'elle soit centenaire. Dans un article tout récent, un Viennois qui s'appelle Gros, devenait Gras. L'un n'est pas exclusif de l'autre.

De même il est des indications que les Viennois de 1952 ne comprennent plus ; où est la halle neuve ? où est la vigne de la Veuve Serpolier ? nous ne savons ; et l'abattoir est, pour nous, à l'Isle.

Quand ont lit que la pièce a été trouvée entre la halle neuve et l'abattoir, l'indication paraît curieuse. Delorme qui a été trop fidèlement recopié était exact et compris pour 1841, mais pour 1953... ?

Souhaitons que l'ouvrage sur Saint-Pierre ait une seconde édition, et que nous soyons jugés dignes de le relire, pour correction.

Ce minuscule souhait, si sérieux soit-il, n'enlève rien à l'intérêt du travail qu'il faut vous conseiller de lire et de garder chez vous, pour visiter avec lui les collections de Saint-Pierre.

*
**

Divers groupements, actifs et désintéressés, ont offert aux viennois des conférences. Le Cercle littéraire et artistique, présidé par Mme Peyaud, nous a valu celle de M. le Sous-Préfet sur le Voyage en Icarie, que deux Viennois firent à la recherche d'un paradis. Le voyage et la terre américaine leur donnèrent des espoirs et des échecs. Les hommes ne sont pas faits pour vivre en paix au pays des illusions. M. le Sous-Préfet nous a donné des noms de Viennois qui partirent à la recherche du bonheur : quelques-uns d'entr'eux ont encore des descendants parmi nous. Le sujet de cette communication a été développé dans l'ouvrage paru sous le titre : Voyage en Icarie ; deux ouvriers viennois aux Etats-Unis en 1855. Textes établis et présentés par Fernand Rude, diplômé à l'Ecole des Hautes Etudes de la Sorbonne. Préface de André Sigfried de l'Académie française. Presses universitaires de France, 1952, 302 pp.

*
**

Et voici maintenant la Conférence annuelle de notre Société. L'an dernier elle avait traité le sujet très actuel des barrages, où l'eau se transforme en lumière et en force. Nous n'avons pas oublié le profit et l'agrément que nous devons à M. Thaller.

Aujourd'hui le sujet est très différent : Pascal, Blaise Pascal, celui dont les Pensées nous dominent tous de bien haut, et qui reste réconfort, conseiller en bien des occasions, et toujours émouvant dans son Mystère de Jésus.

A quoi s'associe le vin de Condrieu. Ce qui met une gaieté dans les yeux, et une soif au palais, Pascal apprécie-t-il le vin de Condrieu ? et le raisin « Viognier » ? Il nous en serait à nous, plus sympathique, et ce que d'autres regarderaient comme une faiblesse, nous y verrions marque d'un goût qui nous rapprocherait.

Et Desargues ? nous avons connu un théorème de ce mathématicien, mais beaucoup ont dû l'oublier.

Combien nous célébrerions avec ferveur et gaieté Pascal et Desargues, si le vin de Condrieu devait nous réunir tout à l'heure devant des coupes. Mais nous ne sommes pas, en ce moment, société de Chevaliers du Tastevin.

Nous allons nous instruire. M. le Chanoine Douillet, xicaire à Saint-Maurice, supérieur à l'Ecole Saint-Maurice, Institution Robin, nous a tant de fois déjà donné des satisfactions de haute nature et il a laissé tant d'amitiés, que nous attendons beaucoup de lui.

D'ailleurs nous sommes renseignés par avance. Notre assemblée devait avoir lieu le 17 mars. Elle a été renvoyée à aujourd'hui.

Mais un journal qui n'est pas de Vienne a ignoré ce renvoi, et, dans son n° du 22 mars, il a donné avec sérieux et exactitude le compte rendu... de la conférence que nous attendons ce soir.

Ce journal a dit :

« A Vienne. Les Conférences : Après le succès de la conférence sur Jean de Bernin, archevêque de Vienne, le public viennois a fort goûté celle de M. le Chanoine Douillet, curé archiprêtre de Villars-de-Lans, ancien supérieur de l'Institution Robin, sur « Pascal et ses rapports avec Condrieu ».

Les très nombreuses relations que l'érudit conférencier possède à Vienne et dans la région firent qu'une affluence nombreuse et choisie se pressait au théâtre municipal en cette soirée du 17 mars.

La Société des « Amis de Vienne », peut être fière de son cycle de conférences de la saison 1952-1953 ».

Il n'y a plus maintenant qu'à réaliser l'annonce du journal. Tout est en place : une « affluence nombreuse et choisie qui se presse... », un « érudit conférencier ».

Pour que soit exact le compte rendu... prophétique du 22 mars, la parole va passer à celui que vous connaissez, qui vous a été annoncé, et que vous attendez ».

Le texte de l'étude du chanoine Douillet est reproduit in-extenso dans ce bulletin.

Année 1954

Le Lundi 29 mars 1954, la Société des Amis de Vienne conviait ses membres à assister à l'assemblée générale annuelle. La salle du théâtre municipal accueillait de nombreux sociétaires et les groupes d'élèves des écoles, venus pour entendre la conférence destinée à agrémenter la soirée.

En ouvrant la séance, M. Maurice Faure donnait tout d'abord lecture du rapport financier au lieu et place du trésorier, M. Jean Gleyzolle, à qui son état de santé n'a pas permis de se rendre à la réunion.

Puis, M. Faure fit l'exposé du compte rendu moral. « La Société des Amis de Vienne, dit-il, a une activité intérieure à l'usage externe puisqu'elle a le devoir d'accueillir les touristes et de leur faire visiter les monuments de la ville ». Fidèle à sa mission, elle a, au cours de l'année écoulée, conduit divers groupes d'étrangers venus à Vienne et parmi ces groupes : les familles des notaires de l'Isère, qui tinrent dans notre cité, en juin dernier, leur congrès, et par la suite l'Association des médecins du Bas-Dauphiné.

Ce n'est point d'aujourd'hui, rappelle le président des Amis de Vienne, que la société agit de la sorte. Elle eut, à son début, à guider chaque année les étudiants étrangers de Grenoble qui effectuaient traditionnellement une visite à Vienne. A cette époque où le tourisme ne jouissait pas de la faveur qu'il connaît actuellement, cette caravane était la seule de l'année. Depuis lors, les étudiants grenoblois viennent toujours, mais ils ne sont plus les seuls.

C'est donc très allègrement que la Société des Amis de Vienne poursuit sa mission en dépit d'un demi-siècle d'existence. Fondée le 17 février 1904, elle fêtera cette année son cinquantième anniversaire, qu'elle fera coïncider avec le congrès d'« Evocations » qui doit tenir ses assises à Vienne.

M. Faure dit tout le succès que rencontrent les « six à sept » qui ont lieu chaque mois à la Chambre de Commerce, et auxquels assistent de nombreux Viennois intéressés par l'évocation du passé de leur ville. Les sujets traités dans ces réunions ne sont pas des sujets savants, mais la plupart du temps des sujets que l'actualité relie à l'histoire.

Lorsque fut prise l'initiative de ces réunions, certains pensaient que les sujets de causeries seraient tôt épuisés ; il n'en est rien et il reste encore beaucoup à dire.

En terminant, M. Faure évoque avec émotion la mémoire des membres disparus au cours de l'année : M^{re} Léon Guillaud, M. Pierre Lhuillier, et M. Henri Gueidan, décédé en Limousin où le retenaient ses intérêts, mais qui restait viennois par ses affections.

Il dit ensuite la satisfaction de tous ceux qui aiment leur ville, de voir se continuer les travaux de restauration des divers monuments, notamment la cathédrale et le théâtre antique.

Il signale l'important travail, récemment paru, de M. l'abbé Cavard sur « Le procès de Michel Servet », qui honore cet érudit et scrupuleux historien.

Puis, M. Faure cède la parole à Mme Rivière-Sestier, présidente de la Société grenobloise d'archéologie et d'ethnologie, qui doit parler de Venise.

Mme Rivière-Sestier a fait plusieurs voyages à Venise. Elle connaît et a étudié la perle de l'Adriatique et c'est en poète autant qu'en historienne et archéologue qu'elle va convier son auditoire à cette magnifique promenade.

La conférencière dit combien il lui est agréable de venir parler d'une ville d'art comme Venise, dans une ville d'art comme Vienne, mais si « Vienne est d'une beauté grave et noble, Venise, au contraire, est faite d'étranges contrastes et l'on y note de curieux assemblages d'architecture ».

Au centre de la lagune, la ville est comme un nénuphar, c'est une ville de conte de fée, avec des coupoles et des campaniles.

Mme Rivière-Sestier retrace à grands traits l'histoire de la ville depuis ses origines. Elle rappelle les invasions barbares qui présidèrent à sa fondation, elle évoque le rôle de la mer et la flotte immense des Doges et les aspirations de Marco-Polo dont les voyages allaient susciter les expéditions de Christophe Colomb et de Vasco de Gama.

Puis, tandis que de magnifiques clichés en couleurs, dus à M. André Miland, sont projetés sur l'écran, la conférencière fait admirer les palais de Venise, le pont du Rialto, la place Saint-Marc, le pont des Soupirs, le palais des Doges, pour finir par une excursion dans les petites îles qui protègent la lagune.

Elle est longuement applaudie.

LA CELEBRATION DU CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

Le demi-siècle d'existence de la Société des Amis de Vienne a été dignement célébré le dimanche 11 juillet 1954.

L'organisation de cette journée avait été prévue pour coïncider avec le Congrès annuel du Groupe d'Etudes Historiques et Géographique du Bas-Dauphiné, plus connu sous le nom du bulletin mensuel qu'il publie : « Evocations », que préside M. Saint-Olive et dont le secrétaire et animateur est M. Péju.

La séance s'ouvrait au Théâtre Municipal, sous la présidence de M. F. Rude, sous-préfet de Vienne, à 9 h. 45. La première partie était consacrée au Congrès d'Evocations dont de nombreux membres appartiennent également aux « Amis de Vienne », puis, ce IX^e Congrès du Groupe d'Etudes Historiques et Géographiques du Bas-Dauphiné étant clos, la seconde partie de la réunion appartenait à la célébration du cinquantenaire de la fondation de la Société des Amis de Vienne.

M. F. Rude, sous-préfet, conservait la présidence de cette séance. Il est entouré de MM. Hussol, maire de Vienne ; les présidents Saint-Olive et Faure. De nombreuses personnalités de la région et de la ville étaient présentes dans la salle.

En quelques phrases M. Rude, fit état de l'effort accompli par les Amis de Vienne, et ses animateurs dévoués, salua ceux qui œuvrent en tout désintéressement pour que rayonne plus amplement le nom de Vienne : M. Faure, M. le Chanoine Cavard, M. Charles Jaillet, M. Joannès Ruf, conservateur des Musées, M. Lecutiez, secrétaire du S.I. et

aussi M. Jules Formigé, architecte en chef des Monuments Historiques, l'un des artisans et non le moindre de la résurrection de la Vienne antique.

M. Hussel prenant la parole, rappelait que depuis 25 ans, M. Formigé, en marge et aussi dans le cadre des charges que lui incombent, consacré le meilleur de son temps à notre ville, et il le nommait « citoyen d'honneur de Vienne ». Il félicitait à son tour ceux qui, dans la ville accomplissent pour l'histoire locale un louable effort et n'eût garde parmi ceux-ci d'oublier M. le Sous-Préfet Rude, dont l'œuvre contribue largement à approfondir divers points de l'histoire locale.

Les congressistes se rendirent alors au Musée pour visiter l'exposition du cinquantenaire organisée par les Amis de Vienne. Encore une évocation de ceux qui au cours de ce demi-siècle ont apporté leur contribution patiente, à construire quelque chose de durable qui témoigne de notre temps. Le lendemain, une visite commentée sera suivie par de nombreux Viennois.

L'exposition réunissait les publications : affiches, tracts, guides, dépliants que la Société des Amis de Vienne avait édités durant les quarante-cinq années où elle joua pour Vienne le rôle de Syndicat d'initiative. On put revoir ainsi les huit éditions successives du Guide depuis le temps où il coûtait soixante centimes jusqu'aux quatre-vingts francs de la dernière édition. Le premier dépliant en couleurs vives fut à nouveau admiré, et aussi l'affiche due à M. Léty où le Temple d'Auguste dresse ses six colonnes de façade. Un petit carton reproduisant ce même temple avait été pendant longtemps encarté dans les paquets de tabac. Toute une propagande s'étalait là, qui portait ses fruits actuels. Mais tout cela doit se continuer, car le réservoir des visiteurs ne se vide jamais, et Vienne a de plus en plus, des monuments attirants et instructifs.

Les plans et les dessins de M. Joseph Cottaz sur le Cirque et la tour des Valois étaient pour la première fois exposés en public, et permettaient de se rendre compte avec précision de ce qu'avaient pu être ces étonnants ensembles. Et aussi une reconstitution du théâtre romain.

Au centre de l'exposition était placé le portrait de M. Vassy, par M. Léty, rappelant le souvenir de celui qui avait été à Vienne un si exclusif travailleur pour « son » théâtre, et pour le classement des monnaies du Musée. Ce tableau mis à part, et encore un très vivant portrait d'André Rivoire par Jonas, toutes les pièces avaient été prêtées par des particuliers. Maquette modèle réduit du Berlioz de Grange ; puis cette Femme à l'enfant si émouvante dans sa perpétuelle vérité, de telle sorte qu'elle sera aussi attachante dans deux mille ans qu'elle l'est aujourd'hui ; de Joseph Bernard, le Joueur de boules, œuvre d'observation, sans caractère spécial, le buste de Félix Lombard, avocat, le Faune aux castagnettes, travail de maturité où le trait propre s'affirme.

Dans les vitrines, de multiples caricatures de Tourrés, un amusant enterrement de la République avec des visages que nous ne savions pas tous retrouver dans notre mémoire ; des ouvrages parus depuis

cinquante ans, œuvres de nos concitoyens : depuis les études du chanoine Cavard, de MM. Chapotat, Charles Jaillet, aux poésies de Mme Renée Peyaud ; l'étonnante réussite typographique des frères Blanchard avec le texte du chanoine Cavard et les dessins de Jean Eynaud. Les dessins de Marcel Argence, pour le Pascal de Pierre de Nolhac, rappelaient le souvenir d'un trop tôt parti.

Mais c'est aux murs que l'ensemble et la diversité attiraient encore. Les vues de Vienne et de sa campagne par Camille Sain, ses charges, et le curieux portrait à mi-corps d'un inconnu, crayon et couleurs.

Deux Pierre Charbonnier, : la Roche de Glun, manière de 1950, et un « poilu » à la manière de 1914. La comparaison était pittoresque.

Le Tribunal civil avait prêté le crucifix de bois qui avait jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle étendu ses bras sur la salle d'audience, mettant, dans cet enclos de luttes, l'exemple d'un amour jusqu'à l'abandon, et rappelant aussi les périls de l'injustice. Quelques artistes étaient révélés par un côté moins connu de leur talent : Ferdinand Fargeot par un portrait de jeune femme qui fut fort apprécié, Robert Dugas par un portrait d'homme au crayon et à la craie, Baptiste Jacquier par une tête d'enfant à la sanguine.

Tous les vivants dont nous répétons les noms, les morts qui disparaissent peu à peu, et c'est injuste, de nos mémoires, étaient rassemblés là, et nous avions joie à les retrouver. Quelques-uns sous un aspect inconnu, tel C. Didier, « reporter-photographe » avec une peinture précise et colorée du champ de manœuvres de l'Isle, de l'usine de Saint-Christ et du Pilat bleuté.

Les explications de M. Léty de M. Charles Jaillet ou de M. Maurice Faure précisaient la valeur des pièces.

Chacun put à loisir s'attarder, et, à l'aide de notices, se reconnaître dans les œuvres exposées. A signaler encore deux Jean Guiraud : une caricature du petit tramway Vienne-Estresin, et une évocation de Vienne, bouleversée, comme le sont parfois les rêves nocturnes.

Mais ce dimanche, il était un autre but pour cette fin de matinée et sur le chantier de fouilles de l'ancien hôpital, M. J. Formigé en une causerie documentée expliquait comment après plusieurs interprétations sur la nature des grands murs et des vestiges qui s'élèvent en ce lieu, la découverte d'un bas-relief et d'une inscription permettaient de penser que l'on se trouvait en présence des restes d'un temple consacré au culte de Cybèle.

A la salle des Fêtes, les membres des trois groupements se retrouvaient à 12 h. 30 pour le banquet auquel 110 convives prenaient part et dont l'excellent menu était servi par l'Hôtel Central.

Au dessert, MM. Saint-Olive, Maurice Faure, Vernet, maire de Valence, Robert Parr, consul de Grande-Bretagne à Lyon, Formigé et Hussenot, prenaient successivement la parole.

M. Maurice Faure, au nom de la Société des Amis de Vienne, parla ainsi :

La Société des Amis de Vienne est née le 21 mars 1904, avec le printemps ; elle a donc cinquante ans. — Cinquante ans : aucune de vous, Mesdames, ne peut comprendre ce que c'est.

Pour une Société, cinquante ans, c'est une affirmation, et une réussite. Cinquante ans de volonté, d'efforts, de persévérance. Au bout de quoi, peut se mesurer un résultat. D'abord, que la Société a vécu ; qu'elle s'était imposée. Elle a été fondée « pour répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises, protéger contre toute atteinte la beauté du paysage et des monuments viennois, enrichir les Musées de la Ville, attirer à Vienne le plus grand nombre possible de visiteurs et rendre la visite de la Ville facile, agréable et instructive ».

Ce rôle, elle l'a joué comme société « instructive » et comme syndicat d'initiative. Car celui qui continue aujourd'hui est un fruit détaché de l'arbre cinquantenaire.

Il n'est pas opportun de rappeler des réussites, mais il faut bien marquer que votre visite, Messieurs des Evocations, est à la fois née de votre volonté, c'est sûr, mais aussi de l'attrait qui a été donné à nos monuments et de l'intérêt qu'ont pu présenter les visites guidées organisées dans notre Ville.

Nous savons les efforts que vous avez faits, et l'éclat qui marque vos manifestations : congrès, sorties d'été, publications maintenues. Beaucoup des vôtres sont des nôtres aussi, et nous conjuguons ensemble le verbe : j'aime ma région, et je veux la faire aimer.

C'est là un pensum qui a ses peines et ses récompenses. Il y a parfois, pour nous faire entrer sur la route qualifiée : « chemin de découvement », des déceptions, des abandons, des froideurs ou des jalousies : la jalousie, reine de ce monde.

Mais l'amour de notre région, la joie incroyable des découvertes que chaque année apporte, la gratitude qui nous est montrée par tant et tant, l'affectueux appui de bras et de cœurs amicaux, la certitude du bien accompli, dans un total désintéressement, tout cela, n'est-ce pas, Messieurs ? soulage les épaules qui se sentent lourdes et les cœurs parfois comprimés.

C'est pourquoi, nous saluons ce jour, cet ensemble, cette salle des fêtes, plus que cinquantenaire, rajeunie, l'excellence de ce repas, l'union de nos cœurs dans l'amitié, la présence grave des autorités, viennoises, valentinoises ou britanniques et de l'Institut de France, et de l'Académie de Lyon, des Syndicats d'Initiative, non pas tant comme un cinquantenaire, mais comme l'affirmation de notre ferveur maintenue, et de nos espoirs redoublés.

Nous avons pu, dans le passé, être les promoteurs de résurrections qui sont une gloire pour Vienne. C'est notre Société qui, malgré les scepticismes ou les railleries, a acheté, il y a trente ans, le terrain où s'étagent maintenant, à l'étonnement de nos yeux, les gradins du théâtre romain. C'est la Ville qui, avec une magnifique ampleur, a conduit l'œuvre au point où elle en est, pour le moment.

Réjouissons-nous donc du passé, réjouissons-nous de l'avenir qui se prépare, car Vienne n'a sans doute pas donné toutes ses surprises, et vous pourrez y revenir utilement... avant cinquante ans.

Réjouissons-nous donc de ce jour, de cette heure, si brève qu'elle soit, mais si bonne à garder en mémoire.

Puissiez-vous, Messieurs des Evocations, à votre tour, connaître de telles faveurs, et permettre, comme aujourd'hui, aux Amis de Vienne de demain, — qui seront autres que nous, — de s'y associer dans un sentiment de gratitude qui pourrait être prolongé, en ce moment, par des mots, mais qui ne serait pas plus ardent, croyez-le, Messieurs.

L'après-midi, sous la conduite de quelques membres des Amis de Vienne et du Syndicat d'Initiative avait lieu la visite de divers monuments de Vienne.



LES PREMIERS JEUDIS

13 novembre 1952. — La petite salle que la Chambre de Commerce réserve aux Amis de Vienne ne peut contenir les auditeurs. Aussi la séance a-t-elle lieu dans la grande salle voisine. Par la suite, et afin d'éviter un transport de chaises, les séances se sont tenues dans la grande salle du tribunal de commerce, au sous-sol.

Rome à Vienne. Des projections montrèrent ce que notre Ville doit à l'art romain : monuments, restes de statues, etc. Si connus que fussent ces clichés, les auditeurs y trouvèrent des motifs à mieux apprécier ce qu'ils ont sous les yeux ou les richesses que détiennent nos musées.

4 décembre 1952. — Sur quelques lettres inédites d'André Rivoire à sa mère. Elles sont en la possession de M. Charles Jaillet. Au moment où André Rivoire allait publier « Les Vierges », il avait 23 ans ; il fréquentait chez Sully Prudhomme qui devait préfacier cette œuvre. A. Rivoire est tout à l'émotion de ce moment, de cette publication, et aussi à des inquiétudes vestimentaires ; il lui faudrait une redingote et il lui faudra un habit noir... Un disque fut entendu qui redonnait la voix du poète lui-même dans « La Maison » et « l'Heure apaisée ».

8 janvier 1953. — Le viennois Caius Julius Pacatianus. Il fut en fin de carrière Procurateur pro-légat en Maurétanie Tingitane, c'est-à-dire dans la région de Tanger. Il avait à protéger cette région et l'Espagne contre des incursions que le Nord de l'Afrique pouvait faire surgir. Une colonie romaine, Italica dans le territoire de l'actuelle Séville, fut particulièrement reconnaissante à Pacatianus de la paix qu'il lui avait assurée. C'est pourquoi, elle fit faire cette inscription et l'envoya à Vienne, en témoignage de ses sentiments : « La colonie Italica, à son très méritant patron ».

Avec cette inscription, furent trouvés les restes d'une statue. C'était en septembre 1874, entre le Champ de Mars et la voie du chemin de fer ; la propriétaire du terrain, Mme Petetin y faisait faire des travaux. La tête de la statue, bien conservée, est au Musée de Vienne. Le reste de cette statue est en morceaux, conservés eux aussi ; la reconstitution, possible, amènerait une dépense d'un million de francs.

Les éléments de la communication ont été pris dans Allmer et dans un travail de M. Carcopino.

4 février 1953. — Le Viennois Eventius. Il était ignoré des Viennois, et de tous autres aussi. Les fouilles faites sous la basilique Saint-Pierre à Rome l'ont révélé ; elles ont été suivies par la chrétienté et par les savants de toute la terre, avec des émotions diverses. Une dalle, utilisée là, a montré une inscription, d'une rare beauté, de ce tracé dit « philocarpien », du nom du graveur fameux.

Eventius a été enterré dans le cimetière où le saint apôtre Pierre a dû reposer. Eventius était né à Vienne, il y a « dit le droit » ; il a voulu gagner Rome, mais n'y est pas parvenu, laissant veuve et enfants. Ce compatriote dont nous ne savions rien, a été célèbre en son temps. La photographie de la plaque funéraire a été projetée.

6 mars 1953. — Valérius Asiaticus, à Vienne, a un boulevard qui porte son surnom : Asiaticus. Tacite indique sa naissance à Vienne et Claude le redit dans son discours que Lyon conserve sur le bronze des « Tables claudiennes ».

Valérius Asiaticus fut deux fois consul à Rome, et le richissime possesseur des jardins de Lucullus qu'il « embellit avec une rare munificence ».

Ces jardins furent désirés par Messaline ; elle le fit accuser de conspiration contre l'empereur ; en suite de quoi, il lui fut laissé, par clémence, le soin de choisir la manière de mourir. Il se fit ouvrir les voïnes, après avoir déterminé l'emplacement de son bûcher.

Les Viennois qui, à Rome, pourront aller de la Trinité des Monts, à la villa Médicis et au Pincio, se souviendront qu'étaient là sur le coteau, à leur droite, les jardins de Lucullus et de Valérius Asiaticus, et ils pourront s'émerveiller en regardant cette ville qui subsiste, vivante sur tant de ruines. Ils penseront au Viennois Valérius Asiaticus qui, en 47, bien ferme avant de mourir, regardait lui aussi ses ombrages et sa Ville. Songeait-il à celle dont il était parti, au bord du Rhône ? Car c'est elle qui garde son souvenir, un peu, avec des lettres blanches sur un fond bleu au coin d'une rue.

5 novembre 1953

Le Cours Romestang

Depuis 1919 cours Président-Wilson. —

Sous l'Ancien Régime, c'était un terrain en dehors de la muraille, celle-ci le bordait au couchant, puis elle redescendait vers le Rhône, comme le fait le cours Brillier. A l'intérieur de la muraille, il y avait une rue du Rempart, qui la longeait. Un plan, qui fut projeté, montre la rue du Fuïssin et la rue du Puits neuf qui semblent être aujourd'hui rue Molière et rue Voltaire. La rue Juiverie et la rue Milleret sont à leur place actuelle.

Donc, à l'Est de la muraille un ensemble de ces terrains s'appelait Romestang, comme nous avons Tupinières, Beaumur, Pipet, Guillemottes, etc... Pourquoi ce nom ? la question est toujours débattue. Une famille à Vienne a porté ce nom ; mais elle l'a plutôt pris au terrain, qu'elle ne le lui a donné.

Quand le rempart fut abattu, le terrain de Romestang fut annexé à la ville ; une promenade y fut établie, sur la bordure au levant, des maisons s'élevèrent qui subsistent et dont aucune n'est ancienne.

La ballade d'André Rivoire « Mais Vienne a le cours Romestang » fut lue en fin de séance. Elle est extraite de « La Parisienne à la Bâ-

tie », petite pièce qui fut jouée à la Bâtie, chez Mlle Tournier-Barjon, le 12 mai 1901.

La pensée des auditeurs de ce premier joudi était nette. Le Président Wilson a des mérites mondiaux et son nom se trouve ailleurs. Romestang était Viennois, et ne se trouvait que là.

Il reste une curiosité à l'angle de la rue Cornemuse, elle porte des traces de peinture. Elle est attribuée à la fin du Moyen-Age. Il y avait là un « logis » (hôtel) de la Cornemuse. La statuette (de 51 ^{mm}) peut avoir été l'enseigne du logis, ou encore le logis a pu tirer son nom de l'existence de cette statuette. Un moulage est au Musée chrétien avec ces indications. L'album de Rostaing en a un dessin, reproduit au Bull. des Amis de Vienne, 19 et 20, pl. XX. Cette statuette avait été dérobée ; elle fut retrouvée et pendant quelque temps orna le cabinet du Juge d'instruction. Une auditrice de ce premier joudi a fait parvenir ses souvenirs du cours Romestang, avant les modifications de 1954, « Au temps de mon enfance, peu de voyages ou de vacances. Les arbres étaient dans notre vie de tous les jours.... Soirées sous leur feuillage ; c'était la nature venant à nous. Puis l'hiver. Qués concerts à la tombée du jour, les oiseaux regagnant leurs nids. Mais la vie est dure aussi dans les villes pour les oiseaux. Sous les bancs, quelque place à l'abri de la neige permettait de les ravitailler un peu.

« Les réverbères d'alors donnaient un faible éclairage. Pas d'étalages illuminés. Dans l'obscurité, qu'elles semblaient belles les retraites aux flambeaux portés par les militaires, pioupious en pantalon rouge avec képi à pompon, tandis qu'à la grande joie des petits, les commerçants disposaient des flammes de Bengale on bordure des trottoirs.

« D'autres fois, c'était la retraite des pompiers avec les pompes à bras décorées de lampions, précédées des sapeurs, hache sur l'épaule, et portant des torches allumées.

« Pour la vogue de Saint-Maurice, la plus belle de la ville, des jeux étaient organisés en différents points du quartier. Sur le cours Romestang, c'était le lundi matin, le jeu du pot cassé. Avec les vogueurs en uniforme, la musique jouait le chant de la vogue : « De Saint-Maurice, c'est la fête » (Il y avait un chant spécial pour chaque quartier). La clarinette et le piston dominaient.

« Aux jours de fête, des fils de fer, tendus entre les arbres, supportaient des lanternes vénitienes : vraie féerie pour nos yeux d'enfant.

« Plus tard, l'éclairage électrique est venu (les becs de gaz électriques, comme disait une bonne femme du quartier). Et les cordons de lampes de couleur avec portiques à chaque extrémité des allées remplacèrent les lampions ».

2 janvier 1954

A la Mairie : cabinets de M. le Maire et du Secrétaire général.

Des projections et des explications préalables avaient fait connaître l'intérêt de ces deux salles.

L'hôtel de ville a été formé de l'hôtel de Portes d'Amblérieu et du

couvent des Augustins. Ce dernier édifice fut en partie abattu, il séparait l'hôtel de la place. La façade fut exécutée sur les dessins de Chabord, alors ingénieur à Vienne, au début du XIX^e siècle.

Le 2 février 1854, la bibliothèque qui était au 2^e étage fut incendiée, et de graves pertes en résultèrent.

La fontaine qui se trouve sur la place date de 1771.

Les Amis de Vienne purent visiter en fin de soirée les deux cabinets.

Le cabinet du Secrétaire général possède quatre panneaux au-dessus de la cheminée. Les armoiries de Vienne la surmontent, entourées par une ample guirlande de fleurs et de fruits. Les panneaux comprennent : en bas un rectangle allongé peint en teintes plates, au milieu un paysage, en haut une scène antique.

Les portes sont faites d'un panneau long dont le milieu en rectangle est peint. Au-dessus, un médaillon, avec un paysage ou une vitrorie.

L'alcôve de ce cabinet a tout son soubassement décoré : les petits panneaux ont un personnage. On y voit une Vénus, peut-être celle du Capitole. Dans les panneaux longs : des scènes empruntées à la guerre de Troie ; puis une sirène qui bondit hors de l'eau entre les bras d'un personnage.

Le Journal de Vienne du 6 janvier 1856, sous la signature G.S., y relève : Mercure apportant la pomme au berger Paris ; Ulysse cherchant Achille à la cour du roi Diomède, le supplice du traître Simon, l'entrée du cheval de Troie, Astyanax effrayé à la vue d'Hector armé de son casque, ce sujet-là peint sur un coucher de soleil.

Depuis lors, ces peintures ont été débarrassées de divers meubles qui les masquaient en partie, et remises tout à fait en honneur. Leur examen est intéressant, et il serait souhaitable qu'une étude leur soit consacrée.

Le plafond du cabinet comprend un sujet central tout à fait dans le goût du temps. Ces peintures existaient lors de l'acquisition par la Ville au 13 août 1775. Elles sont donc antérieures, et de beaucoup.

Un personnage barbu, au corps sombre et légèrement drapé, emporte vers les nuages une femme au corps blanc et sans voiles ; elle n'en manifeste ni étonnement, ni regret. Un petit amour vole vers elle, une faucille dans la main gauche, un cercle dans la droite. Des balustres bordent la scène. De chaque côté du morceau principal, des amours ailés dans un médaillon, et petites scènes à personnages de chaque côté.

Un tel ensemble n'est pas fréquent. Il semble bien qu'il s'agit d'une chambre à coucher avec alcôve ; celle-ci ayant d'un côté une sortie, de l'autre un cabinet de toilette.

Le cabinet du Maire est beaucoup plus vaste, et les peintures plus récentes. Elles ont été nettoyées et remises au propre par les soins de nos sociétaires Hippolyte Lóty et Jean Eynaud. Les altérations matérielles ont été réparées, mais non les altérations chimiques, résultant par exemple de la lumière.

Les sujets traités sont les suivants : sur le mur sud : vue générale de Vienne ; au premier plan à gauche, l'Aiguille, ou la Pyramide, dite

alors : tombeau de Ponce-Pilate. Au centre, en retrait, Saint Maurice, avec diverses constructions qui seraient à identifier. Une mosaïque y est reproduite, l'original est inconnu ; cette peinture est donc d'autant plus intéressante.

Sur le mur nord, la Gère et le pont Saint-Martin. Tour ronde à l'arrière plan. Maison à tourelles aiguës au sud-est du pont ; maison à galerie au sud-ouest. L'église Saint-Martin apparaît dissimulée, mais au premier plan, l'église de N.-D. des Colonnes.

Sur le mur ouest, d'un côté le portique, dit du Forum, et le mur, à cette époque attribué à un escalier romain. de l'autre côté, la cour de l'Ambulance, par l'abbé Guétal.

Sur le mur est, d'un côté de la cheminée, une coupe des trois aquedues romains de la rive gauche de la Gère, et de l'autre côté, le temple d'Auguste, se détachant sur le cours sinueux du Rhône au midi de Vienne ; à droite perspective imaginaire du pont romain. Le temple est entouré de gradins (est et nord).

Les peintures avaient été décidées dès l'année de l'acquisition de l'hôtel en 1775. Mais ce n'est qu'au 2 mars 1780 que la commande fut passée à Schneyder, « peintre, professeur de dessin ».

Ces indications ont été extraites des archives B.B. 221, fol. 3. — A.B. 222, fol. 38. v. 2) par M. le Chanoine Pierre Cavard et communiquées par lui.

Schneyder n'exécuta pas toute la commande ; ce qui permit à l'abbé Guétal de faire — bien plus tard — sa composition.

Les cabinets ne sont pas ouverts aux visiteurs ; leur examen par les sociétaires des Amis de Vienne a donc été d'autant plus apprécié.

Saint-Maurice : les vitraux et diverses réfections

Le 4 mars 1954. — Un premier jeudi fut occupé par les vitraux restaurés de Saint-Maurice. Les uns, anciens, avaient été déposés à l'ouverture de la guerre de 1939 ; les autres avaient sauté à l'explosion des ponts le vendredi 1^{er} septembre 1944.

Le vitrail était d'abord projeté tel qu'il était au moment de son enlèvement. La projection le montrait alors bien confus, avec des trous ou des arrangements fort disgracieux, et qui indiquaient chez les « arrangeurs » de l'époque un laisser-aller blâmable ; quand un morceau de verrière manquait, il était remplacé par n'importe quelle vitrerie ; le visage d'un personnage sous le casque était un morceau de vitre blanche, et, pélo-mêle, des bouts de verre étaient accolés.

Tout à la suite des vitraux en cet état, a été présenté l'arrangement en place, tel que l'ont réalisé les verriers MM. Gaudin frères, de Paris. Il y avait une émotion à voir renaître ce qui était apparu en décomposition. Ainsi tous les personnages des hautes baies avaient perdu le bas du corps à mi-mollet. Il a fallu les remettre sur pieds, et, en outre, établir un large cartouche qui met les personnages à bonne hauteur dans la baie ; ce qui donne un équilibre au cortège aligné dans les grandes lancettes de la Primatiale.

Les visages apparaissent dans toute leur gravité sereine, avec de la variété, et non pas comme il est souvent, avec trop de ressemblance. Chacun a l'instrument de son martyr, ce qui permet d'identifier le saint à deux exceptions près. Voilà saint Maurice avec son casque empanaché des jours de cérémonie, et sa bannière à croix tréflée ; voilà saint Simon, avec sa hache, et saint Pierre avec sa clef. Le chanoine Pierre Cavard en a parlé dans « Pages Viennoises », au numéro de janvier 1937, p. 17. Ces vitraux proviendraient des libéralités testamentaires du chanoine Amédée Rosset, mort le 1^{er} avril 1579. Ils sont « l'œuvre de trois peintres verriers établis à Vienne : Balthazar de Malley, Jean de Coste et Jean de Reims, qui s'associèrent pour cette entreprise. Ces vitraux permettent de se rendre compte de ce que les ateliers viennois étaient encore capables de produire au déclin du XVI^e siècle ».

Le vitrail de l'Adoration des Mages, à l'extrémité est du collatéral sud fut aussi projeté. C'est le seul ensemble que possède la Primatiale. Sa remise en place a amené sa restauration, et là encore la mise sur leurs pieds des personnages du registre inférieur. Celui-ci avait totalement disparu et était remplacé par un briquetage.

Un autre jeudi, furent projetés quelques-uns des nouveaux vitraux, exécutés par le verrier Georges Thomas, de Valence. Ils sont faits d'un ensemble de couleurs, sans aucune signification ; il sont destinés à donner une impression colorée que le soleil fait passer sur les murs. Il n'est pas du tout contre-indiqué que ces productions du début de la seconde moitié du XX^e siècle figurent en notre Primatiale. Tous les âges y ont leur place. Ces vitraux ont été groupés, pour les uns, dans les trois chapelles proches de la façade. L'effet est produit plus fortement, par leur réunion.

Mais, au nord, la verrière de Jeanne d'Arc, œuvre de Balmet, de Grenoble, n'est pas restée dans sa chapelle, et la verrière de Saint Antoine de Padoue, œuvre de Lucien Bégule, de Lyon, a été expulsée, elle aussi, de la baie à laquelle elle était destinée. Il y a là une conception qui peut donner lieu à étonnement et à regret.

D'autres vitraux du même genre ont été placés à la rose des deux portes latérales et enfin, la verrière au nord, avant l'extrémité du collatéral nord, a été complétée par des verres colorés du même genre. Cette verrière était faite de morceaux divers, comme un assemblage de débris. Elle n'en a pas gagné en signification, mais elle a maintenant de la correction.

Saint-Maurice est donc maintenant intégralement vitré. C'est une situation que le XX^e siècle n'avait pas connue. Les fidèles de la Primatiale ont vu des plaques de vitraux dangereusement inclinées sur leur tête, et des trous bouchés avec de vieux tapis que le courant d'air soulevait.

D'autres travaux d'appropriement ont été exécutés dans le collatéral sud depuis la façade jusqu'à la porte de la rue des Cloîtres. Les murs ont été décapés, et des restes de fresques ont apparus dans les chapelles. Un bulletin suivant pourra en parler davantage.

Les grilles qui fermaient les chapelles ont été enlevées. Elles étaient peut-être utiles puisqu'elles y avaient été mises. Celles qui ont été enlevées ne paraissent pas avoir eu de valeur. Il en est dans le collatéral nord qui méritent un regard, et davantage, celle de la chapelle de St-Antoine de Padouc, de l'atelier Paccard de Lyon, et celle des Fonts baptismaux qui a un relent de l'époque révolutionnaire.

La barrière où se distribue la Communion a été aussi enlevée. Elle réunissait cependant les efforts de Montalembert et de Victor Hugo, comme l'avait indiqué le chanoine Cavard au bulletin paroissial de Saint-Maurice. Elle s'étend maintenant au-devant de la propriété du Dr Cuny, au Gros du Mouton, à Cavalaire-sur-Mer.

Le maître-autel de Michel-Ange Slodtz a été remis en son état d'origine : les lourds chandeliers ont été remplacés, ils avaient nécessité la pose d'une planche pour allonger le rétable, ce qui avait détruit les proportions du monument. Les vastes porte-lumières, à la manière gothique, ont aussi disparu de chaque côté de l'autel.

« LES VILLARS A VIENNE »

Le 8 mai 1954, la réunion mensuelle des « Amis de Vienne » a eu pour sujet « Les Villars à Vienne ». Pendant 117 ans, depuis la fin du XVI^e siècle, d'oncle à neveu, le trône des archevêques a été occupé par un Villars. Au total, cinq. A la place du sixième, qui... s'y attendait, ce fut Armand de Montmorin.

L'Abbaye de St-André-le-Haut avait, de son côté, des Villars comme abbesses. C'est dire que le nom a été viennois avec abondance. Ces Villars étaient les oncles du maréchal, le duc Hector, vainqueur de Denain (1712). La famille de négociants lyonnais cossus, embourgeoisés, puis ennoblis, avait son hôtel à Condricu et sa demeure campagnarde au-dessus, à La Chapelle, aujourd'hui, La Chapelle-Villars.

Vienne a conservé dans sa Primatiale St-Maurice, un tombeau des archevêques Villars, dans la chapelle qui est, aujourd'hui, affectée aux morts ; et aussi un petit bénitier frappé de leurs armes (le lion passant et les trois étoiles) à l'entrée de la place Saint-Paul.

M. Robert Poidebard, de l'Académie de Lyon, communique ses notes et le fruit de ses recherches. Le maréchal fut un homme fastueux et fort riche, qui logea sa gloire dans le château qu'auparavant avait fait construire Fouquet et dont Louis XIV avait été jaloux.

M. Charles Jaillet fit passer quelques pièces de sa collection où se voyaient la signature des Villars, et surtout la médaille de l'archevêque Jérôme de Villars.

7 octobre 1954

La réunion est consacrée au passage à Vienne du Cardinal Chigi. C'est l'objet d'une relation reproduite en ce bulletin.

6 novembre 1954

« LES EMAUX »

Les sujets de causerie strictement locaux ne sont pas toujours faciles à trouver, même pour les « Amis de Vienne », Aussi ne faut-il pas s'étonner et nous en vouloir, dira M. Faure en ouvrant la séance du premier jeudi de novembre, si celui d'aujourd'hui est d'ordre général. Par contre, la conférencière, Mlle Andrée Jacquet, est bien Viennoise et appartient au conseil d'administration des « Amis de Vienne ». Mlle Jacquet, était particulièrement qualifiée pour traiter la question, puisqu'elle a suivi les cours de l'Ecole du Louvre. Elle a révélé à ses auditeurs, avec projections à l'appui, les différentes techniques qui donnent des émaux opaques, qu'ils soient traités sur or, argent ou cuivre. Il y a la technique du « cloisonné », employée surtout à Limoges, et les émaux peints, courants en Egypte et en Mésopotamie.

Les émaux sont l'ornement préféré des objets religieux. Pour le prouver, Mlle Jacquet présente sur l'écran des patènes, un calice, des châsses, une croix, une plaque tombale, des ciboires et aussi, par exception, une garde d'épée, enrichis d'émaux byzantins qui leur donnent un inégalable caractère de richesse et de préciosité.

En Allemagne et en Italie, des artistes travaillèrent l'émail, mais ils étaient influencés par l'art byzantin. Et l'on voit un échantillon de cet art, un reliquaire en or repoussé orné de cabochons et de pierres précieuses.

Au moyen-âge, la France comptait deux centres de fabrications d'émaux : Limoges et la Meuse. Puis, Limoges déclina à la fin du XIII^e siècle et resta en demi-sommeil pendant tout le XIV^e, tandis que la fabrication meusienne prospérait et produisait des œuvres originales très éloignées des sentiers battus.

L'alpha et l'oméga se retrouvent souvent dans les ornements des émaux. Or, leur présence peut se constater sur une plaque d'autel qui figure au Musée lapidaire de Vienne et qui dut comporter des émaux, si l'on en juge par les alvéoles dont elle est parsemée.

4 février 1954

M. Joseph Cottaz, administrateur de la Société, fit connaître comment Vienne recevait les eaux aux temps gallo-romains. Cette étude avait fait l'objet d'une communication au congrès de Rhodania en 1937. Les dessins de M. Cottaz furent projetés. Les assistants qui n'avaient pas tous lu son travail lors de sa parution, trouvèrent instruction et profit aux explications et commentaires.

Il en résulte que ces aqueducs amenaient à Vienne une abondante quantité d'eau. En 1954, un seul de ces aqueducs reste utilisé, et un trop plein considérable se déverse dans la Gère au flanc de la rue Rabalais. Les 25.000 Viennois du XX^e siècle utilisent-ils moins d'eau que leurs prédécesseurs gallo-romains ?

3 juin 1954

Le point de réunion est rue des Orfèvres, n° 11, devant la maison dite Faugier, du nom de l'auteur des possesseurs actuels. Il avait paru que c'était une entreprise, voisinant le burlesque, de convoquer des Viennois à visiter un quartier de leur ville. L'assistance fut nombreuse et fort intéressée. Car, c'est à n'y pas croire, quelques-uns ne connaissaient pas la cour de cette maison. Elle est indiquée comme ayant été la demeure de Pierre de Boissat, Viennois qui fut désigné par Richelieu pour faire partie de l'Académie française lors de sa fondation. Les sociétaires examinèrent ensuite la façade et la cour n° 9, la cour n° 7 rue Marchande (auj. Aristide-Briand) ; à cette occasion, un habitant de la maison révéla la margelle d'un puits, dans un réduit aujourd'hui à usage privé.

Les appuis Directoire de fenêtres au n° 21, furent remarqués. La tentative d'un premier jeudi de plein air fut une réussite.

décembre 1954

Saint Blaise et son culte à Vienne

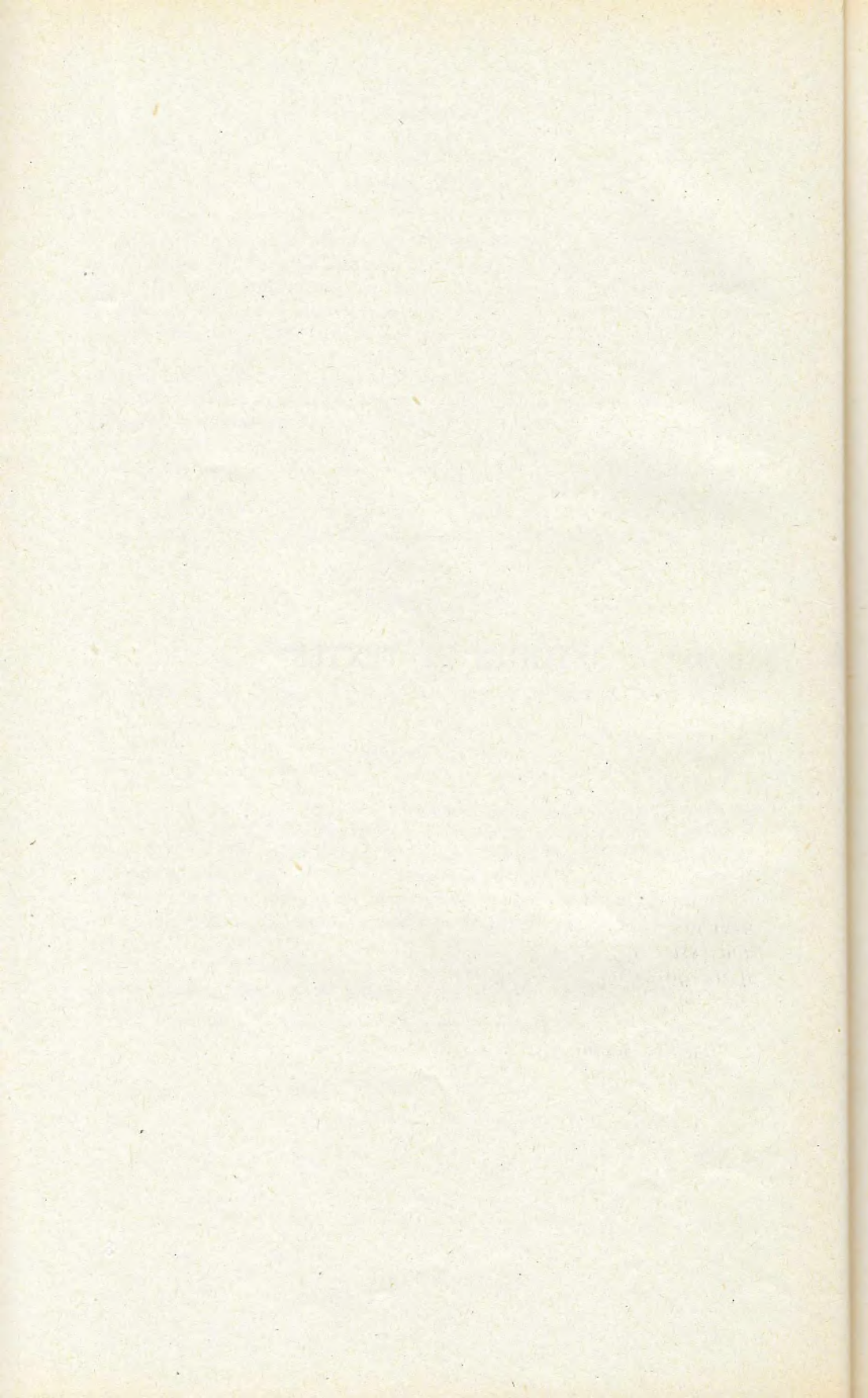
Un article de M. Prosper Gien est consacré à ce sujet dans ce bulletin.

Autres jeudis

A l'un d'eux, c'est Guy de Bourgogne qui retint l'attention. Il fut archevêque de Vienne de 1080 à 1119. Cette année-là, en février, le Pape Gélase II étant mort, il fut élu à Cluny par des cardinaux qui s'y trouvaient. Il fut couronné à Saint-Maurice. Il a régné à Rome de 1119 à 1124. Il fut enterré au Latran ; sa tombe n'y a pas été retrouvée. Son rôle comme Pape fut important, il amena la réconciliation avec l'Empire.

A un autre jeudi, Ponce-Pilate est-il mort à Vienne ? C'est le travail du chanoine Cavard dans Vienne-la-Sainte qui fournit matière à l'entretien.

ETUDES ET TEXTES



PAPOTAGES VIENNOIS

Nous avons en mains le « BAEDEKER SUD-EST DE LA FRANCE » de 1901.

Qu'y dit-on de Vienne ? : « Elle est mal bâtie, assez mal pavée et assez malpropre comme, en général, presque toute cette partie du Midi ».

Que la Vienne de 1901 ait été mal bâtie, mal pavée et malpropre, les vieux autochtones n'y pourraient contredire ! mais ils se réjouiront, tout de même, d'apprendre que le Midi commence à Vienne.

Plus loin, dans le même ouvrage, nous lisons que « L'Hôtel de ville est un bel édifice moderne, de style néo-étrusque ». La civilisation étrusque est remise actuellement à la mode ; on ne compte plus les ouvrages qui lui sont consacrés. Peut-être l'un d'eux nous fera comprendre ce qu'il y a d'étrusque dans l'hôtel de ville de Vienne ?

Si nous remontons au XVIII^e siècle (en remontant à partir du Baedeker et non de l'époque étrusque !) nous rencontrons un Anglais, à Lyon, à la recherche d'un monument qu'on lui déclare exister à Vienne : Laurence Sterne, vers 1750, promène dans Lyon, son célèbre héros imaginaire : Tristram Shandy. Celui-ci demande à son cocher, de le conduire à la maison où vivait Ponce Pilate. « Ce n'est pas à Lyon qu'elle se trouve, répond l'interpellé, mais à Vienne ». Il s'agit bien de la maison et non du tombeau : « I half addressing myself to my « valet de place » who stood behind me, if we go to the house where Pontius Pilatus lived. « Twas at the next town said the « valet de place » at Vienne ». TRISTRAM SHANDY — BOOK VII — CHAPTER XXX).

Rien d'étonnant à cela. Avant de s'ensevelir « Dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts » et d'où, depuis quelque temps, on travaille à la dégager, notre ville est bien longtemps restée de grand renom. Et quels artisans hors de pair ! Oyez plutôt ! Lorsque Grandgousier renvoie si humainement son prisonnier Toucquedillon : « lui donne une belle espée de Vienne avecques le fourreau d'or faict à belles rignettes d'orfèvrerie » (Gargantua, livre I, chap. XLVI). Et ce pauvre François Villon que ses errances

conduisent jusqu'à Roussillon. — Qu'y pouvait-il bien faire grands Dieux ? — Bien sûr, il a passé par Vienne et il lui plaît se rappeler la ville dans la « BALLADE EN VIEIL LANGUAGE FRANÇOIS » :

*Où soit de Vienne ou de Grenobles
Ly Dauphins, ly preux, ly senex
.....
Autant en emporte ly vens.*

Et pour finir ; un petit sujet de perplexité. Les guides nous l'apprennent, et M. Maurice Faure nous le rappelle dans son ouvrage « VIENNE ET LES MONUMENTS CHRÉTIENS » (p. 130).

A Saint-André-le-Haut, le tableau « L'Adoration des Mages » placé au milieu du mur du chœur « est attribué à Pordenone avec la date 1540. Pordenone, — écrit D. Maillard dans son « Histoire générale des beaux arts » Tome II, p. 252 — « méritait d'aller de pair avec les premiers de son temps mais il eut le tort d'encourager la jalousie du Titien qui craignait, en lui, un rival redoutable. L'emportant sur Podenone, par son savoir faire et sa situation officielle, et servi par sa longue existence, il parvint à rendre difficile sinon impossible son établissement à Venise pendant sa vie et à étouffer sa gloire après sa mort... Pauvre grand artiste, il ne put éviter à la fin les embûches de ses ennemis acharnés à sa perte, ils eurent recours au poison, cette arme des lâches, en 1540 ».

C'est également en 1540 que le Larousse fait mourir Pordenone, mais l'ouvrage « LES PEINTRES CÉLÈBRES » des éditions d'art Mazenod, place son décès en 1539.

Alors nous pensons à une explication peut-être plausible ; 1540 commençait à Pâques, comme les années de l'ère chrétienne avant 1564. Si donc, Pordenone a été assassiné au cours d'un des trois derniers mois 1539, ce trimestre est, pour l'historien actuel, le premier de 1540. Le tableau a pu être daté plus tard par un autre que l'auteur. Quant à l'attribution de certaines œuvres aux peintres anciens célèbres, les plus forts experts y prennent des maux de tête !

Aussi bien, en bon Viennois que nous voulons rester, nous déclarerons aux visiteurs à qui nous montrerons « L'ADORATION DES MAGES » de Saint-André-le-Haut : « C'est un tableau de Pordenone ».

J. BATIER.

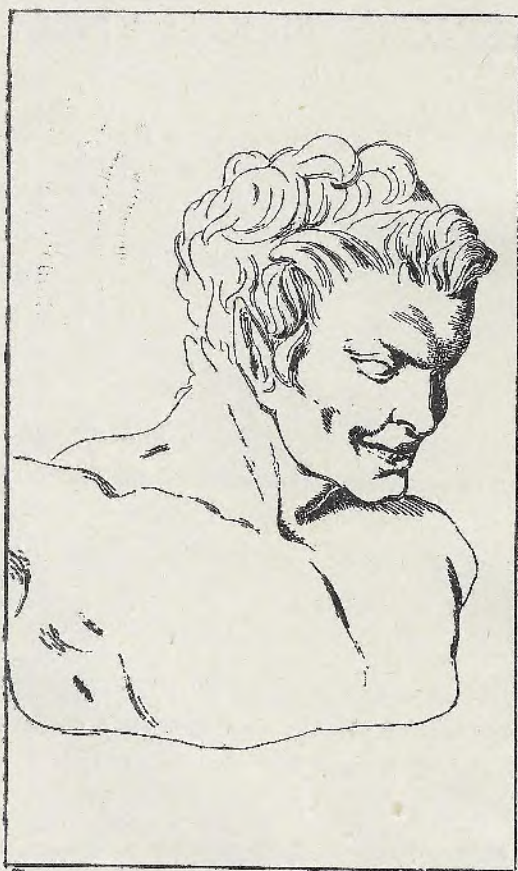
ASPECTS NOCTURNES

Au Maître Peintre
des bords de notre Rhône
Hippolyte LÉRY,
en hommage de respectueuse
admiration.

*Le long des quais déserts, près du Rhône tranquille
Je chemine à pas lents. Le clair de lune empreint,
Ators que le sommeil enveloppe la Ville,
De vaporeux bleutés les ombres du lointain.*

*Le lourd fleuve à mes pieds roule son eau profonde
Et ses flots miroitants, en leur mourant's contours
Qui s'en viennent mourir vers la rive féconde,
Ont des reflets d'argent, de moire et de velours.*

E. BIANE.



LE FAUNE.

(d'après un dessin de Tony Zacharie).

LE DOCTEUR MARC COLOMBAT DE L'ISERE

Initiateur de la phoniatrie

J'ai été conduit sur la piste du Docteur Colombat en étudiant la biographie du Dr Prunelle, sur lequel j'ai publié une étude, il y a déjà bien longtemps.

Colombat a été l'élève du Professeur Prunelle à Montpellier, et c'est sa vie que je vais esquisser devant vous.

Il est né à Vienne, Isère, le 10 Thermidor an V, 1797. Voici le relevé de son acte de naissance que je dois à l'aimable obligeance de M^e Maurice Faure, avocat à Vienne.

Aujourd'hui Onze Thermidor an V de la République à onze du matin par devant moi Jean Baptiste Armanet officier public est comparu en la maison commune Joseph Crepon, négociant âgé de 48 ans, assisté de Joseph Roche, batellier âgé de 60 ans et Pierre Placedi Chodron, commissaire de police, âgé de 74 ans qui a déclaré, en l'absence de Marc Colombat actuellement en voyage, que Julie Gay épouse en légitime mariage du dit Marc Colombat négociant, est accouchée hier à 6 heures du soir dans son domicile rue des Clercs, du garçon qu'il m'a présenté et auquel il a donné le nom de Marc, etc...

Marc est d'abord placé dans une maison de commerce, mais il demande à aller faire ses études de droit à Grenoble. C'est là que le 20 mars 1821 les édits de de Villèle le trouvent. Il suspend ses études de droit pour prendre la tête du mouvement, il arbore le drapeau tricolore sur le sommet de la Citadelle en disant : « nous nous sommes trop avancés pour reculer, si la nouvelle de l'insurrection générale est fausse il faut la rendre vraie ». Il est arrêté pour avoir entraîné ses camarades, par le lieutenant général Pamphile Lacroix. Vous voyez déjà quel homme de caractère nous rencontrons, la suite va le montrer davantage. Il est jugé à Besançon et condamné à 2 ans de prison et 60.000 francs d'amende. Il peut se libérer en vendant tous les biens de son père qui vient de mourir et se sauve en Suisse, mais malheureusement il avait placé tout ce qui lui restait de sa fortune dans une banque de Genève qui fait faillite. Il rentre alors secrètement en France en 1824 sous un faux nom et va faire ses études de médecine à Montpellier, attiré par le Dr Prunelle



Marc COLOMBAT de l'Isère
d'après une lithographie de l'époque.

qu'il connaît par sa famille, car Prunelle a fait ses études scolaires à Vienne avec l'abbé La Combe Bizet. C'est à Montpellier qu'il reçoit son amnistie au moment du sacre de Charles X. Quand Prunelle quitte Montpellier pour Lyon, Colombat va à Strasbourg et termine ses études à Paris où il passe sa thèse en 1828 sur « L'Hystérotomie ou l'Amputation du col de la matrice dans les affections cancéreuses ». Il porte désormais le nom de Colombat de l'Isère pour marquer son pays d'origine.

Arrive la Révolution de 1830, il donne ses soins aussi bien aux insurgés qu'aux blessés de l'armée royale, mais il refuse la Légion d'honneur que ses élèves avaient sollicitée pour lui, afin de récompenser son zèle à soigner les blessés. Il l'acceptera en 1833 « pour avoir soigné gratuitement plus de 200 bégues appartenant à la classe ouvrière ».

Il meurt à Paris, le 20 juin 1854, après une longue et très douloureuse maladie qui l'avait privé de l'usage de la parole, mais lui avait laissé toute son intelligence, vive et pénétrante, disait le rédacteur de « l'Opinion publique ».

Il avait épousé Mademoiselle Bouchard, une Parisienne. Elle était parente du poète Millevoye et de MM. Cordier et de Pougerville. Elle exposa à plusieurs salons de peinture ; un de ses tableaux fut remarqué : un paysage sur le couvent de la Grande Chartreuse au milieu de sa combe. Elle écrivit des romans-feuilletons publiés dans les journaux de Paris et de Vienne où Colombat avait conservé des relations. Elle a publié des Souvenirs sur la Grande Chartreuse dans la REVUE DE VIENNE au Tome 1^{er}. C'est elle qui composa la pièce de vers « Sigismond 1^{er} » dans l'ouvrage édité sur la « VIEILLE POLOGNE ». Elle était une musicienne remarquable ; excellente comédienne, elle fit le succès des soirées dramatiques du Comte V. Castellane. Mais elle fut surtout la collaboratrice de son mari dont elle partagea la vie de dévouement. Elle aida son mari dans la rééducation des bégues, qui fut l'œuvre de toute la vie du Dr Colombat, ayant assimilé cette technique, ce qui lui permit d'élever sa jeune famille à la mort de son mari et de former son fils aîné qui continuera l'œuvre de son père.

Abordons l'œuvre de Colombat de l'Isère qui fut l'initiateur de la Phoniatrie en France et dans le monde. Il s'est attaché sa vie durant, à la physiologie des organes phonateurs et spécialement du bégaiement. Tout était à écrire dans ce domaine où il était un novateur, aucun travail sur le sujet n'ayant eu lieu avant lui. Il fut le créateur d'une nouvelle branche de la médecine : l'Orthophonie. N'étant pas compétent dans la matière, j'ai écrit au Professeur Tarneaud qui a publié un volume « LA VOIX » et qui est laryngologiste

du Conservatoire National de musique. Il me répond : « *Le nom et les travaux de Colombat ont fait tellement autorité qu'ils sont parvenus jusqu'à nous* ».

« *Ayant bien étudié la dysrythmie de la parole chez les bégues, il est encore habituel de faire entrer dans leur rééducation la valeur du rythme élocutoire. En fait on n'a guère de thérapeutique sûre puisque aucun bègue ne ressemble à un autre bègue dans ses manifestations pathologiques. Colombat fut un précurseur et ses idées intéressantes* ».

Je tenais à vous faire connaître ce jugement venant de la part de Tarneaud qui est le maître incontesté de la phoniatrie à notre époque.

Venons à quelques détails de ses œuvres. En 1830, il fonde à Paris l'Institut Orthophonique où il traite un nombre considérable de bégues. Il publie un certain nombre d'ouvrages sur ce sujet dont « *Tableau du Mécanisme naturel de l'articulation de toutes les lettres suivi du mécanisme artificiel au moyen duquel les bégues parviendront à articuler les voyelles et les consonnes qui leur présentent des difficultés* », Paris 1830, et « *Traité des Vices de la Parole* » 2 vol. 1830 qui fut traduit en plusieurs langues et eut plusieurs éditions. Ce travail lui vaut en 1833 le Prix Monthyon décerné par l'Académie des Sciences. Le rapport note : « *Prix de 5.000 frs à M. Colombat de l'Isère pour les travaux qu'il a publiés sur le mécanisme de la prononciation et pour le succès qu'il a obtenu dans le traitement des vices de la parole et en particulier du bégaiement* » ; séance du lundi 18 novembre 1833.

Déjà, le 14 décembre 1830, l'Académie de Médecine avait nommé une commission composée de Esquival, Marc, Harvez de Chéquin et Hard ; celle-ci avait déclaré à l'unanimité : « *la combinaison des moyens curatifs de M. Colombat est tellement avantageuse, qu'elle amène les résultats les plus prompts et les plus nets qu'on ait obtenus jusqu'à présent. La méthode curative du bégaiement et l'ouvrage dont M. Colombat est l'auteur, méritent l'approbation de l'Académie ainsi que ses remerciements pour les communications franches et sans réserve qu'il lui a faites ; sous les deux rapports il a acquis un double titre aux suffrages de la Compagnie à qui la commission propose d'inscrire M. Colombat parmi les candidats aux premières places vacantes de membres adjoints de l'Académie* ».

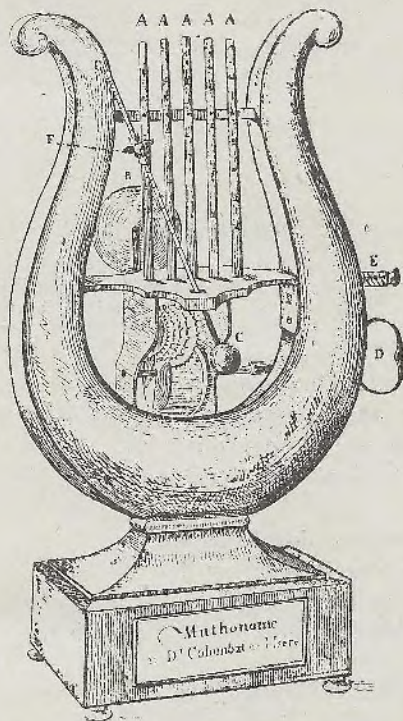
En 1834 il publie son « *TRAITÉ MÉDICO-CHIRURGICAL DES MALADIES DE LA VOIX* » dédié « *à Louis Cordier, mon parent, maître des requêtes au Conseil d'Etat, inspecteur général des Mines, professeur de géologie et administrateur du muséum d'histoire naturelle* ».

En 1839, un mémoire sur l'origine psychologique de la ventriloquie : *MÉCANISME DES CRIS ET LEUR INTONATION NOTÉE DANS CHAQUE*

ESPÈCE DE DOULEURS PHYSIQUES ET MORALES », et « DU BÉGALEMENT ET DE TOUS LES AUTRES VICÉS DE LA PAROLE ». Ce volume dédié à Magendie est très franc.

Quelle était donc la méthode orthophonique de Colombat ? Il avait noté qu'un bègue chante sans bégayer ; il disait à tous ses bègues : *« chante ce que tu veux dire »*.

Il avait composé « M. ET MME FRONTAL OU CRANOMANIE ET ROMANTISME », comédie critique en un acte mêlé de vers qui *« se vend au profit de la maison de refuge pour l'extinction de la mendicité »*.



Gravure du Muthonome, tirée de la planche I du Traité du Bégaiement.

Muthonome ou lyre orthophonique pour donner le rythme :

AA les cordes de la lyre sont des tiges de cuivre sur lesquelles est indiqué avec des chiffres le nombre d'oscillations que fait le balancier CC par minute.

B timbre pour le marteau.

D clef pour remonter l'instrument.

F curseur en forme de hibou pour accélérer ou ralentir les oscillations.

Il recommandait à ses malades de rythmer ces vers en tirant la langue en arrière et en collant la pointe au palais. Pour aider le rythme il avait créé un rythmeur qu'il appelait le Muthonome dont voici la gravure tirée de la planche 1^e du « Traité du bégaiement ». Ce muthonome ou lyre orthophonique était un genre de métronome dont on pouvait faire varier le pendule de 60 oscillations à 180. Au début le bègue parlait au rythme de 60 oscillations à la minute, puis on accroissait la vitesse jusqu'à 160 à 170 oscillations, chaque oscillation faisant tinter une des tiges de la lyre.

Il faisait rythmer des phrases comme celles-ci :

Un fat figure en France comme un figuier.
Si ceci se sait, ses soins sont sans succès.

Il recommandait les vers de sept pieds tirés d'un passage de sa pièce « M. FRONTAL » intitulé les « Eaux de Passy », que nous reproduisons :

TABLEAU DES EAUX DE PASSY

Asperges me et mundabor
Lavez-moi et je serai purifié
Psaumes.

Grands amateurs de spectacles,
Venez, venez donc aux eaux ;
C'est le séjour des miracles,
C'est le remède à tous maux.

On y trouve des fiévreux,
Et des conseillers goutteux,
Des fous, des saints simoniens,
Des Turcs, des juifs, des chrétiens.

Une frayeur cholérique
Réunit seule en ce lieu
Les Chouans, la République
Avec le juste milieu.

La femme d'un inspecteur
Y vient pour des maux de cœur,
Et celle d'un intendant,
Pour un léger mal de dent.

Une amante abandonnée
Vient y chercher un amant,
Et la beauté surannée
Croît rajeunir en buvant.

Grands amateurs de spectacles,
Venez, venez donc aux eaux ;
C'est le séjour des miracles,
C'est le remède à tous maux.

Ici... l'on voit un milord
Qui s'amuse comme un mort,
Pendant que sa milady
Déjeune avec un dandy.

Là... c'est un vieux personnage
De ses membres tout perclus,
Qui maudit, couvant sa rage,
Les faveurs d'une vénus.

Plus loin... plusieurs députés,
Amis de nos libertés,
S'entretiennent du projet
De refuser le budget.

Ailleurs l'on voit un ministre
Parlant d'Ancône et d'Alger,
A sa figure sinistre
On prévoit qu'il va changer.

Grands amateurs de spectacles,
Venez, venez donc aux eaux ;
C'est le séjour des miracles,
C'est le remède à tous maux.

Est-ce que ces quatrains ne pourraient pas être mis en exergue à un volume d'Hydrologie thermale ? C'est lestement tourné.

Dans son Traité du bégaiement il note 11 observations, contrôlées par MM. Lisfranc et Dufresnois, de malades qui ont retrouvé un parler normal.

Encore quelques précisions sur des définitions que j'ai trouvées dans le Traité des vices de la parole :

— Bégaiement vient de Balloyeiv, parler comme Ballos un des rois cynéruns qui était bègue ;

— Cacomuthie c'est le grasseyement, R est articulé dans l'arrière bouche ; c'est parler comme les chinois car dans l'alphabet chinois le R est remplacé par l'L ;

— Blesite : c'est prononcer Z et S pour J et G, zaloux pour jaloux ; CH par S, safeau pour château ;

— Lambdacisme : l'L simple ou mouillé est mal prononcé, biyot pour billot ; c'est l'accent du fiti parisien ;

— Sesseyement : 2 L mouillés à la place d'un I, ainsi slloxllliante pour soixante.

J'en aurai terminé avec notre Marc Colombat quand je vous aurai dit qu'il publia, sans plus de succès que Claude Bernard, 3 pièces : « LE PAYSAGE » en 1825, « LE COMTE ALBERT » drame en 3 actes en 1835 et « M. ET MME FRONTAL » en 1830, dont je vous ai parlé.

Lors d'une maladie en 1833 il publia « LES RÊVERIES D'UN CONVALESCENT » dédiées « À mon parent M. de Longueville, membre de l'Institut » ; délasement d'un convalescent, vendu au profit des orphelins par suite du choléra qui venait de décimer la population parisienne. On y lit « *qu'il relève d'une longue et douloureuse maladie qui ne lui a pas permis d'écrire sur des sujets graves et sérieux qui sont du ressort de ma noble profession* ». Nous y trouvons ces vœux :

*Je désire ces lieux, un paisible ménage,
Une épouse fidèle, aimable, douce et sage,
Et de jolis enfants courant lutter entre eux
Pour embrasser leur mère, à qui courra le mieux.*

Colombat mort en 1851, son œuvre fut continuée. Je trouve au Journal Officiel du 13 juillet 1870 une intervention de Jules Favre qui fait voter 1.200 francs pour le traitement de Colombat fils qui dirige un cours d'orthophonie annexe à l'Institut national des Sourds et Muets pour le redressement du bégaiement et des vices de la parole.

Il donne une statistique : 114 cas de bégaiement traités, 83 redressements complets, 28 incomplets pour manque d'assiduité aux cours.

Colombat faisait partie de la Société Médico Chirurgicale de Lyon, mais je n'ai pu faire des recherches à ce sujet, car la vénérable bibliothèque de l'Hôtel Dieu est actuellement empiéée dans un réduit au mépris des considérations spirituelles, le matériel prédominant.

N'avais-je pas raison de tirer de l'oubli cette noble figure de médecin que fut le Docteur Marc Colombat de l'Isère, un Dauphinois ardent, désintéressé, initiateur de la phoniatie. La lithographie de Lianta nous permet de nous rendre compte de l'homme, son clair regard, son allure décidée, franche, celui qui avait mis en valeur le mot de Shelley : « *The soul of action is in doing* ».

Cette communication a été faite à un 6 à 7 des « premiers jeudis » des Amis de Vienne. Le nom de Marc Colombat serait, à juste titre, donné à une rue de Vienne.

Docteur André DENIER.

DESARGUES, PASCAL ET LES RAISINS DE CONDRIEU

UNE PENSÉE DE PASCAL OU IL EST QUESTION DE CONDRIEU

Les *Pensées* de Pascal ne sont pas précisément un livre de géographie, ni un journal de voyage. Et à part les noms anciens (comme Babylone, Athènes ou Rome) on ne relève dans les quelque mille pensées publiées, que trois noms de ville :

Paris, Mexico et Condrieu.

Paris, dans une pensée relative à l'art d'écrire : « il y a des lieux où il faut appeler Paris, Paris, et d'autres où il la faut appeler *capitale du Royaume* ».

Mexico a propos des chroniques mexicaines auxquelles Montaigne avait fait allusion.

Et Condrieu, dans la pensée que voici :

« La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuer... On distingue des fruits les raisins, et entre eux tous les muscats, et puis Condrieu (1) et puis Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout ?... En a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles ?... Et une grappe a-t-elle deux grains pareils, etc... »

(Ed. Brunschwig. N° 114)

Cette pensée, dans son ensemble, n'a rien de mystérieux. En voici, semble-t-il, le sens. Dans l'infinie diversité des êtres qui constituent le monde, le savant essaie de mettre de l'ordre, en les classant par espèces. Mais dans chaque espèce il faut distinguer des races, des variétés. Et dans chacune de ces variétés les individus eux-mêmes diffèrent entre eux. Si bien qu'il n'y a pas deux êtres vivants qui soient parfaitement identiques, interchangeable. Même deux jumeaux, étonnamment ressemblants, diffèrent au moins par quelques détails.

(1) Pascal écrit Coindrieux. C'est la graphie usuelle au XVII^e siècle. Au début du XX^e s. la prononciation des Condriillots la maintenait encore.

Cela intéresse Pascal à cause du travail qu'il prépare. La plupart des notes, que nous appelons ses *Pensées*, ont été rédigées pour préparer un grand ouvrage : une apologie de la religion chrétienne, un traité pour convaincre les incrédules.

L'une des difficultés de la tâche qu'il se propose vient de ce qu'il n'a pas affaire à des êtres identiques, à l'homme abstrait, à une essence, mais à des hommes concrets, à des individus qui diffèrent autant dans leurs pensées que dans leur façon de parler, de tousser, de se moucher, d'éternuer, etc.

Il ne peut pas écrire un ouvrage pour chacun d'eux. Il le faudrait pourtant. La pensée est claire. Mais pourquoi Condrien ?... Pourquoi Desargues ?

**DESARGUES « LE GEOMETRE LE PLUS ORIGINAL
ET LE PLUS GENIAL DU XVII^e SIECLE »**

Girard Desargues était né à Lyon en 1591. C'était donc à peu près un contemporain de Descartes. Il était né à Lyon, où son père était notaire royal, mais la famille était originaire de Condrieu. Sur son enfance, sur sa jeunesse, sur l'origine de sa formation scientifique nous ne savons rien. Il semble qu'il ait participé comme ingénieur aux travaux du siège de La Rochelle, par Richelieu, en 1628. Ensuite nous le trouvons à Paris, où il commence à publier des notes scientifiques. Et à partir de 1633 c'est un habitué des réunions d'amateurs organisées par Mersenne, chaque jeudi au domicile d'un des participants. On y débattait des sujets scientifiques les plus variés (mathématiques, mécanique, astronomie, physique, musique). On y discutait des ouvrages récents. On dépouillait les lettres à sujet scientifique que recevait de tous les pays d'Europe cet admirable secrétaire d'académie des sciences que fût le P. Mersenne.

Mais sa spécialité, à lui, Desargues, était la géométrie, la géométrie pure, les problèmes géométriques traités d'après une méthode purement géométrique, sans intervention de l'algèbre (1).

Ce géomètre pur, d'ailleurs, ne méprisait pas les applications pratiques de cette science. C'était un ingénieur. Il apprenait aux maçons à placer scientifiquement l'essieu des cadrans solaires ; il apprenait aux architectes à dessiner scientifiquement les traits pour

(1) C'est d'ailleurs à cause de cet attachement au raisonnement purement géométrique qu'il a fallu attendre le XIX^e siècle pour qu'il soit jugé à sa vraie grandeur. Descartes, qui pourtant l'admirait beaucoup avait obtenu de si prodigieux résultats par la géométrie analytique qu'il entraîna, derrière lui tous les savants, pendant deux siècles. C'est au XIX^e siècle seulement que Charles reprit la trace de Desargues.

la taille des pierres : il apprenait à son ami Abraham Bosse, le graveur, « la manière universelle » touchant la pratique de la perspective sans employer aucun tiers point, de distance ni d'autre nature, qui soit en dehors du champ de l'ouvrage ».

Sa compétence d'ingénieur lui valut d'être choisi par les édiles lyonnais comme expert, quand ils décidèrent en 1646 la construction de l'Hôtel de Ville « jouxt la place des Terreaux ». C'est l'Hôtel de Ville actuel, restauré en 1702 par Mansart. Mais les plans de l'ensemble sont bien ceux que les prévôts soumièrent à Desargues avec mission de les considérer... et s'il y avait quelque chose à dire aux dits dessins, de les réformer, même en dresser un nouveau...

Abraham Bosse, qui devait beaucoup à Desargues, et qu'il défendit constamment pendant sa vie, et après sa mort, signale parmi les œuvres de celui-ci : « Le plan et l'élévation d'un perron fait en l'année 1633 dans la grande tour du château de Vizille en Dauphiné, près Grenoble, appartenant à Mgr. le Duc de Lesdiguières ».

A signaler aux amis du château de Vizille !

A cette date (en 1633) Desargues était à Lyon depuis quatre ou cinq ans.

En effet, en 1648, il avait été obligé de quitter Paris pour raisons politiques. 1648, c'était en pleine Fronde. Girard Desargues, qui était un homme droit et généreux, avait la tête près du bonnet. (Ses écrits de controverses scientifiques sentent la poudre). Il s'était sans doute compromis parmi les frondeurs, et trouva plus prudent de se réfugier dans sa bonne ville natale. Tant mieux pour nous. C'est ce qui lui permit de s'occuper de ses propriétés de Condrieu, et de venir paisiblement, y cultiver ses vignes.

Il était célibataire. Il avait de jolis revenus : son testament de 1656 nous apprend que depuis trente ans il accorde une rente viagère de 1.200 livres par an à son frère Antoine.

Il revint pourtant à Paris en 1637 (il avait alors 66 ans), et c'est à Paris qu'il mourut en 1661, à 70 ans.

LA PROPRIÉTÉ DE DESARGUES A CONDRIEU : CHATEAU-GRILLET

Château-Grillet est, à trois kilomètres environ au sud de Condrieu, sur la commune de Vérin, un petit domaine qui surplombe à l'ouest la route nationale et le chemin de fer. Le nom est porté sur la carte d'Etat-Major. La maison est plaquée contre le rocher, entre les vignes : une bonne maison campagnarde, très méridionale d'allure, avec son toit plat qui débord sur quatre tourelles d'angle. Quelques bâtiments utilitaires ont été ajoutés sur l'un des côtés. Mais



Château Grillet

la maison elle-même, certainement antérieure au XVII^e siècle, a été à peine transformée. Le cœur de cette maison de vigneron, le cellier, la cave, sont intacts.

Les propriétaires actuels de Château-Grillet (les enfants de Mme Neyret-Gachet, de St-Etienne) possèdent un gros volume de procédure, de 420 pages, écrit en 1716, concernant la vente de Château-Grillet.

On y rappelle que Girard Desargues en était propriétaire jusqu'en 1662, date de sa mort, que le propriétaire suivant fut un sieur Humbert Uffray-Desargues (2), à qui Girard Desargues l'avait légué.

Le volume de procédure nous renseigne hélas ! sur la moralité du protégé et héritier de Desargues. Ce n'était pas un garçon sérieux. Le 30 mars 1664 (deux ans après l'héritage) il souscrivait une obligation de 1050 livres en faveur du Sieur Abraham Bosse, graveur en taille douce de la dite ville de Paris (3).

En 1683, criblé de dettes il était obligé de vendre « des maisons, vignes, terres et bois à lui appartenant, le tout joints et contigus, situés en la paroisse de St-Michel sous Condrieu, appelé Château-Grillet ». Dans la vente étaient compris « un pressoir, trois cuves et des tonneaux étant au dit domaine, le tout moyennant la somme de 19.800 livres ». (4).

Voici donc identifié ce petit domaine, qui valait 20.000 livres (8 à 10 millions d'aujourd'hui) où Desargues cultivait ses vignes, et dont les muscats ont eu l'honneur d'être goûtés par Pascal.

(2) Nous connaissons bien cet Humbert Uffray, car nous possédons deux testaments de Girard Desargues, conservés l'un aux archives municipales de Lyon, l'autre aux archives du Rhône.

Girard Desargues avait une tendresse pour son frère Antoine, auquel il assurait une rente annuelle de 1.200 livres. Ce frère Antoine n'avait pas d'enfants, mais un filleul, le sieur Humbert Uffray, écuyer, et bourgeois de la ville de Lyon.

Dans un premier testament Girard Desargues léguait la jouissance de ses biens mobiliers à son frère Antoine.

Après la mort d'Antoine ce qui resterait de ces biens irait par moitié « au sus dit Sieur Humbert Uffray écuyer et filleul de mon dit Sieur frère Antoine, à la réserve toutefois des cuves, pressoirs, tonneaux, vaisseaux et ustensiles servant à faire vins au temps des vendanges et le contenu en après ».

Dans un second testament, deux ans plus tard, en 1658, sans doute après la mort d'Antoine, et au moment du mariage d'Humbert Uffray, cette réserve est levée, et celui-ci devient héritier de tous les biens.

Pourtant Girard Desargues « donne et lègue au Sieur Abraham Bosse graveur en eau forte, demeurant en l'île du Palais, son obligé et bon ami... la somme de 2.000 livres payable en quatre paiements ».

(3) Sans doute les annuités non payées.

(4) Six ans plus tard, en 1689, il était séparé de biens d'avec sa femme. Pauvre Girard Desargues, qui leur avait légué tous ses biens, à l'occasion de leur mariage, trente ans plus tôt !

DESARGUES ET BLAISE PASCAL

Pascal n'a pas vécu à Lyon, et il n'avait apparemment aucune raison d'être venu à Château-Grillet.

Il y a trois régions où il a vécu : Clermont-Ferrand, Rouen et Paris.

Il était né à Clermont en 1623. Il était donc beaucoup plus jeune que Desargues : trente deux ans de moins que lui. C'est à Clermont qu'il a passé sa petite enfance, jusqu'à l'âge de huit ans.

Quand il avait huit ans, en 1631, son père, Etienne Pascal, qui était magistrat, vendit sa charge pour venir s'installer à Paris.

C'est à Paris que le jeune Blaise Pascal, prodigieusement doué pour les mathématiques, fit connaissance de Desargues. Tout le monde connaît l'anecdote racontée par la sœur de Blaise, Madame Périer, cet enfant de douze ans, découvrant tout seul, et comme par jeu, les premiers théorèmes de la géométrie. C'est par son père Etienne Pascal qu'il connut Desargues, quadragénaire, alors qu'il n'avait lui-même pas encore quinze ans.

En effet, Etienne Pascal, qui était très cultivé, puisque c'est lui qui a assuré personnellement toute l'éducation de son fils, faisait partie de ce groupe de savants, cette espèce d'académie des Sciences groupée par le P. Mersenne. Pendant ces années 1630, 1640, Paris était en pleine fermentation intellectuelle. 1636, c'est l'année du Cid, 1637, c'est l'année du *Discours de la Méthode*.

Etienne Pascal et Desargues se retrouvent chaque semaine, grâce à Mersenne, avec Roberval, Carcavi, Mydorge. Ils sont en relations constantes, grâce à Mersenne, avec Descartes et Fermat. Il est certain que le jeune Pascal, vers l'âge de quinze ans, a travaillé assidûment avec Desargues. Car, à cette époque, c'est la géométrie qui le passionne. Et il choisit comme champ d'études les questions auxquelles Desargues travaille au même moment, toutes celles qui concernent l'ellipse, la parabole, l'hyperbole. — ces courbes que les géomètres grecs comme Apollonius avaient étudiées jadis, mais dont l'importance en mécanique céleste venait d'être révélée par Képler, tout ce domaine si important que les mathématiciens appellent les coniques. Monsieur Taton a découvert récemment et publié il y a trois ans un ouvrage de Desargues, que l'on ne connaissait que par des copies, mais qui était célèbre dans le monde des mathématiciens.

Le texte est daté de 1639. Il porte un titre pittoresque :

Brouillon-projet d'une attéinte aux évènements des rencontres du cône avec un plan. Il n'est pas nécessaire d'être bien fort en mathématique pour comprendre de quoi il s'agit. Suivant l'angle de la ren-

contre, les événements seront le cercle, l'ellipse, la parabole ou l'hyperbole. L'ouvrage de Desargues est une magistrale synthèse des propriétés de ces courbes envisagées du même point de vue.

Et quand Desargues enseignera à son ami Abraham Bosse les lois de la perspective, il aura constamment à se référer aux principes développés dans son brouillon-projet (le point de fuite de la perspective, c'est le sommet du cône).

Or pendant que Desargues, âgé de 48 ans, publiait son *Brouillon-projet*, Blaise Pascal, âgé de 16 ans, publiait de son côté un *Essai sur les coniques*.

Mersenne avait envoyé cet *Essai* à Descartes, en vantant le génie de ce géomètre qui malgré son jeune âge avait — ce sont les paroles mêmes de Mersenne — « passé sur le ventre à tous ceux qui avaient traité du sujet ».

Descartes qui avait trop de génie lui-même pour goûter le génie des autres répondit à Mersenne :

« ...avant que d'en avoir lu la moitié, j'ai jugé qu'il avait appris de M. Des-Argues, ce qui m'a été confirmé incontinent après par la confession qu'il en fit lui-même ».

De fait, Pascal n'a jamais caché ce qu'il devait à Desargues (5).

On reconnaît d'ordinaire, avec Leibniz, que Pascal en utilisant la méthode de Desargues, s'il ne lui a pas « passé sur le ventre », a du moins poussé plus loin que son aîné. Peu importe d'ailleurs. L'intéressant pour nous c'est de voir le jeune Auvergnat, à Paris, travailler avec notre vieux Lyonnais.

Combien de temps a duré cette collaboration ? Nous ne le savons pas exactement. Elle fût interrompue par un déménagement. Car en 1639, au moment où Pascal publiait son *Essai sur les coniques*, son père était nommé à Rouen, dans une charge analogue à celle d'un directeur des contributions. Toute la famille quitta donc Paris pour Rouen. Et c'est alors que, pour aider son père dans ses calculs, Blaise Pascal eut l'idée de la Machine Arithmétique. C'est l'époque aussi où il fit ses grandes expériences sur le vide. Il abandonne pour le moment la géométrie pure, pour un travail de physicien et même d'ingénieur. Plus tard, quand il reviendra aux problèmes mathématiques, ce sera pour établir le calcul des probabilités et il sera en correspondance avec Fermat, qui résidait à Toulouse. Nous avons

(5) Il écrit dans son *ESSAI SUR LES CONIQUES* : « nous démontrerons aussi cette propriété (celle qui concerne le quadrilatère inscrit) dont le premier inventeur est M. Desargues, Lyonnais, un des grands esprits de ce temps, et des plus versés aux mathématiques, et entre autres aux coniques dont les écrits sur cette matière, quoique en petit nombre, en ont donné un ample témoignage à ceux qui en auront voulu recevoir l'intelligence, et veut bien avouer que je dois le peu que j'ai trouvé sur cette matière à ces écrits, et que j'ai tâché d'imiter, autant qu'il m'a été possible, sa méthode sur ce sujet ».

quelques lettres de Pascal à Fermat. Mais, hélas ! nous n'avons pas de lettres de Pascal à Desargues (6).

Quand les Pascal, après neuf ans de séjour à Rouen, en 1649, vinrent de nouveau habiter à Paris, ils n'y trouvèrent plus Desargues. L'année d'avant, en 1648, il s'était réfugié à Lyon, où il devait lui-même rester neuf ans.

Pendant ces neuf ans les Pascal résidèrent soit à Paris, soit à Clermont, mais à Paris surtout. En 1654 c'est la conversion de Pascal, puis Port-Royal. Quand Desargues revient à Paris en 1657, Pascal venait de publier les dernières *Provinciales*, et rédigeait déjà depuis quelque temps ses *Pensées*.

C'est donc probablement à cette époque, quand après une longue absence de celui-ci, il allait revoir son ami Desargues, que Pascal écrivait, de son écriture tourmentée, les lignes citées plus haut : « ...les muscats, et puis Condrieu et puis Desargues ».

LES MUSCATS DE CONDRIEU

Puisque nous lisons *muscat* (7), une question se pose : les vignes de Château-Grillet étaient-elles au XVII^e siècle plantées de muscats ?.. Il semble que non. Le XVII^e siècle n'est pas finalement, si loin de nous ! les traditions paysannes sont lentes à transformer. Le vin de Condrieu était célèbre au XVII^e siècle, plus célèbre même qu'aujourd'hui. Si ce célèbre vin de Condrieu eût été un vin muscat, nous ne voyons pas bien comment au siècle suivant on eût abandonné une espèce qui avait fait la renommée du pays, pour y introduire d'un bloc, une nouvelle espèce, le vionnier, dont on ne pouvait pas savoir d'avance qu'elle réussirait aussi bien.

Il est probable qu'à côté des plants de vionnier, desquels on tirait le vin authentique de Condrieu, on cultivait quelques plants de muscat, qui font un vin d'apéritif ou de dessert, fort agréable d'ailleurs, mais cependant d'une classe inférieure au vin de Condrieu (8).

(6) Il ne faut pas nous en étonner. Il nous reste très peu de lettres de Pascal. Celles qui nous restent nous ont été conservées comme par hasard.

(7) Michaut dans son édition de 1896, avait lu différemment, mais sa leçon n'a pas été retenue par les éditeurs récents.

(8) Sur un missel de 1756, à l'usage des pénitents du Confalon de Condrieu se trouve une inscription manuscrite : « ce livre appartient à moi, Thomas Comte fils, Ceux qui le trouveront me le rendront. Je leur paierai une bouteille de muscat ».

Cette note si plaisante dans sa bonhomie, semble bien confirmer notre hypothèse. On cultivait du muscat à Condrieu, mais ce n'était pas le vin habituel de la région.

Mais dans quelles circonstances Blaise Pascal a-t-il fait connaissance avec le muscat de Condrieu ? Connaissance qui lui a laissé un tel souvenir que Condrieu a mérité de figurer nommément, et presque seul, dans un ouvrage qui sera lu et épelé jusqu'à la fin des temps.

Deux hypothèses sont plausibles.

Ou bien Pascal a fait connaissance avec le muscat de Condrieu sous forme de bonne bouteille à la table de Desargues à Paris.

Ou bien Pascal a fait connaissance avec le muscat de Condrieu, à Château-Grillet même, lors d'une visite aux vignes de son ami.

LE VIN DE CONDRIEU A PARIS

La première hypothèse est celle qui se présente d'abord à l'esprit.

C'est la plus facile. Desargues était un bon-vivant. Le vin de Condrieu était particulièrement apprécié dans le cercle des savants parisiens dont nous avons parlé. Nous en avons une preuve patente. Un certain Sieur Dalibray faisait partie de « la plus noble académie du monde »... comme disait Mersenne, toute mathématique avec Pascal père et fils, Desargues, Roberval, Le Pailleur et Carcavi, etc.

Ce sieur Dalibray a publié en 1653 ses *Oeuvres Poétiques*, divisées en vers bachiques, satiriques, héroïques, amoureux, moraux et chrétiens. Parmi ces vers héroïques il y a un sonnet à M. Pascal fils sur son *Instrument pour l'arithmétique*, et des Stances au même sur le Vide. Quelques pages plus loin, parmi les vers bachiques, il y a une *chanson sur une bouteille de Coindrieu*.

Cette chanson fait penser au sonnet de Trissotin (Molière n'a rien inventé).

SUR UNE BOUTEILLE DE COINDRIEU CHANSON

Unique objet de mon amour
Mignonne, ma chère maîtresse,
Ne souffre point qu'on te caresse
Devant que je sois de retour.

Je suis jaloux de tes appâts,
Ta douce humeur ravit le monde,
Chacun chérit ta couleur blonde,
Chacun te voudrait mettre bas.

Unique objet de mon amour,
Encore un coup à ma prière,
Daigne te conserver entière
Jusques à mon prochain retour.

Assez volontiers, je penserais que cette mignonne était un cadeau de Desargues. Pourtant il faut noter qu'en dehors de ce cercle de savants, le Condrieu était apprécié.

Boileau en 1710 écrit à son ami Brosselte : « *je m'en vais demain envoyer quérir votre vin de Condrieu, peut-être me réjouira-t-il le cœur, qui est franchement ce que j'ai de plus malade...* »

Quoi qu'il en soit, nous voyons assez bien Desargues recevant ses amis à sa table, et, en bon vigneron leur faisant comparer telle année avec telle autre... et sortant au dessert une bouteille de muscat.

BLAISE PASCAL A CHATEAU-GRILLET

L'hypothèse est plausible, mais elle ne satisfait pas entièrement. D'abord parce qu'au moment où Desargues est parti pour Lyon, Pascal n'avait que quinze ans. Il est rare qu'on soit très gastronome à cet âge. Et le jeune Blaise était plus intéressé par les Coniques que par les bouteilles. Quand Desargues est revenu de Lyon, Pascal était retiré, malade, menant une vie toute ascétique. Et la pensée en question était très probablement déjà écrite.

Et puis, surtout, le ton de la pensée, le texte même évoque nettement une visite à une vigne où l'on vient grappiller. Une graine cueillie sur une grappe, une autre cueillie sur un pied voisin et cette surprise brusquement du goût muscat si différent, si spécial, alors qu'il s'agit de deux vignes toute proches, de deux *entes*, peut-être du même porte-greffe. On comprend tellement mieux la pensée du philosophe et du savant, dont le génie est d'abord de savoir s'étonner, et aussitôt de saisir les analogies et de généraliser. Bergson a dit de fort belles choses sur ces sensations, émotions qui sont sources de pensées. Comme il n'est pas question de faire venir au XVII^e siècle des raisins frais de Lyon à Paris, cela nous invite à proposer la seconde hypothèse. Pascal serait venu à Condrieu ! Est-ce plausible ?

L'un des plus récents commentateurs de Pascal, M. Mesnard, répond que oui.

Pascal a fait plusieurs voyages de Paris à Clermont. Pascal, quand il était déjà malade et proche de sa fin, faisait le projet d'aller jusqu'à Toulouse pour y voir un autre mathématicien, Fermat. Il est

tout à fait vraisemblable que Pascal invité par Desargues en sa résidence de Lyon, soit venu le voir, soit de Clermont, soit en faisant le détour de Lyon, lors d'un voyage de Paris à Clermont.

Desargues avait quitté Paris, pour raisons politiques, et donc, sans doute, assez brusquement. Une visite à Desargues, qui était un ami, était un projet aussi naturel qu'une visite à Fermat, qu'il ne connaissait que par correspondance. A deux dates différentes cette visite aura été possible.

De mai 1649 à novembre 1650 Pascal a résidé à Clermont avec son père et Jacqueline. Il y avait alors un an que Desargues était à Lyon. Et les Pascal, eux, venaient de quitter Rouen. Un voyage de Clermont à Lyon aura pu se faire en septembre 1649 — septembre, époque où les raisins sont mûrs.

Une autre date semble plus probable. Etienne Pascal, le père, meurt à Paris en septembre 1631. Blaise Pascal passe l'hiver à Paris, en avril 1632 il fait une présentation publique de la machine arithmétique chez la Duchesse d'Aiguillon.

Ensuite nous le perdons de vue. Mais nous savons qu'il est en octobre à Clermont (en novembre il y signe un acte relatif à la succession de son père).

On voit dès lors assez bien ce célibataire de 29 ans, détaché de tout lien familial par la mort de son père (Jacqueline est novice à Port-Royal), profitant de cette liberté pour rendre visite à Desargues, ami de son père défunt et le sien. C'est la période qu'on appelle mondaine de la vie de Pascal. La conversion n'aura lieu que deux ans plus tard. Dans le voyage Paris-Clermont, le crochet par Lyon n'est pas une grosse affaire.

Puisqu'il faut choisir le mois où les raisins sont mûrs, ce serait en septembre 1632. De Lyon, Desargues l'aura mené visiter sa propriété de Château-Grillet. A l'appui de cette hypothèse, un argument de tradition vient ajouter son poids. Quand nous avons visité pour la première fois la maison de Château-Grillet, les propriétaires, sans que nous ayons parlé du but de nos recherches, nous ont dit spontanément : « Il paraît que Pascal a passé une nuit dans cette maison ».

L'argument de tradition n'a pas toujours grande valeur. Mais celui-ci a une saveur d'authenticité remarquable.

Il faut se méfier des traditions amplifiantes. Celle-ci est d'une discrétion parfaite. On ne dit pas : Pascal y est venu souvent, Pascal y a vécu. Non. Une nuit. Cette tradition n'est pas d'origine littéraire.

La pensée que nous avons commentée était ignorée des propriétaires.

Une nuit. Cette précision s'adapte d'une façon tout à fait vraisemblable à ce que nous savons par ailleurs. Desargues habitait Lyon. Il a voulu conduire Pascal à Château-Grillet. L'aller et retour ne pouvait pas se faire en un jour. Dix lieues en voiture ou par coche d'eau sur le Rhône, c'est une bonne étape. Il fallait bien coucher au soir de l'arrivée, avant de faire l'étape du retour.

QUE CONCLURE ?

D'abord deux données certaines, historiquement prouvées.

1) Le petit domaine de Château-Grillet, qui produit toujours un vin de grande classe, et dont on peut, de la Route Nationale, saluer les petites tourelles si bien perchées, fut la propriété du grand géomètre Desargues, propriété qu'il aimait, et dont il était fier.

2) Le souvenir de cette propriété, et des raisins qui s'y cultivent est consigné dans l'un des ouvrages les plus importants de la pensée humaine, et qui restera pour tous les siècles à venir un des chefs d'œuvres du génie français : *Les Pensées* de Pascal.

Voilà les données certaines.

Une troisième affirmation est tellement probable, grâce à la convergence de données certaines et indépendantes les unes des autres, qu'elle équivaut à une certitude : Blaise Pascal est venu dans cette propriété, goûter les raisins de ces vignes, soit en septembre 1649, soit plus probablement en septembre 1652. Si bien que Château-Grillet pourrait bien être considéré un jour comme un but de pèlerinage pour les admirateurs de Pascal. Or, ils sont nombreux et passionnés.

Il ne reste presque rien des demeures de Pascal. Port-Royal a été détruit. A la fin du XIX^e siècle, Clermont-Ferrand pouvait encore montrer sa maison natale, rue des Gras, et le château de Bienassis, où il passa chez son beau-frère Périer quelques mois de ses dernières années.

Il faut croire qu'il n'y a pas en Auvergne une Association des Amis de Clermont aussi vigilante que celle des Amis de Vienne, car la maison de la rue des Gras a été détruite par une percée d'urbanisme, et le château de Bienassis a été digéré par les usines Michelin.

Souhaitons que les terrasses de Château-Grillet conservent longtemps les murs à l'abri desquels il coucha une nuit, et les treilles où il cueillit et goûta des raisins muscats.

JACQUES DOUILLET.

UNE VISITE A VIENNE DU CARDINAL CHIGI, LEGAT DU PAPE EN 1664

Le manuscrit E. II. 38 que possède la Bibliothèque Vaticane (Fonds Chigi) contient le compte-rendu du voyage que fit de Rome à Fontainebleau le Cardinal Flavio Chigi en qualité de Légat du Pape. Ce compte-rendu est dû à la plume de Sebastiano Baldini qui tenait le journal du Cardinal. M. L. Husset, maire de Vienne, a pu obtenir du R. P. Darxy, attaché culturel à l'ambassade de France près le Saint-Siège, communication de la partie relative à l'arrêt à Vienne du Cardinal et de sa suite, pièce qui a été fournie par le R. P. Laurent O. P. scripteur de la Bibliothèque Vaticane. La traduction en est due à M. Caraccio, professeur à l'Université de Grenoble.

A la suite de bagarres à Rome entre Français et Corses au service de la papauté, connues sous le nom d'« Affaire des Corses » qui avaient ajouté au trouble existant alors dans les relations entre la France et le Vatican, le Pape Alexandre VII avait décidé d'envoyer en France un délégué chargé de présenter des regrets. Ce Légat fit ce voyage en l'année 1664, accompagné de l'Ambassadeur de France à Rome, le duc Charles de Créqui. Il officia à Saint-Maurice le 6 mai.

La relation qui suit rapporte des détails assez piquants, notés sur le vif, concernant le passage du Légat dans notre région. Elle commence à Saint-Vallier, où avait été prévu un arrêt.

Avant cette visite vinrent quelques gentilshommes du Duc pour faire comprendre que, si son Eminence avait donné un indice d'invitation à son Excellence en l'arrêtant pour dîner, il y fût volontiers demeuré. Cela fut porté à la connaissance des Prélats qui, pour ne pas céder le pas, firent le désir du Duc, ou s'ils l'exposèrent, dissuadèrent de lui donner satisfaction, aussi s'en alla-t-il à son quartier, et partit ensuite à son gré.

La multitude du peuple accourue pour voir le Cardinal, remplissait les rues et les maisons ; et aussi bien à Vienne qu'ici, il fit une chaleur très grande.

La domesticité et les bagages partirent de 19 à 20 heures, et vers 21 heures, Son Excellence se trouva à une lieue du Péage-de-

Roussillon, à Auberive, puis à Renaudin (Revenlin) éloigné d'un mille et demi d'Auberive, et puis à Vienne où stationnait les armes à la main toute la soldatesque rangée dans les rues, et celles-ci toutes ornées, un très beau trône ayant été dressé près de la Porte avec une grande affluence de gens de toute part, mais tous les préparatifs furent vains, parce que la voiture au service de son Éminence s'était cassée, avant de pouvoir arriver, la nuit se fit, et le Légat, à cause de cet accident, entra dans Vienne à une heure de nuit, et fut vu par peu de gens.

Le soir, aucun ordre n'ayant été donné, pour la disposition du souper, chacun étant dans la nécessité d'attendre jusqu'à 3 heures de nuit, la plus grande partie alla au lit avec la meilleure adresse qu'il put trouver, et plus d'un fit le souper de Salvino. Son Éminence, cependant, but une cruche d'eau bien chaude, pour ne pas arriver ici glacé, et alla se reposer.

Les gens du pays ne manquèrent pas d'accourir selon l'usage pour satisfaire leur curiosité devant une réunion de tant d'étrangers venus d'Italie, et l'on ne pouvait passer ni dans les rues, ni dans les escaliers, ni dans les chambres sans beaucoup de peine.

La carrossée de ces illustres personnages qui partirent de St-Vallier pour Lyon comprenait : l'illustre Abbé Castiglione envoyé pour s'entendre là-bas sur la commodité de loger dans la maison de l'évêque sans vouloir absolument autre chose, l'illustre Gemansio maître des cérémonies pour établir la façon de recevoir le Légat et ordonner le reste du service religieux, qui dans une ville aussi grande et aussi peuplée devait être préparé dans la meilleure forme qu'il était possible.

De Vienne, à l'aube, Mercredi, grand maître commença à mettre en route la domesticité sur Lyon. Son Éminence demeurant jusqu'après déjeuner, et pour y célébrer la messe, et pour entendre quelque réponse au sujet du logement de la part de l'abbé Castiglione afin de ne pas prendre d'engagement là-bas, ou avec le public ou avec l'évêque, ou pour éviter tout autre accident.

L'évêque de Lyon avait par plusieurs lettres et d'amis et d'autres personnes fait avertir que n'ayant pas encore réparti les ministres royaux (qui à Lyon ont coutume de commencer le service au nom de Sa Majesté), en ce qui concerne la réception due au Légat, il convenait de retarder sa venue : mais il y eut des gens pour dire que Sa Seigneurie Illustrissime voulait éviter la peine de loger peut-être même le Légat à défaut du Roi, et se soustraire à la gêne de l'accueillir, craignant presque qu'à cela pussent s'ajouter d'autres frais. Le Légat cependant avait suffisamment précisé qu'il ne voulait pas recevoir la faveur du logement, si l'Archevêque ne s'en-

gageait pas à abandonner tout autre dessein, et à laisser le soin de toute autre dépense à ses pourvoyeurs. Avec de telles instructions l'Abbé Castiglione partit, sans avoir aucune faculté de tempérer même dans le moindre détail les intentions de l'Illustre Cardinal tout à fait résolu à vouloir procéder de cette façon.

Avant que son Eminence allât célébrer la messe dans le dôme de Saint-Maurice, temple le plus magnifique, le plus vaste, et le plus noble que l'on puisse voir à travers la France, elle reçut la visite du Duc, qui ensuite, ayant pris congé, laissa la place au Légat, qui se présenta en habit long rouge et rochet découvert avec la croix, devant la dite église suivi par les cinq Prélats tous en habit court violet. Son Excellence cependant y assista, mais comme quelqu'un du peuple, se tenant sans être connu au milieu des femmes avec un simple coussin par terre.

Les musiques et les symphonies furent continuelles : le baiser de paix ne fut pas donné pour ne pas faire naître quelque différend de préséance avec les Prélats.

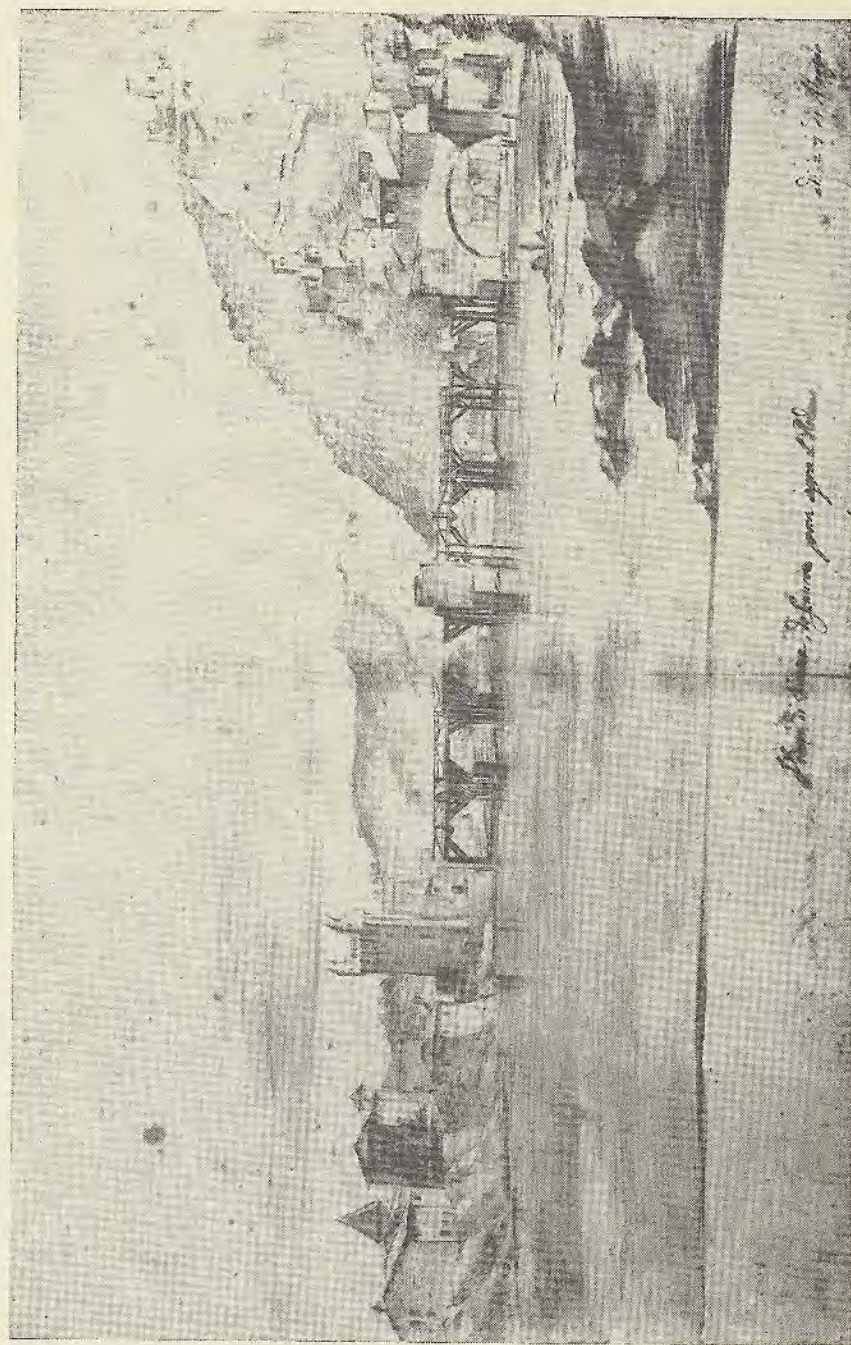
La messe finie, et son Eminence étant retournée à la demeure de l'Archevêque appelé M. de Villars (qui se trouvant en visite pastorale était tombé malade à La Tour-du-Pin à 8 milles de Vienne), elle reçut à nouveau la visite du Duc, venu comme invité pour dîner. Résolution prise grâce à la bonté de l'Illustre Cardinal qui tardivement eut connaissance du désir de son Excellence exprimé au cours de rafraichissement passé de ses gentilhommes. Il fut placé à table à main gauche, et, les Prélats se retirant pour ne pas se porter préjudice en lui cédant la place, y restèrent comme commensaux les Coadjuteurs de son Eminence.

Une fois achevé avec les plaisanteries habituelles et les incidents de Dames coutumiers le somptueux dîner, le Duc partit accompagné tout le long de l'Antichambre, tandis que le Légat retournait se reposer dans ses appartements.

Au coup de 20 heures, ils se mirent en route, le Duc restant dans la voiture avec son Eminence du côté du cocher, les autres places aux portières étant occupées par les Coadjuteurs susdits, tandis que les Prélats jaloux de leur place s'embarquèrent dans une autre voiture.

A deux lieues de Vienne on rencontra le village de Saint-Symphorien-d'Ozon, où le Duc avait fait préparer un magnifique rafraichissement, mais l'Illustre Cardinal ne voulut toucher à aucune chose, tandis que son Excellence, avec beaucoup de gaité, y resta de fort bon appétit pour stimuler l'assistance à l'imiter.

Les chevaux cependant ayant repris un peu de souffle, on continua le voyage, mais lentement, en le retardant à dessein pour entrer à Lyon incognito et de nuit.



VIENNE, en 1664
reproduction d'un dessin d'Angelo Canini (Bibliothèque Vaticane)

Ce fut là une très bonne idée, troublée cependant par une pluie d'orage qui, parmi les rafales, les tonnerres et les éclairs, retarda à ce point l'allure, que son Eminence n'arriva pas à Lyon avant une heure et demie, en compagnie de l'Archevêque Villeroy, qui avec une voiture convenant aux circonstances, alla à sa rencontre à une lieue de distance, et avec 200 soldats à cheval vers le Bourg de la Guillotière.

Descendu pour loger à l'Abbaye d'Aisné, située dans un coin de Lyon, appelé Athenaeum, où la Saône se jette dans le Rhône.

Avec le manuscrit dont on vient de lire le récit, se trouve aussi à la Bibliothèque Vaticane le manuscrit F. VIII - 191 qui contient une suite de dessins au crayon, œuvre d'Angelo Canini, qui donnent une vue panoramique des principales villes traversées par le Légat au cours de son voyage en France.

On y voit le pont sur le Rhône, à ce moment inutilisé, aboutissant à la Tour de Ste-Colombe, avec la vue du château de la Bâtie, déjà à l'état de ruine, et un dessin de l'« Antichissime Pyramide », dont les éléments sont assez exactement reproduits, et qui se trouvait alors au milieu des saulaies, hors la ville.

Le récit du voyage du Cardinal a été lu et commenté le jeudi 7 octobre 1954 à un 6 à 7 mensuel de la Société. Les dessins de Canini furent projetés, et aussi les portraits de deux Créquy, descendants de Lesdiguières, oncle et cousin germain de ce Créquy, l'ambassadeur de France qui suivait le Cardinal, et que le narrateur appelle « Excellence ». Furent projetés encore : les gravures d'un ouvrage qui réunit les noms et les armoiries des personnages accompagnant ou accueillant le Cardinal à son arrivée à Lyon, et encore les pages d'un petit volume, édité à Cologne, qui voulut relater les « suites » de l'ambassade papale.

L'Archevêque de Vienne, absent lors du passage du Cardinal Chigi, était un des Villars qui se succédèrent sur le trône de St-Maurice pendant 117 ans (voir p. 24).



VIENNE, pont sur la Gère (dessin de Joseph Collaz).

TROIS MOSAIQUES ROMAINES

Trois mosaïques décorent la cage d'escalier de l'immeuble, 5, rue Peyron, à Vienne. Elles furent découvertes vers 1880, lors des fondations de cet immeuble et faisaient partie d'une œuvre plus considérable qui n'a pu être conservée dans son intégralité.

M. Bizor ne les a pas signalées dans son *Inventaire des Mosaïques Romaines* publié en 1909, probablement parce qu'à ce moment elles avaient séjourné un certain temps dans une propriété des en-



viros. Elles mesurent chacune un mètre de côté et sont des spécimens intéressants de l'art de la mosaïque si en faveur chez les Romains.

M. LETONNELIER, archiviste en chef de l'Isère, a fait à leur sujet une communication à la Société Dauphinoise d'Ethnologie et d'Archéologie, et les a décrites ainsi dans le Bulletin de cette Société de novembre 1937 :

Sur l'une d'elles est représentée la scène classique de la chasse au sanglier, inspirée de la chasse de Calydon, prototype d'innombrables figurations qui nous sont parvenues sur vases, stèles, sarcophages, peintures et mosaïques (cf. notamment : RICHL., *Dictionnaire*, Daremberg et Saglio : *Dictionnaire des antiquités*, Comm. Espérandieu : *Recueil*).

La seconde est ornée d'une scène très simple où figurent deux volatiles, un canard et une cane nageant au centre du panneau. Ce sujet central est encadré de cercles concentriques entre lesquels s'étale une épaisse couronne de feuillages et de fleurs. Aux angles, des oiseaux picorant.

La troisième, la plus originale peut-être, représente, au centre, un buste d'homme barbu, de trois quarts, le chef ceint d'une couronne de feuillages liés par un ruban. Autour, comme pour la seconde, des cercles concentriques environnant une lourde couronne de frondaison et aux angles encore des oiseaux. Quel est ce personnage à l'air byronien ? Un empereur ou un poète (le poète Martial) ou l'un des Viennois célèbres : (V. Asiaticus) ou le propriétaire de la villa elle-même ? Autant d'hypothèses qu'il est malheureusement difficile de vérifier. Mais on est tenté de pencher pour la dernière. Nous aurions ainsi le portrait d'un des plus anciens habitants de Vienne : la mosaïque est donc, on le voit, d'un très grand intérêt.

Dans l'explication qu'il donne de ce dernier sujet, nous ne croyons pas beaucoup à la vraisemblance de certaines suppositions envisagées par le savant érudit. Les empereurs aimaient certes à faire reproduire leur image, mais les lointains peuples soumis ne devaient pas avoir le souci de posséder leurs traits. Martial paraît avoir eu une vive sympathie pour Vienne, mais il était sans doute moins illustre de son temps que de nos jours. Au contraire tout semble indiquer que le médaillon représente le propriétaire de la villa. Le signe placé au-dessus de sa tête est peut-être le signe de sa profession, une sorte de blason ? La figuration abondante de gibier atteste évidemment son goût de la chasse.



Il s'agirait donc d'un très vieux « portrait de famille » qui a la rare fortune d'être conservé dans les lieux mêmes pour lesquels il a été composé il y a près de vingt siècles.

Ces mosaïques sont inscrites sur la liste des objets classés comme monuments historiques.

Pierre FRÉCON.



**Porte latérale Nord de l'église St-André-le-Bas
qui ouvrait sur la galerie conduisant au cloître.**

(photo prise au moment du dégagement)

Au tympan la Vierge tenant l'Enfant, accompagnée de
Saint André et de Saint Maxime,
les deux patrons de l'abbaye.

LA CONFRERIE DE SAINT-BLAISE ET LES COMPAGNONS FERRANDINIERS A VIENNE, AU XIX^e SIECLE



La Confrérie de Saint-Blaise est très certainement à Vienne l'un des groupements corporatifs qui a conservé le plus de vie.

Sans doute a-t-elle évolué, transposée du plan artisanal-industriel qui fut le sien au début du siècle dernier, sur le plan industriel absolu, entraînée par le développement sans cesse plus grand du machinisme ; elle n'en rassemble pas moins annuellement, à l'occasion du 3 février, sous le vocable du saint patron des cardeurs, tout ce qui subsiste des activités de la fabrique.

Ce n'est point là d'ailleurs l'unique fête locale du métier de drapier-drapant. Il en est d'autres qui naguère étaient observées et parmi celles-ci nous citerons la Sainte-Croix, fête des apprêteurs, la Saint-Clair, fête non officielle, la Saint-Jean qui donnaient, les unes et les autres, lieu à de pittoresques coutumes lesquelles n'ont pas été continuées depuis 1914.

La Saint-Blaise tout au contraire, devait connaître un regain de faveur.

Le plus curieux c'est que l'on vit, il n'y a pas tellement longtemps, la Confrérie de Saint-Blaise, devenue depuis une date déjà ancienne, Société de Saint-Blaise, adopter finalement la dénomination Compagnons de Saint-Blaise, sans doute pour satisfaire à une mode, alors que, nous nous empressons de l'affirmer, cette association n'eut jamais rien de compagnonnique.

Il serait évidemment inutile de faire état de la chose, le caprice des époques ayant tout à fait le droit de choisir sans réflexion, le nom des groupements subsistants ou qu'elles fondent, mais les historiens peuvent craindre que la Confrérie soit, dans l'avenir, quelque jour, confondue avec l'authentique Compagnonnage des tisseurs-ferrandiniers du Devoir. Celui-ci eut au siècle dernier, avant qu'il ne fusionne avec les autres corps de métiers pour former la Société Philanthropique des Anciens Compagnons Réunis de la Ville de Vienne, son importance.

Ces constatations et les documents que nous avons entre les mains (1) nous ont conduit à l'idée de cette étude qui veut à la fois évoquer les origines de ceux qui s'intitulent aujourd'hui : Compagnons de Saint-Blaise, et, du Compagnonnage des Tisseurs du Devoir, désormais totalement disparu.

Il était d'ailleurs difficile qu'il en soit autrement en ce qui concerne cette dernière organisation. Tout compagnonnage suppose en effet une perfection manuelle et le compagnonnage ne subsiste plus de nos jours, que dans les corporations où l'artisan peut apporter sa contribution personnelle faite à la fois, de son initiative, et de la somme de ses connaissances.

La draperie a, par suite des circonstances, été amenée à dépasser ce stade. Le machinisme et la productivité ne sauraient faire bon ménage avec la constante recherche d'une perfection jamais atteinte. La technique a, depuis plusieurs lustres, eu raison des aspirations compagnonniques en matière de tissage, et on ne peut à ce propos qu'évoquer des noms dont les anciens se souviennent encore, des noms qui ont toujours à Vienne des descendants.

I

LEGENDE DOREE



POUR être juste, il convient de reconnaître que ce n'est point seulement à Vienne que subsiste le culte de Saint-Blaise. Il est peu de régions de France où ne soient, sous son vocable, érigées quelques chapelles que la date du 3 février anime chaque année de pieux pèlerinage.

Les Landes, le Périgord, la Gascogne, le Pays Basque, le Vendômois, le Poitou, le Berry, la Bourgogne, la Bresse, l'Auvergne, le Forez, la Savoie, les Alpes, les Hautes Vosges, la Meuse, le Duché de Luxembourg et au sud la Provence et le Comté de Nice conservent, dans leur folklore respectif, le culte et le nom d'un saint que l'on invoque pour en obtenir d'ailleurs des grâces bien différentes, puisque plusieurs corporations l'ont choisi pour patron, et qu'il passe ailleurs pour être un saint-guérisseur de haut pouvoir.

(1) a) STATUTS, REGLEMENTS, ORDONNANCES (sic) ET DELIBERATIONS DE LA CONFRATERNITE (sic) DE SAINT-BLAISE, INSTITUTE EN L'EGLISE COLLEGIALE ET PAROISSIALE DE SAINT-ANDRE-LE-HAUT LE 3 FEVRIER 1808 ;

b) LIVRE DE DEPENSE ET RECETTE (sic) COMMENCE LE 3 FEVRIER 1808, FINI LE..... (date illisible ou inexistante) ;

c) PROJET REVISIONNAIRE DU REGLEMENT DE LA SOCIETE PHILANTHROPIQUE (sic) des ANCIENS COMPAGNONS REUNIS DE LA VILLE DE VIENNE — 28 MAI 1893).

En Seine-Maritime on conduit au pied de son autel les enfants atteints de coqueluche, à Pézenas, le bon prélat est considéré comme le mège miraculeux des maux de gorge, en moult contrées il reste le maître spirituel des laboureurs, enfin dans les Ardennes et dans le Dauphiné, il est révééré par les drapiers et les cardeurs.

Avant que d'être mis sur les autels (1), Blaise, fils de paysans de la Cappadoce converti au Christianisme et de souche modeste, se fit spontanément l'apôtre des préceptes du Christ et les élans de sa foi ne tardèrent pas à le faire accéder à l'épiscopat de cette portion de l'Asie Mineure.

Cela se passait vers la fin du troisième siècle de notre ère, au moment même où Dioclétien accédait à la curule impériale.

Après avoir donné les preuves d'une grande sagesse qui lui venait sans doute du bon sens naturel de ses origines plébéiennes, cet empereur, à dater de l'an 303, entama contre ceux qui se disaient les adeptes de Jésus, une persécution qui devait, durant huit ans, multiplier le nombre des martyrs de la religion nouvelle.



Gravure sur bois, souvent reproduite sur les convocations de la confrérie.

Du siège de son évêché, sis dans la capitale Mazaça, édiflée sur les pentes du Mont Argée, province de Sébaste, aujourd'hui Sivas, en Arménie, le prélat suivait les agissements des Romains et priait le Ciel d'épargner les fidèles qu'il avait mission de guider.

La menace se faisant plus précise, il dut fuir, gagner la région montagneuse du Kizil Irmak et y chercher abri dans une caverne où il allait vivre en solitaire.

Chaque jour les oiseaux apportaient au bon ermite la nourriture qui lui était nécessaire et il n'avait plus dévoués amis que ceux de

(1) LEGENDE DOREE de Jacques DE VORAGINE.

la gent ailée auxquels il prodiguait de son côté ses soins et ses bénédictions.

Hélas, poursuivis par des chasseurs, plusieurs des oiseaux, certains blessés, se précipitèrent un jour vers la caverne afin de s'y placer sous la protection de l'ermite. La retraite de Blaise était découverte. Le menaçant de leurs frondes, les hommes l'emmenèrent et le livrèrent aux soldats des cohortes.

Au long du chemin qui conduisait au palais du gouverneur, le Saint multipliait les miracles et entre autres, la légende rapporte la guérison d'un enfant qui, mangeant un poisson, en avait avalé les arêtes qui lui perforaient la gorge.

A son entrée dans le prétoire, le gouverneur le salua par cette phrase :

— *Salut, Blaise, toi que l'on dit, l'ami des dieux !*

Sans se départir de son calme, l'ermite répliqua :

— *Je te salue, homme gouverneur, mais je sais que les dieux ne sont que des démons !*

— *Qu'on le fouette aux verges ! ordonne le Romain.*

Deux hommes s'emparèrent de l'évêque, l'entraînent dans une salle voisine et l'ayant dépouillé de ses vêtements, le frappent jusqu'à ce qu'il soit couvert de sang. Ramené devant le représentant des Césars, Blaise soutient le regard du chef de ses persécuteurs,

— *Reconnais, dit celui-ci, que nos dieux sont puissants !*

— *Il n'est qu'un seul Dieu qui est justice, bonté et clémence, rétorque Blaise.*

— *Qu'on soumette ce blasphémateur au supplice de la carde !*

Les bourreaux enfoncèrent dans les chairs du saint ermite des pointes acérées et lui labourèrent les flancs. Pieusement, sept femmes recueillaient le sang du martyr, ce que sachant, le gouverneur ordonna que le supplice leur fût également appliqué, mais au lieu de sang, les bourreaux ne virent jaillir des blessures que du lait, blanc comme la laine d'un jeune agneau, et les femmes ne paraissaient point souffrir.

Craignant que le récit de ces faits ne provoque, s'il se répandait dans le peuple, un soulèvement et, pressé d'en finir, le gouverneur commanda aux forlionnaires de noyer Blaise, mais l'étang dans lequel il avait été précipité changea ses eaux en argile et agenouillé au centre de ce lac solide, l'évêque se mit en prière. Des soldats furent envoyés pour le reprendre, mais tous s'enlisèrent et périrent.

De lui-même, ayant achevé son oraison, Blaise revint au palais.

— *Si vos dieux, dit-il, sont de vrais dieux, que n'ont-ils préservé vos hommes d'armes de la noyade, comme le Dieu que j'invoque m'en avait préservé ?*

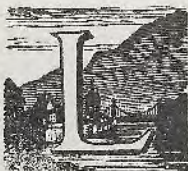
Hors de lui, le gouverneur ordonna qu'on lui tranchât la tête. Ce dont l'exécuteur s'acquitta sans plus attendre.

L'âme de Blaise monta au séjour des élus tandis que les fidèles contaient autour d'eux les détails de son supplice et proclamaient sa sainteté.

Plus tard, au cours des siècles, les laboureurs qui déchiraient le sol du croc de l'araire et plus tard les cardeurs qui voyaient jaillir de leur machine la laine légère et blanche le choisissaient pour protecteur.

II

LES CONFRERIES TISSANDIERES CORPORATIVES A VIENNE



DES travaux antérieurs (2) touchant à la question des groupements professionnels confraternels ne font pas état du patronage de Saint-Blaise pour la corporation des tisserands.

A cette époque cependant, la fabrication des tissus ne saurait être mise en doute et nous pouvons, aux archives locales, savoir que les consuls, en 1357, favorisaient l'établissement d'un *moulin à soye*, se faisant forts de procurer à l'industriel lyonnais venu s'installer, la main-d'œuvre nécessaire en lui fournissant pour ouvriers, les pauvres de l'hôpital pouvant le faire, et lui donnant pour installer son usine, une maison de l'administration hospitalière, sise près le pont du Rhône (3).

Il est vraisemblable cependant que le soyeux viennois d'alors se tenait sur le plan artisanal, de même que les dix-huit peigneurs de chanvre, groupés sous l'égide de Saint-Paul, et de même les fabricants de ratine, dont les Archives départementales de l'Isère conservent copie d'un rapport dressé par Fornier fils, destiné peut-être au roi et daté du 7 juin 1776, auquel est annexée la supplique que nous reproduisons ci-dessous :

« Les maîtres Fabriquants de Ratine à Vienne-en-Dauphiné, représentent que par leurs soins et leur émulation cette branche de commerce a acquis quelque consistance dans Vienne et aux environs, leurs étoffes circulent et sont recherchées, ils consomment la majeure

(2) HISTOIRE CONSULAIRE, par Charles JAILLET, T. II, p. 525, ETUDES SUR QUELQUES CORPORATIONS VIENNOISES AU XVIII^e SIÈCLE par Claude FAURE (dans « VIENNA » Deuxième série).

L'ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DANS LE PASSÉ ET DE NOS JOURS EN PARTICULIER A VIENNE EN DAUPHINE par Francis BRESSE (dans Bulletin de la Société des Amis de Vienne — années 1914 et 1915).

(3) Cette maison est celle qui fit partie des bâtiments de l'ancien hôpital du Pont-du-Rhône et qui se trouve encore mêlée à diverses constructions au midi de la place Laurent Pichat et à l'est du quai Jean Jaurès.

re partie des laines du païs, et ils emploient de l'étranger pour faire les mélanges et les assortiments nécessaires.

« Beaucoup d'hommes s'occupent sur les métiers, et pour les apprêts, foulonniers, tondeurs, tisseurs, etc., mais les femmes et les enfants des pauvres habitants en cardant ou filant la laine se procurent leur subsistance. La fabrique tient les faubourgs de Vienne et les villages circonvoisins, elle nourrit six à huit mille personnes qui n'auraient des ressources que dans la mendicité si la fabrique ne subsistait pas telle qu'elle est.

« La plus grande consommation des ratines se fait par les gens de la campagne, ils sont peu en état de juger de la qualité des matières, du bon travail et du bon apprêt de l'étoffe, le prix les déciderait toujours, ils ne sentent pas que le mauvais qui est à bon prix est plus cher que le bon dont le prix est fort ; et aussi pour que les fabricants ne se détruisent pas les uns les autres, il a été fait un règlement par Lettres Patentes de sa Majesté de l'année 1732 dont toutes les dispositions sont rédigées avec les Réflexions et les Dimensions les plus sages. Ce sont ces Lettres Patentes et leur exécution qui ont amenés la bonne fabrication dans Vienne, et si elles étaient révoquées, il n'y aurait plus de règle sûre, et bientôt il n'y aurait plus de fabrique ni de fabricants.

« Il y aurait un bien à faire en faveur de la draperie, ce serait de défendre de marquer les moutons avec de la poix ; les habitants de la campagne ne veulent pas se défaire de cette mauvaise habitude, les toisons en sont couvertes et le foulon ne peut pas en otter la graisse. Elle ressort après les apprêts, déprécie et dégrade l'étoffe, il serait à souhaiter qu'il y eut des défenses sévères et que les châteaux fussent chargés d'y veiller et de faire exécuter ce qui serait ordonné à cet égard. »

Signé : Badin, Prudon, Servient, Diant, Boyron.

Il est de toute évidence que notre bonne ville faisait dès cette époque une large place à l'artisanat textile, même aux embryons de l'industrie drapière puisque l'on sait qu'en 1721 un sieur Buisson, limousin d'origine, avait en bordure de la Gère, dont la vertu des eaux lui était apparue incomparable pour le foulage et les apprêts, installé une manufacture qui, après diverses vicissitudes devenait en 1763, la MANUFACTURE ROYALE CHARVET FRÈRES, laquelle si l'on s'en réfère aux documents, occupait alors pour le service de ses cinquante métiers battants, sept à huit cents ouvriers.

Le fait est donc nettement établi que Vienne produisait alors des tissus de ratine, de bazine, de soie et de poil de chèvre.

L'existence de la fabrication étant nettement établie, reste à voir ce qu'il en était alors des corporations et des confréries.

Diverses confréries sont certaines, dès la fin du XV^e siècle. Fondées par les Maîtres de Métiers elles avaient un double caractère :

celui d'associations pieuses dont le principal souci était cependant purement professionnel et visait sans doute à s'opposer secrètement au Compagnonnage, afin de ménager les prérogatives de la filiation et de l'hérédité corporative.

Pour le maître de métier, l'unique souci, la préoccupation majeure était avant tout de voir son fils lui succéder quels que fussent ses capacités et son savoir, alors qu'à l'inverse, le Compagnonnage visait d'abord à faire accéder à la responsabilité l'ouvrier fait, sûr de ses connaissances et de sa technique.

Si par suite des sentences prises et des jugements rendus, le Compagnonnage était alors prescrit, les confréries florissaient de toutes parts.

Dans notre ville, il est possible au XVIII^e siècle (4) de dénombrer des confréries particulièrement vivantes : celle des vigneronns placée sous l'égide de Saint Vincent, celle des cordonniers qui se réclame de Saint Crépin et de Saint Crépinien, celle des boulangers sous le vocable de Saint Honoré, celle des lissierands qui célébraient leur fête au jour de l'Assomption en la chapelle Notre-Dame de Grâce fondée dans l'église des Révérends Pères Carmes.

Bien que Saint Blaise, ait eu alors une chapelle (5), il n'est nullement question de lui dans les pièces que l'on possède et qui concernent la confrérie des lissierands.

Il est donc permis de supposer que jusqu'à la Révolution, le bon évêque d'Asie Mineure ne fut pas revêré comme patron de la corporation et que ce n'est que par la suite, sous le Premier Empire, que fut constituée ainsi qu'en témoignent les archives qui sont entre nos mains, la Confrérie de Saint-Blaise.

(4) ETUDES SUR QUELQUES CORPORATIONS VIENNOISES AU XVIII^e SIECLE par Claude FAURE déjà cité.

(5) La chapelle de Saint-Blaise (qui fut paroisse) se situait au nord de l'actuelle place des Capucins. Dans son HISTOIRE CONSULAIRE DE LA VILLE DE VIENNE, Tome I., page 151, note I. M. Charles JANTIER dit que cette paroisse « s'était appelée Saint-Pierre-entre-Vignes jusqu'au XV^e siècle. Pourquoi ce changement de vocable ? Nous ne l'avons trouvé expliqué par aucun auteur. Après réflexion, il nous a semblé que l'hypothèse suivante pouvait être admise : dans la paroisse se trouvait le marché aux bestiaux (porcs et chèvres). Or Saint-Blaise n'est-il pas le patron du bétail ? Le saint a du d'abord avoir sa chapelle dans l'église Saint-Pierre-entre-Vignes, puis, peu à peu la dévotion envers lui s'étant accrue l'église tout entière a passé sous son vocable ».

Arnold VAN GENNEP, tant dans son FOLKLORE DU DAUPHINE (pages 230-237) que dans son MANUEL DE FOLKLORE FRANÇAIS CONTEMPORAIN T. III, page 465 à 467 fait état du culte de Saint-Blaise.

Dans notre région, le saint est très invoqué, notamment à Sainte-Anne-d'Estrablin pour le bétail. Entre Rives et La Murette, un village porte le nom de Saint-Blaise-de-Buis.

Dans le diocèse de Grenoble, Saint-Blaise a des oraisons spéciales pour la messe sacerdotale du commun des confesseurs pontifes.

Emile MARI parle de Saint-Blaise dans L'ART AU XIII^e SIECLE, page 343 « Les cardeurs qui avaient comme patron Saint-Blaise, voulaient qu'on distinguât nettement au moins du martyr le peigne de fer qui avait été l'instrument de son supplice ».

L'attribut donné à un saint est un signe caractéristique, inséparable. Il passait en proverbe. C'est ainsi que de deux amis très attachés, on disait : « ils sont comme Saint-Blaise et son peigne, Saint-Roch et son chien, Saint-Antoine et son cochon ».

III

LA CONFRERIE DE SAINT-BLAISE



EST le 3 février 1808, qu'en l'église Saint-André-le-Haut est pour la première fois établie la CONFRERIE DE SAINT-BLAISE.

Nous reproduisons la délibération prise à cette date :

Du trois février mille huit cent huit, Nous soussignés, Négociants et fabricants en draperie, saintement recueillis et paisiblement assemblés dans la sacristie de l'église collégiale et paroissiale de Saint-André-le-Haut, désirant établir une confrérie sous la protection de Saint-Blaise, patron des fabricants de cette ville.

Avons arrêté et arrêtons : que dès à présent et l'avenir, le jour de la fête de Saint-Blaise, il sera célébré en l'église collégiale et paroissiale de Saint-André-le-Haut, une grande messe pour, par l'intercession du Saint, obtenir de Dieu et appeler sur les travaux journaliers des Confrères, sa Bénédiction spéciale.

ART. 1^{er}. — *Le jour qui précèdera la fête sus-mentionnée, les fidèles et les Confrères seront appelés au son et carillon des cloches, en l'église susdite où complies seront chantées et Bénédiction du Très Saint Sacrement donnée.*

ART. 2. — *Le jour même de la fête du patron, il sera célébré et chanté une grande messe à laquelle les confrères seront appelés à la manière accoutumée et pendant laquelle il sera distribué un pain béni (signe ostensible que tous les hommes sont frères et mangent le pain du Père Commun).*

Le soir du même jour, il y aura comme dessus, complies et Bénédiction.

ART. 3. — *Le jour qui suivra immédiatement, il sera également célébré une messe ou service des morts pour le repos de l'âme des frères décédés. A l'issue de cet office, l'on agrégera à la présente confrérie tous les négociants et fabricants en draperie qui désireront participer aux indulgences accordées aux confrères.*

ART. 4. — *De suite, il sera procédé à l'élection et au remplacement des syndics sortants.*

ART. 5. — *Pour la présente année seulement, on a été d'avis et il a été convenu que les deux fabriquants (sic) premiers en âge, seraient aussi premiers syndics. En conséquence Messieurs Bret-Morel et Beillier ont été nommés syndics pour l'an 1808, sauf pour les années suivantes à prendre des arrangements ultérieurs si le cas échoit.*

ART. 6. — Pour obvier aux dépenses que nécessite l'établissement de la présente Confrérie, la veille de la fête de Saint-Blaise, il sera fait par les syndics en charge, une « cueillette » chez tous les confrères. Le produit en sera déposé entre les mains d'un d'eux (sic) remplissant également les fonctions de trésorier.

ART. 7. — Tous les confrères sont invités à visiter les frères malades, à les aider, soulager si besoin est, chacun selon ses facultés.

ART. 8. — Tous les fabriquants (sic) agrégés à la présente Confrérie, assisteront autant que faire se pourra, à l'enterrement des frères qui décéderont.

ART. 9. — A l'avenir, il sera établi une caisse où seront déposés les cierges et autres luminaires à l'usage des Confrères qui sont d'ailleurs invités à se munir d'une torche.

ART. 10. — Tableau (sic) nominatif des fabriquants (sic) et Négociants en draperie composant la présente Confrérie, y joints la date de leur réception, a été annexé à la présente délibération et se trouve à la fin du présent registre.

Fait et délibéré à Vienne, au lieu, jour, mois et an que dessus.

Signé : Beillier.

La liste qui figure en fin du registre nous apprend que ce jour, furent agrégés les confrères dont les noms suivent : Beillier, syndic, Bret-Morel, Veuve Badin, Lambert, Contamin, Roche Joseph, Coron aîné, Puzin Michel, Puzin François, Fourrier, Gentain, Roche Nicolas, Maniquet, Rousset, Rousset-Charvet, Clément, Jacquier, Léchét, Sancy, Fruton fils, Veuve Sastre, Sastre fils et Maije Abel.

En feuilletant ce registre, il est possible d'établir la succession des premiers prieurs :

1808. Beillier	1823. Grange
1809. Bret-Morel	1824. Signoret-Rochat
1810. Roche Joseph	1825. Garnier-Dupé
1811. Coron aîné	1826. Franssaty
1812. Rousset-Charvet	1827. Laroyenne
1813. Puzin François	1828. Ravet
1814. Gentain Edouard fils	1829. Fremis
1815. Jacquier Joseph	1830. Pigelet
1816. Colombet	1831. Malacourt
1817. Lechet	1832. Cusin
1818. Bonnet	1833. Chevrot
1819. Bouvier	1834. Signoret neveu
1820. Thomas François	1835. Valentin
1821. Tournier	1836. Lardièrre
1822. Ponchon fils	1837. Christophe aîné

1838. Vaganay	1857. Boiron fils aîné
1839. Givors aîné	1858. Manin fils
1840. Siméon Gouet	1859. Alex aîné
1841. (<i>non mentionné</i>)	1860. Puzin, colleur
1842. Signoret neveu	1861. Beillier neveu
1843. Beillier Auguste	1862. Fruton Laurent
1844. Bonnin Pierre	1863. Jullien Antoine
1845. Marguerit	1864. Rassat Charles
1846. Parret	1865. Beraud jeune
1847. Lerme	1866. Mathieu Louis
1848. Coton Etienne	1868. Cuzin Nicolas Auguste
1849. Fruton fils aîné	1869. Maréchal fils
1850. Gonet neveu	1870. Fataud
1851. Malacourt fils aîné	1871. Pétrequin Jules
1852. Raymond aîné	1872. Larrivé fils
1853. Rivoire André	1873. Berger Jacques
1854. Cros Auguste	1874. Thibaud Louis
1855. Baron Bayard	1875. Charreton Paul
1856. Silvestre Pierre	1876. Ponchon Joannès

A cette date, les pages du registre étant épuisées il en fut vraisemblablement ouvert un second, peut-être qui sait, celui encore actuellement utilisé.

En 1822, par une délibération datée du 5 février, les membres de la Confrérie ajoutaient à leurs statuts un nouvel article.

ART. 11. — *Nul fabricant ne pourra être admis dans la Confrérie, sans une délibération du comité secret, composé de cinq membres. Deux de ces membres seulement seront renouvelés chaque année.*

L'apparition inattendue de ce Comité secret, semble bien marquer tout de même un certain retour à l'esprit des Confréries du Moyen-Age et des siècles antérieurs. Sans nul doute son action pèse-t-elle sur les candidatures et les cooptations et peut-être son influence n'est-elle pas étrangère aux difficultés qui surviendront quelques années plus tard et provoqueront finalement la dissidence d'un certain nombre des membres, qui formeront une autre Confrérie dans le giron de la paroisse Saint-Martin.

Il faut attendre 1832, pour noter un nouvel additif aux statuts d'origine. Cet additif constitue l'article 12 et peut donner à penser que les confrères n'étaient plus dans la ligne rigide de ce que les relations entre eux pouvaient dicter de sympathies et de confraternité.

ART. 12. — *Tout sociétaire doit assister à l'enterrement des confrères, sauf à lui de payer une amende de un franc : sont exceptés (sic), de l'amende pour cause de maladie ou voyage.*

(ARRÊTÉ DU 4 FÉVRIER 1832)

Cet arrêté met fin aux statuts de la fondation de la Confrérie de Saint-Blaise, dont nous allons maintenant examiner un peu les traditions en nous appuyant sur les textes portés au « Livre de dépense et recette » (*sic*) commencé le 3 février 1808.

IV

TRADITIONS ET COUTUMES DE LA SAINT-BLAISE EN PAYS VIENNOIS



L'ORIGINE, c'est grâce aux dons des premiers agrégés de la Confrérie, dons qui s'élèvent à la somme de « soixante dix livres, seize sols ». Evidemment, en francs actuels, cela représentait un petit avoir, mais même les prix modestes de l'époque, 1808, devaient sérieusement l'entamer.

Au jour même de la fête, la première célébrée, le trésorier se libère de certains frais et il écrit :

« Fait dépense, le Comptable, sur la recette cy contre de la somme de vingt une livres pour les offices divins, sonneries et glas, payées à M. Eugène, curé de la paroisse de Saint-André ».

Le lendemain 4 février, s'étant rendu chez le boulanger, le préposé aux comptes grossoye sur la page :

« Fait dépense de la somme de vingt deux livres payées à M. Ponchon cadet, pour le pain béni distribué le jour de la fête ».

Du même jour :

« Fait dépense de la somme de une livre dix sols pour le montant du présent registre et pour celui des délibérations ».

Du 7 du même mois :

« Fait dépense pour frais de l'institut et l'établissement de la présente comptabilité de la somme de trois livres, six sols ».

En somme, il s'agissait simplement des frais d'honoraires du premier comptable de la Confrérie.

Lesdits frais furent-ils jugés trop onéreux, rien dans les délibérations ne permet de le croire, mais ce qui apparaît évident, c'est que l'année suivante, les écritures ne sont plus tenues par la même personne.

En 1810, apparaît le franc et en 1826, nous savons qu'il a été réglé au boulanger Pierre Dupré, la somme de trente huit francs quarante centimes pour quatre vingt-seize livres de pain jaune (6) à 40 centimes.

(6) Ce pain était coloré par addition de safran à la pâte.

Les confrères, leurs familles et leurs amis avaient bon appétit.

En 1818, nous apprenons que la confrérie possède dans une *boëte* vingt six torches en bon état, neuf cierges d'une livre et une autre *boëte* fermant à clef avec seize demi livre dans la dite *boëte*.

Annuellement les traditions sont observées, mais cependant on note, sur la liste des recettes, des refus de paiement des cotisations qui vont en s'amplifiant, et il est permis d'en déduire, qu'en raison peut être des agissements du Comité secret, objet nous l'avons vu de l'article 11 des statuts, tout n'est plus pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et cependant, chaque année, au cours de la réunion annuelle, les membres de la société reprennent en chœur la fameuse chanson des « Douze articles de la Foi, de la Loi ou le Menu du Frère Grégoire » qu'ils chantent encore de nos jours et qui est une pièce du folklore local (7).

**LES DOUZE ARTICLES DE LA FOI, DE LA LOI
ou LE MENU DU FRERE GREGOIRE
chanson**

chantée depuis la fondation (1808) de la Société de St-Blaise
de St-André-le-Haut, à Vienne (Isère), dans sa réunion annuelle du 3 février.

*Le PREMIER article de la foi, de la loi,
dites-le nous frère Grégoire ?*

Un bon ventre de veau, bien farci, sans os.

Le DEUXIEME article etc., etc.

Deux poulets bouilli-t'-aux porreaux.

Le TROISIEME article etc., etc.

Trois aloyaux, le ventre et les os.

Le QUATRIEME article etc., etc.

Quatre, quatre, quatre ! quatre pieds de porc.

Le CINQUIEME article etc., etc.

Cinq pieds de mouton « voilà qui est bon (ter) ».

Le SIXIEME article etc., etc.

Six perdrix aux choux « voilà tout (ter) ».

Le SEPTIEME article etc., etc.

Sept lapins en broche, bien cuits dans leur sauce.

Le HUITIEME article etc., etc.

Huit plats de salade pour entrée de table.

(7) Elle serait à rapprocher de la chanson « Le premier Jour de Mai » recueillie par Méri d'Exillac, autrement dit Maurice Rivière, beau-père de Frédéric Mistral.

Le NEUVIEME article etc., etc.
Neuf pains du Chapitre pour notre exercice.

Le DIXIEME article etc., etc.
Dix bonnes bouteilles pour boire à merveille.

Le ONZIEME article etc., etc.
Onze demoiselles gracieuses et belles, bien fournies
en t..., en jambons « voilà qui est bon (ter).

Le DOUZIEME article etc., etc.
Douze militaires revenant de la guerre, leurs fusils
chargés, tout armés « pour tirer (ter). »

En 1855, un incident surgit au cours de l'assemblée annuelle, le Prieur nommé se démet de ses fonctions et Journaud-Robin, désigné pour lui succéder adresse à tous les confrères une lettre conçue en ces termes :

SOCIÉTÉ DE SAINT-BLAISE

Vienne, le 14 février 1855.

MONSIEUR,

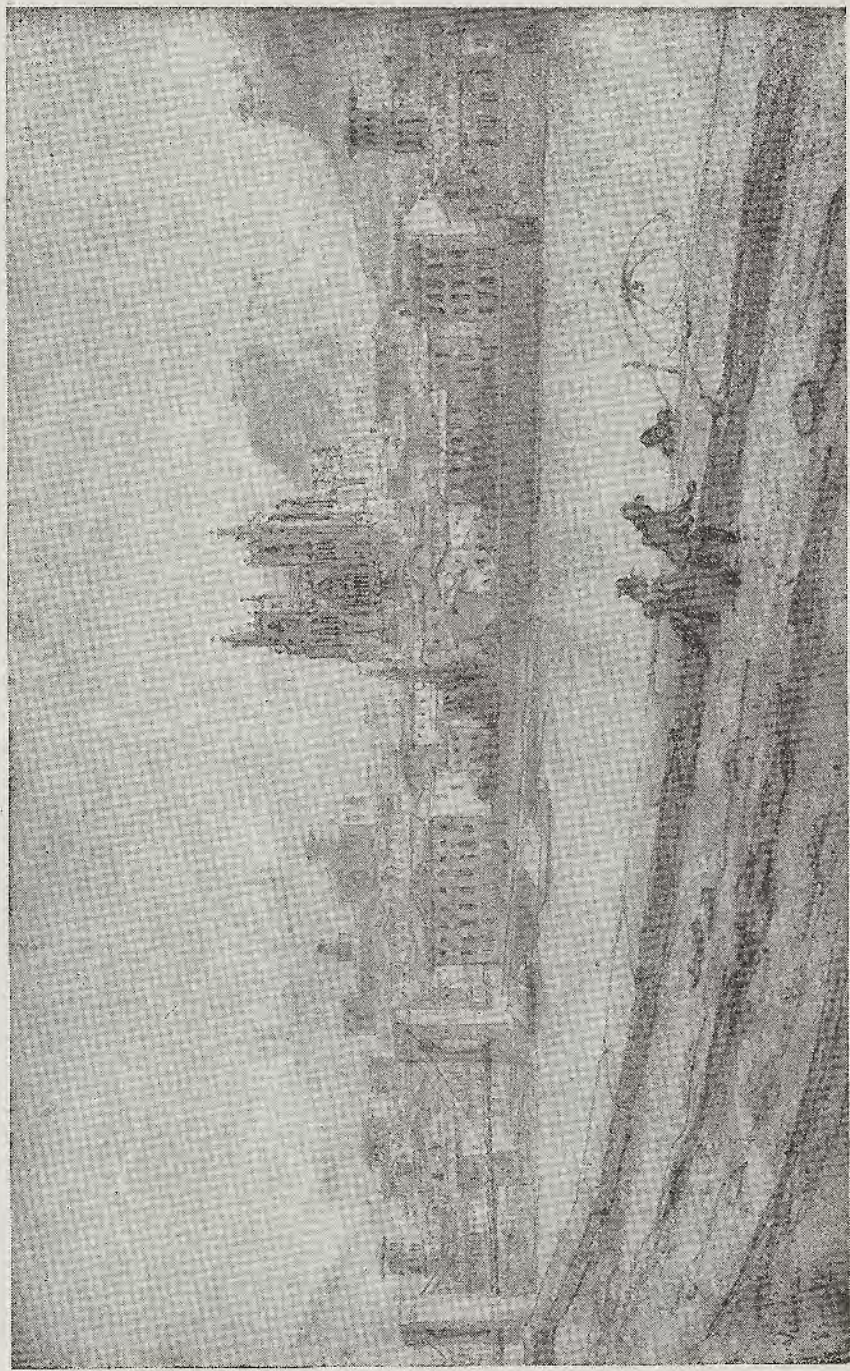
Un dissentiment regrettable, à l'occasion de la Fête de Saint-Blaise s'étant manifesté au sein de notre Société, par le fait de quelques-uns de ses membres, je crois devoir, en ma qualité de Prieur, vous convoquer en assemblée générale, à l'effet d'apporter au règlement de la Société les modifications qui pourront être jugées nécessaires et procéder à la nomination d'un Conseil.

Vous êtes en conséquence invité à vous rendre à la réunion qui aura lieu le *Dimanche 18 Février courant*, à 11 heures précises du matin, à la mairie, dans la salle du Tribunal de commerce. Je ne doute pas qu'à raison de l'importance de cette réunion, vous ne vous empressiez d'y assister.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Prieur,
JOURNAUD-ROBIN.

On ne trouve pas trace dans les délibérations de cette mésentente, mais il est vraisemblable que ce fut le point de départ de la dissidence de certains confrères qui s'en furent fonder une confrérie similaire en la paroisse Saint-Martin, ou existe encore une chapelle de Saint-Blaise.



VIENNE vers 1830

Etude au crayon de Jacques Pilliard - projetée lors de la causerie consacrée à ce peintre.
(Collection Mme J. Bouvier)

En dépit de la division, les confrères continuèrent à se réunir annuellement en plaisante assemblée, nous n'en voulons pour preuve que le document fourni par cette invitation au banquet d'Ampuis le 3 février 1886, lequel, tout autant que la « Chanson de Frère Grégoire », place les confrères non seulement sous le vocable du bon Saint mais quelque peu sans doute sous celui du sympathique et gargantuesque Curé de Meudon.

La Confrérie de Saint-Martin a, elle aussi, adopté son refrain favori que l'on enfonne aux grandes occasions et que nous sommes heureux de reproduire.

LA CHANSON DES CARDEURS

Chantée par la Société de Saint-Blaise de St-Martin.

C'est aujourd'hui la Saint-Blaise !
Que les cardeurs sont à leur aise !
Ils s'en vont de deux en deux,
Comme de vilains, comme de vilains,
Ils s'en vont de deux en deux,
Comme de vilains crasseux.

Dès que le soleil se montre
Oh ! grand Dieu ! Quelle honte !
La poussière leur sort des yeux,
Comme de vilains, comme de vilains,
La poussière leur sort des yeux,
Comme de vilains crasseux.

Ils s'en vont à la messe
Pour y voir leur duchesse
Ils s'en vont de deux en deux,
Comme de vilains, comme de vilains,
Ils s'en vont de deux en deux,
Comme de vilains crasseux.

Ils vont sur la grande place
Manger la soupe au fromage
Ils s'en vont de deux en deux,
Comme de vilains, comme de vilains,
Ils s'en vont de deux en deux,
Comme de vilains crasseux.

'infants,

Vous autrours qu'êtes fabricants
de Pièces et lous amis que fan
d'habitudà la fêta dou grand St-
Blaise.

Vous saites que nous la fan ce
ti yan, comme lous autrours.

Nous irans chez Gnibert, à
Ampouâ, ai yaura de peissons,
de ruti, de salada et tout l'assorti-
mint.

Ou grand câfé Coullâ, una
diligenci attindra lou mondou que
voudran veni; lou chivoux par-
tirant à tra zhures justes, tant
pi pe le Gambannes.

Lou coummità d'arrangimint.

A travers quelques compte-rendus, il est possible de retrouver dans quelle ambiance se déroulaient ces fraternelles et corporatives agapes au siècle dernier.

Voici ce qu'il est possible de lire dans le JOURNAL DE VIENNE du mercredi 6 février 1893 :

Lundi dernier, les Fabricants de draps de notre ville ont célébré la Saint-Blaise.

Deux sociétés existent à Vienne, l'une dite de Saint-Martin et l'autre de Saint-André-le-Haut.

Une messe est célébrée dans chaque paroisse et des brioches sont distribuées à chaque sociétaire.

C'est à l'époque de la première Révolution que les fabricants de draps adoptèrent Saint-Blaise pour leur patron et c'est, dit-on, lors de la réouverture des églises que la messe fut dite pour la première fois. (?)

.....

L'église de Saint-Martin possède une chapelle dédiée à Saint-Blaise, due à la générosité de M. Godefroy Martin père, ancien fabricant de draps, avec un tableau représentant le Saint et qui est une œuvre remarquable de notre excellent compatriote, M. Zacharie.

Chaque société a pour chef un Prieur qui se renouvelle annuellement ; il administre comme le ferait le Prieur d'un couvent ; le titre de Prieur remonte à la plus haute antiquité ; il était porté par les hauts dignitaires de l'Ordre de Malte et par les magistrats municipaux de Rome.

Qu'était celui qu'on appelle le bienheureux Saint-Blaise ? Peu de sociétaires le savent.

Aussi, dans le banquet qui a eu lieu lundi à l'Hôtel Chapuis où beaucoup de convives de la Société de Saint-André-le-Haut étaient réunis, le nouveau Prieur s'est fait un plaisir de raconter ce qu'il avait trouvé dans de vieilles chroniques.

« Saint Blaise, a-t-il dit, était évêque de Sébaste, en Arménie et fut martyrisé au quatrième siècle.

« On le croit très puissant dans le ciel, et le désir d'avoir de ses reliques les a fait multiplier tellement qu'on s'est trouvé réduit, pour ne pas contrister les peuples ou mettre du trouble dans leurs dévotions d'imaginer plusieurs saints du nom de Blaise.

« Les reliques sont innombrables, qu'on en juge :

« 1° Son corps est à Marates, au royaume de Naples. Il en sort continuellement une liqueur salutaire qui guérit les paralytiques.
« Ce même corps est aussi dans l'église de Saint-Marcel à Rome ; ce qui n'empêche pas qu'on en montre des parties considérables dans six autres églises de la même ville, à Brindes, à Raguse, à Volterre, à Anvers, à Malines, à Lisbonne, à Palerme. Plusieurs grands ossements du même saint recevaient un culte à Mende, à Melun, dans deux églises de Paris (St-Sauveur et St-Jean-en-Grève), à

« Luxembourg, à Maubeuge, à Cambrai, dans la plupart des abbayes
« du Hainaut, de l'Artois et de la Flandre, à Tournai, à Gand, à Bru-
« xelles, à Utrecht, dans quinze ou seize églises de Cologne, etc...

« Et cependant, il paraît que le corps de Saint-Blaise n'est jamais
« sorti de Sébastie en Arménie.

« 2° Quatre principales têtes de Saint Blaise sont à Naples, Saint-
« Maximin-en-Provence, Montpellier, à Orbitello où elles ont fait des
« merveilles surprenantes. Une cinquième était et n'est plus à la
« Sainte Chapelle de Paris. On ne parle pas des mâchoires qui se
« montraient à Douai, à Vintimille, à Bourbon l'Archambault et dans
« une multitude d'églises.

« 3° Mais on cite huit bras détachés de Saint Blaise, le premier
« à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres, le second à Milan, le
« troisième à Capoue, le quatrième à N.-D. de Paris, le cinquième à
« Compostelle-en-Galice, le sixième à Dilighem-en-Brabant, le sep-
« tième à l'abbaye de Basse-Fontaine près de Brienne-en-Champa-
« gne, le huitième à Marseille.

« Avec un peu de recherches, on trouverait Saint-Blaise armé de
« cent bras, comme le géant de la fable. »

Au dessert, le nouveau Prieur adresse une invocation au bienheu-
reux Saint Blaise a bu à la santé de tous les membres de la Société
et a formé des vœux pour la prospérité de la fabrique de Vienne.

Enfin, pour être complet, nous devons dire que la société a un
chant (il s'agit de « La Chanson des cardeurs ») spécial, qui est en-
tonné, chaque année, avec un entrain extraordinaire et dont le
joyeux refrain ne manque ni de saveur, ni d'originalité.

Il ne faut pas oublier non plus la Déclaration d'amour de M. Benoît
Cavet à Mlle Dodon Boyau, déclamée en vrai patois par un des doyens
de la société et qui a un cachet tout particulier exhalant le parfum
d'un atelier de canuts ou de tisseurs.

Puis, comme d'habitude, tout s'est terminé par des chansons.

Le cardé acquiert cependant des lettres de noblesse et même, grâ-
ce à la poésie, des « lettres » tout court puisque André Rivoire, dans
un acte en vers trop oublié, qui s'intitule « La Parisienne à la Bâtie »
et fut interprété au Mont-Salomon le 12 mai 1904 par Mlle Marthe
Pellenc et Maître Lombard, met dans la bouche du Viennois ces vers
qui ne manquent pas d'esprit et d'à-propos :

*Cependant que, toutes voisines,
Comme des ruches, les usines
Hâtent leurs labeurs diligents,
Et que, fil à fil, dès l'aurore
Le drap, sur le métier sonore,
Apparaît en dessins changeants.*

*Et c'est à qui le mieux varie
Les aspects et l'imagerie,
Et c'est à qui saura le mieux,
D'une recherche plus savante,
Faire l'étoffe qu'il invente
Souple à la main, jolie aux yeux.*

*Et par la France et par le monde,
Le drap de Vienne vagabonde ;
Il part et repart aussitôt
Molletons, cheviottes bourruës,
On le voit partout dans les rues :
Veston, pélerine ou manteau.*

*Il entre en son étoffe pleine,
De tout et jusqu'à de la laine,
Très peu, mais de la laine enfin !...
A dire ce qu'il a pour plaire,
On épuise un vocabulaire :
C'est beau, c'est doux, c'est chaud, c'est fin !*

*Et bon marché. Dieu me pardonne,
On ne le vend pas, on le donne...
Pourtant, il est fort comme un bœuf.
Et même il faut bien qu'on prévienne,
Car, en voyant nos draps de Vienne,
On les prend tous pour de l'Elbeuf.*

La presse ne manque jamais de relater les réunions, elle le fera d'ailleurs fidèlement chaque année, mais nous voulons encore citer, signée d'un chroniqueur glorieusement disparu hélas, une fantaisie rimée qui ne manque pas de sel et que nous trouvons dans le JOURNAL DE VIENNE à la date du samedi 3 février 1906, et que voici :

SAINT-BLAISE

*Je chanterai, ne vous déplaie,
Le Saint des fabricants de drap
Saint-Blaise !
Je sens mon cœur qui bat
Et la cloche qui sonne à Saint-André-le-Bas !
Du faubourg d'Estressin à la Porte Serpaize,
Nous remplit d'aise...
Ah ! le joli branle-bas !*

Inclinez-vous messieurs les fabricants de drap
Tisseurs croisez-vous les bras,
C'est aujourd'hui la Saint-Blaise.

Qu'a fait ce Saint en vérité,
Pour être ainsi réputé ?
Mais c'est tout simplement l'émule
Du Pape en sainteté !...
J'en vois la preuve dans ses mules...
Le Pape monopolisait
En offrant avec emphase
Sa mule à baiser.
Saint-Blaise survenant dit : « Le Pape nous rase » !
Je m'en vais le toiser
Et le passer au crible !
On dit le Pape infallible...
Alors, que n'a-t-il baptisé
Ses mules qu'il donne à baiser.
Avec les sacrements il en prend à son aise !
Tandis que moi, brave Blaise
Qui suis bien plus dégourdi,
J'ai baptisé mes mules... Jenny !

Je suis le Saint de la Fabrique !
— Patron des renvideurs et métiers mécaniques,
On me taxe de scélérat !!
J'ourdis sans cesse et le proclame,
J'ourdis la chaîne et je pousse la trame.
Tandis que Saint-Martin grand faiseur d'embarras
Donnait pour rien son drap,
Dépréciant la marchandise
Je suis le saint « nec plus ultra »
Car j'allonge la pièce et l'étire à ma guise,
Et tant pis pour
Le vêtement qui va rétrécir au lavage,
Allongez, allongez toujours,
Il s'en vendra bien davantage...

Avec les nouvelles lois
Chaque saint a son emploi.
Saint-Antoine a pris l'enseigne
D'un bric-à-brac, objets trouvés,
Saint-Crépin tient les empeignes,
Saint-Reporter les chiens crevés...!
Saint-Joseph, le plus éprouvé
Ne vend-il pas dans cette ville
Des cornes pour automobile.

*C'est à la suite d'un malaise
Que Saint-Blaise
— Ihunyadi-Janos, Rubinat —
Toujours a fait, toujours jera
Dans... les draps !*

Pipet (7 bis).

Il faudra attendre jusqu'en 1914 pour voir, sous l'impulsion de M. Jean Seguin, fusionner les deux sociétés qui semblent bien à cette époque adopter définitivement la dénomination de Société de Saint-Blaise.

Le 17 janvier 1914 en effet, à 14 heures, à la suite d'un référendum posé sur la fusion des deux sociétés, se réunissent dans le local de la Chambre Syndicale Patronale de l'Industrie Drapière, des représentants de la Confréries de Saint-André-le-Haut et de la Confrérie de Saint-Martin : MM. François Vaganay, Prieur de la Société de Saint-Martin en 1912, F. Bouvier, Prieur de la Société de Saint-André-le-Haut en 1913, M. Jean Seguin, désigné en 1913 par la Société de Saint-Martin pour être son Prieur en 1914, MM. G. Larrivé et J. Baile, anciens Prieurs de la Société de Saint-André-le-Haut, convoqués sur leurs demandes, M. Besse, membre de la Société de Saint-Martin, sont présents. MM. Francisque Bonnier, Prieur de Saint-André-le-Haut en 1912 et Charbonnier, Prieur de la Société de Saint-Martin pour cette même année se sont fait excuser.

L'ordre du jour est le suivant :

1° Constatation du referendum posé sur la fusion des deux Sociétés de Saint-Martin et de Saint-André-le-Haut ;

2° Déclaration de la fusion ;

3° Désignation du Prieur pour 1914 ;

4° Elaboration du règlement de la nouvelle Société.

Le procès-verbal rédigé et signé à l'issue de cette assemblée est le suivant :

PROCES-VERBAL

1° RÉSULTAT DU RÉFÉRENDUM :

(A) Société de Saint-André-le-Haut :

Nombre de Sociétaires	79
Votants	75
Abstentions	4
Acceptent la fusion	68
Refusent la fusion	7
	<hr/>
	79 == 79

(7 bis) Les chroniques vivantes et amusantes, souvent rimées, signées PIPET, parues dans le « Journal de Vienne » au cours des années 1900 à 1914 avaient pour auteur M. Fernand REYMOND, contrôleur des Contributions Directes. Parti au front en 1914 avec le 99^e Régiment d'Infanterie, le lieutenant Raymond était promu capitaine en avril 1915. Quelques mois plus tard, il trouvait une mort glorieuse à la tête de sa compagnie.

(B) *Société de Saint-Martin* :

Les anciens Prieurs ont jugé inutile de recourir au referendum pour la Société de Saint-Martin, la fusion des deux sociétés répondant aux vœux émis par de nombreux sociétaires, depuis de longues années.

2° DÉCLARATION DE LA FUSION :

La majorité des membres des deux Sociétés ayant répondu affirmativement à la question posée par le Référendum, la fusion des deux sociétés est reconnue acquise et déclarée accomplie.

3° DÉSIGNATION DU PRIEUR POUR 1914 :

M. J. SEGUIN, membre des deux Sociétés, ayant été désigné comme Prieur pour 1914 pour la Société de Saint-Martin, et M. Frédéric FRENAY, qui devait être prieur en 1914 de la Société de Saint-André-le-Haut, étant décédé, il a semblé naturel et il reste convenu que M. J. SEGUIN sera le Prieur de la nouvelle Société pour 1914.

MM. J. BAILE et BESSE sont priés de vouloir bien continuer à assister le Prieur dans ses fonctions, surtout au moment de la rentrée des cotisations et de l'organisation de la fête annuelle, comme ils le faisaient précédemment, avec tant de dévouement, dans leurs Sociétés respectives. Ces Messieurs veulent bien se charger de cette tâche et ils en sont remerciés.

Le règlement constituant le quatrième point de l'ordre du jour reste dans les grandes lignes le règlement actuellement en vigueur, bien que certaines modifications lui aient été apportées par l'assemblée du 9 janvier 1929.

L'original de ce règlement figure aux archives de la nouvelle société mais bien qu'il ait été en 1931 remis à chacun des adhérents, il est vraisemblable que bien peu l'ont conservé.

Le voici donc reproduit dans son entier :

REGLEMENT

ART. 1. — *Il est formé entre les membres des Sociétés de Saint-Blaise de Saint-Martin et de Saint-André-le-Haut, une Société qui prend la dénomination de « Société de Saint-Blaise ».*

Le nombre des membres de cette Société n'est pas limité à celui des Sociétaires actuels, mais pourra s'accroître de toutes autres personnes jouissant de leurs droits civils, appartenant ou se rattachant à l'Industrie textile et admis par l'assemblée générale sur la proposition du prieur.

ART. 2. — *Les Sociétés fusionnées apportent à la nouvelle Société :*
a) *leurs archives ; b) leurs espèces en caisse ; c) leurs biens mobiliers, tels qu'ils sont décrits à l'inventaire annexé au présent règlement.*

Les frais occasionnés par la fusion seront supportés par la nouvelle Société.

ART. 3. — Cette Société a pour objet la continuation des traditions des deux Sociétés, dont elle est issue, particulièrement :

1° En réunissant ses membres le 3 février de chaque année, jour de la fête de Saint-Blaise, pour assister à une messe solennelle, à un banquet et, le lendemain, à une messe dite pour les Sociétaires décédés.

2° En distribuant le jour de la fête, selon les ressources, des secours en argent, des brioches, aux orphelins, aux vieillards et aux incurables des œuvres des Petites Sœurs des Pauvres, des Sœurs du Bon Pasteur, de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-Joseph, de l'Orphelinat de l'Hospice de Vienne, les Pupilles de la Nation, les Veuves de Guerre, la Mutuelle des Mutilés et l'Union Nationale des Combattants.

ART. 4. — Le siège de la Société sera chez le Prieur.

ART. 5. — La durée de la Société est fixée à 99 ans ; elle commencera le 3 février 1914.

ART. 6. — Les ressources de la Société seront : pour la première année :

- a) les soldes de caisses des anciennes Sociétés ;
- b) les cotisations des Sociétaires ; cotisations fixées à 15 francs.
- c) le montant de la quête qui sera faite le 3 février à la messe solennelle ;
- d) le montant de la collecte qui sera faite au banquet ;
- e) les dons en espèces ou en nature qui pourraient être offerts pour augmenter les distributions qui seront faites aux œuvres dont il est parlé à l'article 2.

Et pour les années suivantes, les éléments b, c, d, e, ci-dessus.

ART. 7. — La Société est administrée par le Prieur.

ART. 8. — Le Prieur de l'année suivante sera élu par l'assemblée générale sur la proposition du Prieur en fonction.

Les Prieurs ne seront pas rééligibles.

La durée de chaque prieurat sera de un an ; elle commencera le 3 février.

ART. 9. — Le Prieur assurera la police de la Société. Il acceptera les adhésions et les démissions qui pourraient se produire. Il radiera les sociétaires qui ne seraient plus dignes d'appartenir à la Société, ainsi que ceux dont la cotisation restera impayée et qui seraient, de ce fait, considérés comme démissionnaires.

Il assurera la rentrée des cotisations et paiera les dépenses de la Société.

Il convoquera les Sociétaires aux funérailles de ceux d'entre eux qui décèderaient.

Il les convoquera aussi à la messe du jour de la fête, au banquet, et à la messe qui sera dite le lendemain pour les Sociétaires défunts.

Il organisera la fête du 3 février, dans les conditions dont il sera parlé plus loin.

Il tiendra un compte des fonds sociaux, sur un registre en la forme d'un livre de caisse.

Il tiendra un livre où il inscrira la liste des Sociétaires, par ordre d'ancienneté et où il relatara les événements saillants qui pourraient se produire dans la Société. Il y mentionnera les noms des Sociétaires décédés, de ceux démissionnaires et des nouveaux adhérents, pendant l'exercice.

A l'expiration de sa fonction, quand il aura encaissé les recettes, payé les dépenses et réglé ses comptes, il remettra ces deux livres au Prieur qui lui succédera ainsi que les espèces en caisse.

ART. 10. — Dans le cas où le Prieur décéderait ou démissionnerait en cours de l'exercice, le nouveau Prieur rentrera immédiatement en fonction.

ART. 11. — Les cérémonies religieuses auront lieu chaque année alternativement dans les Eglises des 4 paroisses de Vienne et dans l'ordre suivant : 1929, Saint-Maurice, ensuite Saint-André-le-Bas, Saint-Martin et Saint-André-le-Haut.

ART. 12. — A l'issue de la messe, chaque sociétaire recevra deux brioches de 250 grammes. Le Prieur recevra, en plus, une couronne de brioche de 1 k. 500.

Il sera offert aux curés des 4 paroisses une couronne de brioche de 1 k. 500, aux vicaires, des brioches de 250 gr. et au sacristain, ainsi qu'aux enfants de chœur, chacun une brioche de 250 grammes.

Les brioches qui n'auraient pas été retirées par les Sociétaires seront distribuées aux œuvres de charité.

ART. 13. — Le banquet par souscription, aura lieu à l'heure et dans l'Etablissement choisi par le Prieur.

A dater du 3 février 1934, il lui est interdit de participer, d'une manière quelconque, aux frais du banquet.

ART. 14. — Toute personne étrangère à la Société ne sera admise au banquet que sur une invitation écrite du Prieur.

A la fin du banquet, tous les assistants exécuteront la chanson « Les douze articles de la Foi, de la Loi ou le Menu du Frère Grégoire », chantée depuis sa fondation, en 1808, de la Société de Saint-André-le-Haut, ainsi que la « Chanson des Cardeurs » chantée par la Société de Saint-Martin, dans toutes leurs réunions annuelles du 3 février.

Les textes de ces deux chansons sont annexés au présent règlement.

ART. 15. — Le Prieur devra s'adresser, dans la mesure du possible aux sociétaires, pour toutes les fournitures, telles que brioches, service du banquet, imprimés, etc...

ART. 16. — A l'expiration de la Société, ou en cas de dissolution anticipée, le Prieur en exercice fera vendre les biens mobiliers qui existeraient à ce moment ; il ajoutera le montant de cette vente au solde en caisse et répartira le total par parts égales, entre les œuvres de charité.

L'original du présent procès-verbal sera déposé aux archives de la nouvelle Société dite « *Société de Saint-Blaise* ».

Une copie en sera adressée à chacun des Sociétaires.

Fait à Vienne, le 20 Janvier 1931. .

Signé : les Prieurs :

Robert TREMEAU,

E. DYANT.

Dès lors, nous parlons de la fusion de 1914, la Société de Saint-Blaise reprendrait sa pleine activité si le pays ne se trouvait hélas, au seuil d'une cruelle épreuve. Moins de huit mois plus tard éclate la guerre, cette grande guerre qui, sans doute va faire battre les métiers à une cadence accrue, mais va creuser aussi dans les rangs de ceux qui œuvrent pour la draperie viennoise, de sanglants sillons.

Avec 1920, la démobilisation achevée, la Société reprend son activité.

Il nous est possible grâce à l'activité érudite d'un ancien prieur de donner ici une nouvelle liste de ceux qui présidèrent aux destinées de la Fabrique Viennoise.

Pour les noms cités antérieurement à l'année 1914 (*date de la fusion*) il semble que les prieurs nommés relèvent de la Confrérie de Saint-Martin. Postérieurement au sexenat de notre ami regretté, Jean-Baptiste Seguin, les prieurs sont ceux de la fusion, qui subsiste, toujours bien vivante.

LES COMPAGNONS DE SAINT-BLAISE

LISTE DES PRIEURS

1895 F. Ladavière.	1912 Pierre Charbonnier, filaf ^r .
1896 Philippe Boyron.	1913 François Vaganay (i).
1897 Etienne Chapotal, (conseiller municipal).	1914 } J.-B. Seguin, représentant.
1898 Francisque Bonnier (a).	1913 }
1899 Hippolyte Seguin (b).	1916 }
1900 Etienne Merlin, . filateur.	1917 }
1901 Jean Ramet (c).	1918 }
1902 Berthaud Jeune, négociant en chiffons.	1919 }
1903 Constant Seguin (d).	1920 Adolphe Charvet (j).
1904 Félix Tournier, filateur.	1921 Gabriel Jaillet (k).
1905 Frédéric Frenay (e).	1922 Joseph Jacquet (l).
1906 Joseph Dyant, filateur.	1923 Joseph Silvestre (m).
1907 Barthélemy Vaganay (f).	1924 Auguste Vaganay (n).
1908 Eugène Guiffroy, repré ^s .	1925 Jules Ramet (o).
1909 Etienne Frenay (g).	1926 Georges Boyron (p).
1910 Charles Tibaldi, teinturier.	1927 Marius Seguin (q).
1911 Louis Morel (h).	1928 Joannès Silvestre (r).
	1929 Jean Gleyzolle (s).
	1930 Robert Tremeau (t).



Fac-similé de l'invitation adressée aux membres



Société Saint-Blaise

Dimanche 1^{er} Février 1924.

Monsieur et Cher Sociétaire,

Pour continuer l'ancienne tradition de la Fabrique
Vimmoise, nous avons le plaisir de vous convier à
la Fête de Saint Blaise à laquelle nous serons
heureux de vous voir assister en très grand nombre.

Nous espérons que vous saisierez avec em-
pressement cette occasion qui rassemble en une
vraie fête de famille les membres de notre Corporation.

La Messe du Samedi 2 Février 1924 aura lieu à
11^h précises dans l'Eglise de S^t André le Haut.

Le service funèbre pour les défunts de la Société
sera célébré le surlendemain, soit Lundi 4 Février à
10^h. Vous êtes instamment prié de bien vouloir y
assister également.

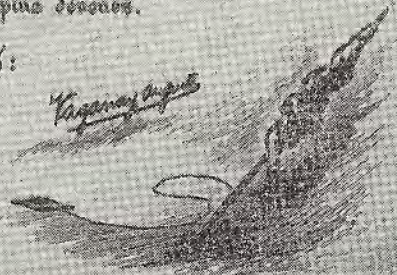
Recevez, Monsieur et Cher Collègue, l'assurance
de nos sentiments les plus dévoués.

Vos Prieux:

Liberté

Kaganay

P.S. Le Banquet aura
lieu le Samedi 2 février
à midi au restaurant
Guen. Prière de se
faire inscrire au
plus tôt 90¹ chez
les Prieux.



1931 Eugène Dyant (u).	1946 Henry Dyant (St-André-le-Bas) (j').
1932 J.-B. Pivard (v).	1947 Jean Vaganay (St-Martin) ¹ (k').
1933 J.-B. Galland (w).	1948 Joannès Colas (St-André-le-Haut) (j').
1934 Paul Michalon (x).	1949 Charles Jaillet (m').
1935 Eugène Ramet (y).	1950 Marius Tissandier (n').
1936 Georges Seguin (z).	1951 Henri Fruton (o').
1937 Pierre Vivien (a').	1952 Auguste Veyrat (p').
1938 Pierre Vaganay (b').	1953 Henri Denolly (q').
1939 Antoine Silvestre (c).	1954 Jean Ramet (r').
1940 Louis Garon (d').	1955 Gustave Silvestre (s').
1941 Maurice Seguin (e').	1956 Louis Seguin (t').
1942 Jean Macabéo (f').	1957 Raymond Macabéo (u').
1943 Paul Vallin (g').	
1944 François Guiffroy (h').	
1945 Jh Garon (St-Maurice) (i').	

ETABLISSEMENTS :

- (a) Bonnier et Fils (maison disparue, absorbée par Pascal-Valluit).
- (b) Seguin Fils aîné.
- (c) Ramet et Durieux, ensuite Ramet Frères.
- (d) Seguin Jeune (frère d'Hippolyte).
- (e) Frenay Frères et Cie (maison disparue).
- (f) Vaganay frères.
- (g) Frenay Frères et Cie (frère de Frédéric).
- (h) Bannier et Morel, ensuite Morel et Besson (maison disparue).
- (i) Vaganay frères (frère aîné de Barthélemy).
- (j) Charvet et Ferré (filateurs à Pont-Evêque, maison disparue en 1920 par un incendie).
- (k) Jaillet et Pivard.
- (l) Jacquet Fils.
- (m) Pascal-Valluit (Colas, Silvestre et Cie).
- (n) Vaganay Frères (troisième frère).
- (o) Ramet Frères (voir c), (fils de Jean Ramet, prieur en 1901).
- (p) Georges Boyron (fils de Philippe, prieur en 1896).
- (q) Seguin Fils aîné (Marius, fils aîné d'Hippolyte, prieur en 1899).
- (r) Pascal-Valluit (frère de Joseph).
- (s) Banque Moussier, Gleyzolle, puis Gleyzolle et Cie (disparue).
- (t) Treneau et Cie (fondue dans la Société générale de stéarinerie et savonnerie).
- (u) Eugène et Henri Dyant (fils de Joseph, prieur en 1906).
- (v) Jaillet et Pivard.
- (w) J.-B. Galland.
- (x) Pascal-Valluit (a quitté la maison peu d'années après).
- (y) Ramet Frères (frère cadet de Jules, prieur en 1925).
- (z) Seguin Fils aîné (Georges, frère cadet de Marius, prieur en 1927).
- (a') Veyrat et Cie (St-Colombe-lès-Vienne).
- (b') Vaganay Frères (Fils aîné de François, prieur en 1913).
- (c') Pascal-Valluit (3^e des trois frères Silvestre).
- (d') Capiot et Garon (autrefois associé à la Maison Francisque Garon et Cie, commissionnaires en draperie).
- (e') Maurice Seguin (second fils de Constant, prieur en 1903).
- (f') J. Macabéo à Pont-Evêque (successeur de Gilbert Ollier, son beau-père).
- (g') Eugène Vallin et Fils (Paul Vallin est ledit Fils).
- (h') F. Guiffroy et J.-L. (Jean-Louis) Guidon (François, représentant, fils d'Eugène, prieur en 1908).

- (f') J. Garon et Cie (second fils de Georges, donc frère de Louis, prieur en 1940, petit-fils de Francisque).
- (j') Eugène et Henri Dyant (frère cadet d'Eugène, prieur en 1931).
- (k') Els Vaganay Frères (second fils de François, prieur en 1913, et frère de Pierre, prieur en 1938).
- (l') Pascal-Valluit (Colas, Silvestre et Cie).
- (m') Jaillot et Pivard (Fils aîné de Gabriel, prieur en 1921).
- (n') Marius Tissandier (autrefois de la Maison Tissandier et Perrochat (Pierre Perrochat), puis de la Maison Brenier, Moreynas et Tissandier (Joseph Brenier, maire de Vienne, député, puis sénateur de l'Isère - Joseph Dalban-Moreynas), celui-ci fabricant pendant la guerre de 1939-45 et qq temps après, succ. ses fils).
- (o') Henri Fruton (de la Maison Louis Thomas (gendre de feu Louis Thomas) maison disparue en 1951 ou 2).
- (p') Veyrat Frères, Ste-Colombe (fils de feu Pierre Veyrat et beau-frère de Pierre Vivien, prieur en 1937).
- (q') Denolly Frères, filateurs à Pont-Evêque.
- (r') Ramet Frères, (fils de feu Jules Ramet, prieur en 1925, et petit-fils de Jean Ramet, prieur en 1901), maison disparue en 1954.
- (s') Pascal-Valluit (fils de Joannès Silvestre, prieur en 1928).
- (t') Els Seguin Fils aîné (fils de Marius Seguin, prieur en 1927).
- (u') Anciens Etablissements Jacquet Fils (fils de Jean Macabéo, prieur en 1942).

Chaque année en effet, la Société de Saint-Blaise observe les réunions traditionnelles du 3 février. Les difficultés économiques, la crise qui a durement touché l'industrie textile ont entraîné la suppression du banquet qui marquait cette journée, les chansons de ce fait s'oublient, mais il faut espérer que les coutumes de ce culte au Saint patron de la draperie, survivront longtemps encore.



Une manufacture viennoise de draperies a,
sur sa marque déposée, la silhouette de St-Blaise.

LES COMPAGNONS TISSEURS



ES documents que nous possédons, il ressort que dès le début du XIX^e siècle, parallèlement à la Confrérie de Saint-Blaise groupant les fabricants, il existait à Vienne un compagnonnage des tisseurs, réunissant dans son sein, les ouvriers du textile viennois.

Affilié au rite mineur des Compagnons du Devoir (8) les Compagnons tisseurs ferrandiniers avaient des sections actives dans toutes les villes où battaient les métiers et ils accomplissaient leur Tour de France tout comme ceux des autres professions, sans pour cela oublier leur pays natal et les amitiés qu'ils y conservaient, non plus que celles qui avaient scellées ici ou là aux hasards de leurs pérégrinations.

Leur association portait le nom de Compagnons Tisseurs Ferrandiers du Devoir, et elle s'était manifestée à Lyon dès le XVII^e siècle.

La ferrandine était un tissu chaîne de soie et trame de laine du nom de son inventeur, un industriel lyonnais nommé Ferrand, et il est vraisemblable que les artisans viennois tissaient la ferrandine tout autant que la ratine.

Les compagnons tisseurs, venant de Lyon ou de Saint-Etienne, s'embauchèrent donc probablement dans les ateliers viennois, mais il n'est pas possible de dire s'ils possédaient une hutte (9) dans notre ville avant 1789.

Il n'en est pas de même par la suite et nous savons que leur siège, au cours du siècle dernier, était sis rue de l'Archevêché, dans l'hôtel tenu à cette époque par Mme Jacquier (10) qui remplissait les fonctions de « Mère » (11).

Chez la « Mère » les compagnons s'assemblaient souvent. Ils parlaient entre eux de la profession. Le culte de l'honneur, du devoir, de la probité professionnelle était à l'honneur, leurs inquiétudes et leurs soucis étaient fraternellement partagés comme leurs joies et ils avaient à cœur de s'entr'aider.

(8) Selon nous le rite majeur du Compagnonnage est celui des Compagnons du DEVOIR DE LIBERTÉ qui se réclame directement des premiers constructeurs et englobe les corporations du bâtiment, tailleurs de pierre, charpentiers. Le rite mineur du DEVOIR, né de la scission qui se produisit lors de la construction des tours de la Cathédrale d'Orléans devait admettre en son sein toutes les corporations de métiers, c'est ainsi que les tisseurs eurent accès au Compagnonnage.

(9) La hutte ou la cayenne étaient les noms dont, suivant les rites, on désignait le siège de la société compagnonnique.

(10) La « Mère » Jacquier était la grand-mère de nos regrettés compatriotes le peintre Henry Jacquier et l'architecte Baptiste Jacquier.

(11) Dans chacune des villes du Tour de France, le siège était tenu par la Mère. Les compagnons voyageant trouvaient là le gîte, le couvert, l'accueil fraternel et souvent l'indication de l'embauche possible.

Certains avaient connu les dures journées de novembre 1831, à Lyon, ils en parlaient parfois et leurs réunions ne prenaient jamais fin sans que l'un d'eux entonne une de ces chansons du Tour de France.

Il y avait là Léon Galibert dit « Dauphiné la Clé des Cœurs » (12), Joseph Chatain dit « Dauphiné le Progrès » (13) et bien d'autres encore, et il est curieux de noter que c'est à Vienne qu'en 1876 fut imprimé sur les presses de Joseph Timon, dont l'atelier était installé au N° 7 de la Montée des Capucins, le recueil intitulé : Chansons des Compagnons Tisseurs Ferrandiniers du Devoir.

Ce recueil avait été réuni par Léon Galibert, certaines des chansons étant son œuvre, car il était sensible à l'attrait des Muses.

Il se trouvait cependant à Paris lorsque l'imprimeur réalisa ce travail et c'est à son ami Joseph Chatain, qu'il écrivit pour lui confier le soin de corriger les épreuves, une lettre que nous publions in-extenso, d'autant plus volontiers qu'elle contient d'intéressantes précisions sur l'esprit de l'époque et sur Agricol Perdiguier qui fut le rénovateur du compagnonnage (14).

Paris, le 5 Février 1876.

Mon cher Chatain,

Je t'écris à la hâte, car je n'ai guère le temps, non que le travail abonde, le commerce ne va pas très fort, mais juste à cause de cela pour réduire nos frais, nous faisons le plus par nous-mêmes. Aussi avons-nous moins de loisirs que si les affaires allaient bien.

Je te renvoie les dernières épreuves corrigées. Maintenant, Timon corrigera les chansons des autres pays, puisqu'il a le recueil manuscrit sous les yeux.

Je te prie de recommander la pureté de l'impression, du reste le papier étant plus beau, les trainées et les pâtés d'encre n'existeront pas comme sur le papier des épreuves ; cependant les soins ne sont jamais nuisibles.

J'ai appris avec peine la mort de ce pauvre Sans-Refus, compagnon convaincu, ferme, discipliné, comme il n'en est plus guère malheureusement, car on ne veut plus obéir aujourd'hui à personne. Le titre de souverain que l'on prend à contre-sens plongera avant peu l'ouvrier et l'employé dans l'esclavage (sic) le plus dur qu'on ait jamais vu ; il sera courbé sous le joug de ce maître insaisissable, in-

(12) Léon Galibert était apparenté à nos compatriotes Pierre et René Galibert.

(13) Joseph Chatain, dit « Dauphiné-le-Progrès » était le père de notre compatriote Charles Chatain, secrétaire général de la Chambre de Commerce.

(14) Agricol Perdiguier, dit « Avignonnais-la-Vertu », né à Morières-lès-Avignon, écrivit « Le Livre du Compagnonnage » et « Les Mémoires d'un Compagnon ». Sociologue, il parvint à donner aux Compagnons cet esprit de concorde qui devait mettre fin aux regrettables batailles dont Lunel, Givors et Tournaï connurent de douloureuses illustrations.

vulnérable, qu'on appelle Administration ; c'est là qu'il faudra obéir ; à la moindre faute, l'amende et peut-être la mise à pied doublée de l'angoisse de ne pouvoir se placer facilement, car on ne change pas d'Administration, comme on change de patron, mais ce que je dis là n'est pas encore assez évident pour être bien compris ; aussi je m'arrête.

Il faut que je te dise une chose triste — parce qu'elle peut servir de leçon. Depuis quelques années, quand j'allais voir Perdiguer, sa femme me disait toujours : « Il est sorti ». Un jour qu'elle me répétait ce refrain invariable, au moment où je m'apprêtais à m'en aller, je le vois ouvrir une porte, me tendre la main et me dire avec effusion, en regardant sa femme avec reproche : « J'y suis toujours, pour vous ». — C'est égal, me dis-je, puisque les compagnons déplaissent tant à la maîtresse du logis, il faut rester chez soi...

Il fut malade ; on ne m'écrivit pas. Il mourut : on l'enterra, on ne m'invita pas. J'étais à la campagne, soit, mais on avait mon adresse — le procédé était raide avec moi.

Eh bien, voici ce que je tiens d'apprendre et qui me rend indulgent pour sa veuve que nous nous préparons, ma femme et moi, à aller voir après notre saison, pour la consoler et voir ce que l'on pourrait faire pour elle.

Cette pauvre dame avait en horreur les compagnons, ça se voyait du reste, on se demandait pourquoi. — Eh bien le voici : Peu de temps après sa mort, on saisit le mobilier et tout chez la pauvre veuve. Le compagnonnage et la politique avaient tellement absorbé le pauvre et noble cœur qu'il n'avait jamais pu faire ses affaires. Les compagnons, et surtout son Corps d'état l'ont toujours accusé d'avoir tiré parti de ses imprimés de ses paperasses comme il disait. En politique, il a été autant dénigré et pourtant, il me disait un jour : « J'ai eu trente mille francs environ de mon patrimoine ; j'ai touché en trois années de députation onze mille francs par an, soit 33.000 francs. Trente-trois et trente font soixante trois mille. Je n'ai rien gardé et rien, je suis obligé de travailler ».

Je te parlais de leçon. N'en est-ce pas une ? Pas d'égoïsme à outrance, mais pas de maïse abnégation — La famille d'abord, l'humanité ensuite.

Je n'ai plus ni temps, ni papier et que de choses encore à te dire, mais ce sera pour plus tard.

Je te serre la main, ainsi qu'à tous vieux et jeunes.

Ton dévoué

LÉON GALIBERT.

Du recueil, il faudrait citer plusieurs chants dus à la plume inspirée de Léon Calibert. Nous y trouverions des faits se rapportant au Compagnonnage des Tisseurs (un chant qui s'intitule « Le Martyr du Devoir », rapporte la mort du Compagnon Lyonnais La Loyauté,

(plus connu sous le nom du Commandant Arnaud). Nous nous contenterons de reproduire le Chant des Tisseurs Ferrandiniers parce que l'un des couplets évoque l'industrie locale :

CHANT DES TISSEURS FERRANDINIERS

*Quand le quinze août nous rassemble
En un banquet aussi joyeux,
Les verres remplis de vin vieux,
Frères, gaiement trinquons ensemble,
A notre art offrons des luriers.
Ce n'est pas tout que de bien boire
En ce beau jour chantons la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

*On doit dit-on la Ferrandine
A la reine Marie-Stuart,
Frères, mieux vaudrait pour notre art
Une moins lugubre origine !
Mieux valait être les ouvriers,
Les ouvriers de dame Grégoire.
Mais, n'importe, chantons la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

*Parons nos maîtresses jolies
De rubans aux vives couleurs,
Notre art leur offre ses primeurs ;
Par nous elles sont embellies.
A l'ombre des grands marronniers
La tendresse nous verse à boire :
Chantons l'Amour, chantons la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

*Beaux ouvrages de Saint-Etienne,
Paris vous imite tout bas ;
Tours fait brocatelle et damas
Le drap vient d'Elbeuf et de Vienne.
Partout gagnons de beaux deniers.
Le Rhône, la Seine et la Loire
Sur leurs bords répandent la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

*Du doux pays de Cachemire
Certains châles portent le nom,
Mais les beaux tissus de Lyon
Avec eux partagent l'empire.
Du doux pays des bananiers,
Ami respectons la mémoire.
Il peut, un jour, faire la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

*Qu'elle est belle notre science !
De nos produits quel riche essaim !
Aux lours gracieux du dessin
Se joint l'éclat de la nuance,
Notre art, déjà l'un des premiers,
Peut grandir encore, j'aime à croire,
Ah ! qu'il grandisse pour la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

*Aux DEVOIRS nous rendons hommage
En lissant leurs signes flatteurs ;
Je veux parler de ces couleurs,
Insignes du Compagnonnage.
Nous ne serons pas les derniers,
Séculaire ordre, en ton histoire
Une page dira la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

*Si notre art, qui fleurit en France,
N'est peint dans ces couplets flatteurs,
Pour Dauphiné-la-Clef-des-Cœurs,
Mes frères, un peu d'indulgence :
Il n'aspire pas aux lauriers
Promis au temple de mémoire,
Mais il se consacre à la gloire
Des Compagnons Ferrandiniers.*

Dans notre ville cependant, les Compagnons Tisseurs s'efforçaient de se maintenir en bonne entente avec les Compagnons des autres professions.

Succédant aux querelles qui avaient opposé les divers rites, une large entente se faisait jour et en 1847, à l'instigation de plusieurs Compagnons et notamment de Trichard dit « La Victoire le Bourguignon » (15) étaient jetés les bases de la Société des Anciens Compagnons Réunis de la Ville de Vienne dans laquelle fusionnaient « lousps (16), chiens (17) et renards (18) », de toutes les corpora-

(15) Nous relevons dans le JOURNAL DE VIENNE du 23 février 1895, cette notice nécrologique :

La Société de Secours Mutuels dite des Anciens Compagnons de tous les devoirs réunis de la Ville de Vienne vient d'être affligée par la perte d'un de ses membres, le seul survivant des fondateurs de cette société qui date de 1847.

M. Trichard, dit La Victoire, le Bourguignon Compagnon cloutier, né en 1814 à Cluny (S.-et-L.), travailleur à l'esprit large et ami du vrai progrès, avait su se concilier l'amitié et l'estime de tous ses concitoyens.

Membre de la Société des Arts et Métiers et des Sapeurs Pompiers.

Décédé à Mâcon le 18-2-1895 dans cette ville où il s'était rendu pour voir sa sœur malade ; il a eu les obsèques dignes, faites par les Anciens Compagnons de cette ville.

(16) Lousps : nom par lequel on désigne les adeptes du rite DEVOIR et LIBERTE.

(17) Chiens : nom par lequel on désignait les adeptes du rite du DEVOIR, dit également Compagnons du Père Soubise ou de Maître Jacques.

(18) Renards : nom par lequel on désignait ceux qui, de par leurs connaissances du trait, étaient dignes d'être reçus mais qui demeuraient hostiles à toute initiation.

tions. Les tisseurs Ferrandiniers étaient en nombre dans ce groupement et si nous ne possédons pas le règlement initial de cette société, nous avons entre les mains le projet de révisonnaire dudit règlement qui fut approuvé le 28 mai 1893 et que voici :

PROJET REVISIONNAIRE DU REGLEMENT
DE LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE DES ANCIENS
COMPAGNONS REUNIS DE LA VILLE DE VIENNE. (19)

AVANT-PROPOS

Les sentiments de bienveillance et de fraternité dont étaient animés les anciens compagnons de la Ville de Vienne les engagèrent en 1847 à créer une Société, dans le but :

1° de réunir tous les rites et toutes les corporations compagnotiques qui jusque là avaient vécu divisées par de prétendus privilèges que certaines sociétés voulaient s'arroger, et de substituer la concorde et l'harmonie aux luttes et aux rivalités dont ces différentes sociétés avaient donné de si tristes exemples, afin de tracer une meilleure voie à la jeunesse compagnotique (*sic*) ;

2° de venir en aide à ses membres nécessiteux.

Ces buts ont été atteints par la Société à l'époque précitée sous le titre de :

Société des anciens compagnons réunis de la ville de Vienne

ART. I

DES ADMISSIONS

Sont admis dans la Société tous les membres des corps compagnotiques reconnus sur le tour de France, n'importe le rite auquel ils appartiennent.

ART. II

Tout compagnon rentré dans ses foyers qui désirera faire partie de la Société devra adresser sa demande au président qui en fera part à la Société dans une réunion convoquée à cet effet, et après examen il sera statué sur l'admission ou le rejet du candidat, après s'être assuré de sa moralité.

ART. III

Les C. : voulant entrer à la Société à titre de participants devront fournir un certificat de médecin constatant qu'ils ne sont atteints d'aucune infirmité, et verseront comme apport d'entrée, 20 f. jusqu'à l'âge de 40 ans, 30 f. jusqu'à 50 ans ; à partir de cet âge ils ne pourront se présenter que comme C. : honoraire.

(19) Ce texte manuscrit sur simple feuille de cahier quadrillée 4/8 est en assez mauvais état.

ART. IV

Chaque candidat en faisant sa demande devra l'accompagner d'un certificat du corps auquel il appartient constatant la moralité de sa conduite sur le Tour de France.

ART. V

Nul ne pourra être admis dans la Société, s'il s'est mal comporté sur le tour de France, s'il ne jouit pas enfin de tout ce qui caractérise l'homme d'honneur.

ART. VI

ADMINISTRATION

La Société est administrée par un bureau composé :

D'un président
un vice-président
un trésorier
un trésorier adjoint
un secrétaire.

Ces fonctionnaires sont nommés en assemblée générale, au scrutin secret à la majorité absolue. Ils sont nommés pour un an au mois de juin et peuvent être réélus.

ART. VII

Il peut être nommé par le bureau d'autres fonctionnaires, dont il aurait reconnu l'urgence pour la bonne administration de la Société.

ART. VIII

Le Président préside les Assemblées, fait faire les convocations, signe tous les actes, arrêtés ou délibérations et représente la Société dans tous ses rapports avec l'autorité publique.

ART. IX

Le vice-Président remplace en cas d'absence le Président dans toutes ses fonctions. Il est chargé spécialement de la surveillance et de l'exécution du règlement pour les cérémonies funèbres.

ART. X

Le trésorier fait les recettes et les dépenses de la Société, sur un reçu approuvé du Président.

Le trésorier adjoint inscrit sur un registre les recettes et les dépenses et présente tous les 6 mois le compte rendu de la situation financière.

ART. XI

Le secrétaire est chargé de la rédaction des procès verbaux, de faire les convocations et de toutes les écritures de la Société.

ART. XII

RESSOURCES. SECOURS

Tout compagnon admis dans la Société paiera outre sa mise d'entrée la somme de 1 f. par mois pour cotisation, payable et exigible tous les trimestres. Les versements formeront une caisse de secours pour subvenir aux besoins des membres de la Société qui seraient nécessiteux ou malades.

ART. XIII

Tout C., qui tombera malade recevra 1 f. par jour pourvu que la maladie dure plus de 5 jours et soit constatée par un des docteurs de la Société dont l'attestation sera délivrée au F., hospitalier qui la remettra à un des membres du Bureau ainsi que la date du début de la maladie.

ART. XIV

Les secours accordés seront de 1 f. par jour pendant les 3 premiers mois et de 0 f. 50 pour le 2^e trimestre après six mois la maladie sera considérée comme incurable et continuée à 0 f. 25 par jour jusqu'à changement s'il y a lieu.

ART. XV

Pendant toute la durée de la maladie le coût des visites du médecin seront moitié du prix du cachet pour les compagnons. Leurs femmes et leurs enfants pourront profiter des prix réduits des cachets en général dont le montant sera remboursé à la caisse au moins avant la fin de l'année courante de l'époque.

ART. XVI

Lorsqu'un C., retomberait après moins d'un mois dans la même maladie que la précédente la catégorie des secours ne changerait pas jusqu'au trimestre.

ART. XVII

Toute maladie contractée par suite d'intempérance ou de rixe ne donnera lieu à aucune indemnité.

ART. XVIII

La Société se composant de compagnons participants et de C., honoraires, ces derniers sont admis à n'importe quel âge sans apport d'entrée et ne seront tenus qu'à un versement de 0 f. 50 par mois, minimum auront droit au service du veillage en cas de maladies et funérailles comme les premiers.

ART. XIX

Deux fêtes auront lieu chaque année, la fête officielle de la Société sera célébrée le Dimanche après le 25 juillet, la deuxième le 3^e di-

manche de Novembre, leur programme sera établi par une Assemblée Générale selon les circonstances et les ressources de l'actualité néanmoins tout C.:. qui ne retournerait pas sa lettre d'invitation à un membre du Bureau paiera le prix de son couvert.

ART. XX

MALADIES

Il sera nommé un Frère hospitalier et pour 3 mois pris à tour de rôle parmi les C.:. ayant moins de 65 ans qui recevra les déclarations de maladie des sociétaires, les visitera et suivant l'état et la nature de la maladie organisera s'il en est besoin un service de voilage à tour de rôle.

Il sera pour ce service de toutes les convenances possibles suivant les occupations et les dispositions de chaque sociétaire afin que le service se fasse bien.

ART. XXI

Lorsqu'un sociétaire sera décédé les membres participants devront rigoureusement assister à ses funérailles ou payer 2 f. d'amende à moins d'un cas de force majeure que l'on devra affirmer sur l'honneur.

Pour les Sociétaires participants une somme de 20 f. sera allouée à la famille pour les funérailles.

ART. XXII

Les convocations seront faites à domicile par lettres indicatives, ou tout autre moyen plus prompt.

La corporation du défunt sera chargée de tous les détails, et devra prévenir en temps utile le vice-président, en lui donnant l'heure des obsèques, afin que des ordres soient donnés au Secrétaire pour faire les convocations.

Les sociétaires se rendront à l'heure et à l'endroit indiqués par la convocation, ils devront être vêtus décemment, avec les insignes de deuil de leur corps respectif pour se rendre au domicile du défunt et lui faire cortège en défilant sur deux rangs.

ART. XXIII

Les cérémonies au cimetière sur la tombe du défunt seront ordonnées et commencées par la corporation à laquelle il appartient et terminées par les membres présents qui formeront autour de la tombe un grand cercle, pour un cérémonial commun à la mémoire et au dernier adieu à leur frère.:. .

ART. XXIV

Le drap mortuaire de la Société ne servira qu'à ses membres et à leurs épouses.

Il sera fait exception en faveur d'un jeune compagnon voyageant, qui viendrait à décéder dans la ville et dont la demande serait faite par un sociétaire C.:. de son corps.

ART. XXV
DISPOSITIONS GENERALES

La Société se réunira tous les trois mois pour percevoir les cotisations échues et délibérer sur les demandes et observations qui pourraient lui être présentées.

Le C. : participant qui serait absent sans cause légitime sera amendé de 0 f. 50.

Le Président pourra convoquer des réunions extraordinaires toutes les fois qu'il en reconnaîtra l'urgence.

ART. XXVI

La Société ne doit s'occuper que de moralité, de fraternité, de concorde et faire régner la bonne harmonie entre toutes les corporations compagnotiques.

ART. XXVII

Tout C. : qui refusera de payer ses cotisations conformément à l'art. XII sera exclu de la Société, l'exclusion pourra être ajournée suivant les circonstances et si la Société le juge convenable.

Tout C. : en retard de plus de 3 mois de cotisation, n'aura pas droit aux secours s'il tombait malade ; ceux-ci ne pourront lui être accordés que 15 jours après qu'il aura payé ses arrérages.

ART. XXVIII

Tout C. : qui oublierait les devoirs d'un honnête homme sera exclu à jamais de la Société, son nom sera consigné sur le registre des procès-verbaux afin qu'il n'y puisse jamais rentrer.

ART. XXIX

Tout C. : qui ne voudrait pas se conformer à tous les articles du présent règlement sera exclu de la Société, s'il n'a lui-même démissionné et ne pourra y rentrer qu'en faisant une nouvelle demande et en se conformant à l'art. XII.

ART. XXX

Toutes les propositions seront adoptées quand il y aura majorité. Le quart des sociétaires est nécessaire pour délibérer.

ART. XXXI

En cas de dissolution de la Société, les fonds restant en caisse ne pourront être affectés qu'à une œuvre de bienfaisance pour le compagnotage. Une délibération spéciale décidera comment les fonds devront être répartis. La dissolution de la Société ne pourra être prononcée qu'à la majorité absolue de tous les membres de la Société.

Le présent Règlement révisé a été lu et approuvé par les membres composant le bureau et la commission de révision pour être soumis à la société en général qui l'a approuvé dans sa séance du 28 mai 1893.

MM. RIVIERE, Président,
JOUBERT, Trésorier,
BILLOT, Secrétaire.
BOUVIER, membre de la commission.
LABORIE d°
COLOMBET d°
BARDY d°

*
**

La Société Philanthropique des Anciens Compagnons réunis de la ville de Vienne ne comptait plus au début du siècle que quelques anciens ferrandiniers. Par contre, les autres corporations en particulier les charpentiers, les menuisiers, les charrons et quelques tailleurs de pierres des divers rites continuaient à s'assembler périodiquement.

Après la guerre de 1914-1918, la Société subsistait, animée par le compagnon Eugène Arnaud (20) dit Dauphiné « Va de bon cœur », traditionnelle fête de Saint-Joseph était marquée de réjouissances et d'agapes fraternelles.

Grâce à cette action, le Compagnonnage conservait dans notre ville une vitalité et c'est autour d'Eugène Arnaud que vinrent se grouper un certain nombre d'adeptes du Devoir de Liberté : Henri Germain, dit « Genevois l'Immortel Souvenir » ; Jean Perréon, dit « Beaujolais la Clef des Cœurs » ; Marcel Jullien, dit « Dauphiné la Bonne Conduite », Marcel Durand, dit « Dauphiné va de Bon Cœur », Marius Contat, dit « Chambéry la Fidélité ».

Plusieurs jeunes Compagnons devaient être reçus dont François Cucotti dit « Dauphiné le Soutien de Salomon ».

Des cours de traits étaient fondés dès 1943 sur l'impulsion d'Henri Germain, mais si le Compagnonnage était et est encore présent au pied des antiques collines viennoises, le Compagnonnage des Tisseurs Ferrandiniers a, lui, totalement disparu.

Prosper GIEN.

**Sorte de monogramme
utilisé par les Compagnons Tisseurs
Ferrandiniers de Vienne.**

**On y remarque
suivis des trois points rituels
les lettres G.T.F.D.D.**

(Compagnons Tisseurs Ferrandiniers
du Devoir).

**ainsi que la navette et la pince
du tisserand.**



(20) Eugène Arnaud, dit « Dauphiné va de bon cœur », compagnon du Devoir de Liberté, entrepreneur de charpente-menuiserie à Vienne. Très attaché aux mouvements compagnonniques, Eugène Arnaud était arrêté par la Gestapo le 28 mai 1944 et fusillé en compagnie de son fils Georges, le 18 juin à Roche (Isère).

EPHEMERIDES

— 1952 —

Du 26 octobre jusqu'au 10 novembre : crue du Rhône au cours de laquelle la cote d'alerte est dépassée de 80 cms.

Samedi 30 Novembre : Pose de la première pierre du nouveau Collège National de l'Enseignement Technique.

Mercredi 10 Décembre : Inauguration d'une Exposition Industrielle permanente dans le Hall de la Chambre de Commerce.

— 1953 —

Vendredi 24 Avril : Le Congrès Régional des Sociétés Amicales des Sous-Officiers de Réserve se tient à Vienne sous la présidence du général Laurens, adjoint au gouverneur militaire de Lyon.

Dimanche 26 Avril : Les élections municipales donnent les résultats suivants : Socialistes : 12 élus ; Communistes : 6 élus ; M.R.P. : 5 élus ; Indépendants 4 élus. Les listes Radicales et R.P.F. n'ont aucun élu.

Lundi 28 Avril : M. Hussel est réélu maire de Vienne. Les adjoints sont - MM. Julien, Marcel, Bonnet, Guichard.

Samedi 6 Juin : « Mireille » commence la saison 1953 au Théâtre Antique.

Samedi 20 Juin : Inauguration du cinquième salon des artistes viennois.

Samedi 27 Juin : On donne au Théâtre Antique « La Damnation de Faust ».

Dimanche 2 Août : Clôture de l'Exposition de cent aquarelles du peintre Jongking. Manifestation qui a obtenu un gros succès.

— On signale la présence d'un animal sauvage non identifié dans la région des Terres Froides.

Vendredi 16 Octobre : Une locomotive haut-le-pied tamponne en gare de Sérézin un train ouvrier faisant 11 morts et 38 blessés.

13 Décembre : Mort à Grenoble du chanoine Jullien qui fut, durant plus de 20 ans, curé de Saint-Maurice-de-Vienne.

20 Décembre : Alain Bombard, le naufragé volontaire, fait, dans la salle du cinéma de Saint-Martin, le récit de sa navigation méditerranéenne et atlantique.

— 1954 —

Au début de Janvier : Un loup est abattu dans la région de Trept.

Lundi 22 Mars : A la Chambre de Commerce, M. Robert Buron, ancien ministre, traite des problèmes économiques actuels.

Dimanche 23 Avril : La Société de Tir au Pigeon, inaugure son stand de tir à l'Île Barlet.

Mai : La police lyonnaise pense avoir découvert l'identité du cadavre trouvé, la gorge tranchée, dans un bois sur la hauteur de Coupe-Jarret le 5 Octobre 1949. Il s'agirait d'un transalpin, Vincenzo Palezi, qui s'occupait des passages clandestins de la frontière, en faveur de ses compatriotes désireux de s'établir en France.

Samedi 12 Juin : La saison 1954 au Théâtre Antique débute par « Le Barbier de Séville ».

Samedi 3 Juillet : La troupe de la Comédie Française donne « Le Cid » au Théâtre Antique. La saison 1954 se terminera le 10 Juillet par la représentation de « Lakmé ».

Dimanche 11 Juillet : Les « Amis de Vienne », pour fêter leur cinquantenaire, se réunissent avec les congressistes du groupe « Evocations ». Journée particulièrement réussie. Il en est parlé par ailleurs dans ce bulletin.

Samedi 25 Septembre : Le VI^e Salon des Artistes Viennois ouvre ses portes aux visiteurs.

Lundi 1^{er} Novembre : L'Empereur d'Ethiopie, Haïlé Sélassié, traverse Vienne vers 10 heures, pour se rendre à la visite des travaux de Donzère-Mondragon. Le service d'ordre est assuré par la police d'Etat et une compagnie de C.R.S.

Lundi 29 Novembre : « L'Union Chorale » se reconstitue sous la direction de M. Seissau, avec pour président, M. Grenier, et pour vice-présidents, MM. Lély et Cogniaux.

Jeudi 9 Décembre : La Gère et la Véga, subitement grossies par des pluies torrentielles, renversent tous obstacles et envahissent les magasins situés près de leur confluent. L'inondation s'étend jusqu'à l'usine Pellet. La Sévenne n'est pas moins menaçante et le ruisseau Bayet submerge le stade et les jardins de l'Isle.

— 1955 —

Vendredi 14 Janvier : Le Rhône grossi par les pluies et les eaux des neiges dont une température particulièrement douce active la fonte, se fait menaçant. Dès le dimanche 16, il est dans la rue Vimaine et à Estressin. Son niveau monte toujours et il en sera ainsi jusqu'au vendredi 21 où il atteindra à Vienne 6 m. 60, cote qui s'inscrira en cinquième rang des grandes crues dont on conserve le souvenir : 1836 : 7 m. 30 ; 1840 : 7 m. 20 ; 1928 : 6 m. 80 ; 1896 : 6 m. 73 et enfin Janvier 1955 : 6 m. 60.

La décrue ne devait se préciser que le lundi 24 Janvier et se poursuivre assez lentement.

Dimanche 1^{er} Mai : A 8 h. 25 du matin, une foule nombreuse de curieux a pu assister à la gare de Vienne, au passage du train commémorant l'arrivée du premier convoi qui eut lieu le 16 avril 1855.

Une locomotive « Crampton » qui ne sort du musée de la S.N.C.F. qu'aux grandes occasions, tirait trois wagons pittoresques : première, seconde, troisième classe et un fourgon.

M. Paul Jullien, adjoint au maire de Vienne, prit place dans l'une des voitures pour se rendre à Valence où il représentait notre ville au cours des fêtes organisées à cette occasion.

Mardi 10 Mai : Un avion du type « Bréguet deux ponts » de la Cie Air-France, ligne Tunis-Paris, transportant 46 personnes et les 6 hommes de l'équipage, se trouvant en difficultés a cherché en vain un terrain d'atterrissage.

Craignant de ne pouvoir atteindre Bron, avant qu'un accident se produise, son pilote, le commandant Caillat, a réussi à poser, sans dommage, le lourd appareil au lieu dit « Le Plan » sur le territoire de la commune de Pont-Evêque.

L'appareil fut réparé sommairement sur place, où les équipes de techniciens se relayèrent durant plusieurs semaines. Les Viennois furent nombreux à suivre ces travaux.

Le vendredi 8 Juillet, l'appareil pouvait reprendre son vol à 5 heures du matin. Une heure quarante-cinq plus tard, il se posait à Villacoublay, près de Paris.

Au Théâtre Antique, le cycle 1955 s'est ouvert le 11 Juin par la représentation du « Bourgeois Genthilhomme » de Molière. Il s'est

poursuivi le 18 Juin avec « La Tosca » de Puccini et achevé le 2 Juillet par « Carmen » de Bizet. Hélas ! un orage diluvien vint interrompre cette représentation.

Samedi 27 Août : Une véritable tornade s'est abattue vers 16 h. 45 sur la région, coupant la voie ferrée, entraînant sur la R.N. 7 des amoncellements de terre et de cailloux et causant d'importants dégâts.

Les sapeurs-pompiers, la troupe, prêtèrent leur concours aux personnels de la Voirie et des Ponts-et-Chaussées qui parvenaient à rétablir promptement la circulation.

Dimanche 18 Septembre : Le Comice Agricole des Cantons de Vienne et du Canton de Roussillon, qui n'avait pu avoir lieu depuis 1938, a repris son activité, plus que centenaire, et tenu sa première manifestation à Septème.

Lundi 26 Septembre : Plus de 6.000 personnes ont assisté, au Champ-de-Mars, au meeting organisé par le Mouvement Poujade.

Mardi 29 Novembre : M. Jules Formigé, architecte en chef honoraire des Monuments Historiques, a visité le chantier des fouilles en cours, sur l'emplacement de l'ancien hôpital, où les vestiges d'un temple ont été récemment mis au jour.

Mercredi 7 Décembre : M. Eugène Dyant, qui pendant 10 ans présida aux destinées de la Chambre de Commerce, ayant décidé de résigner son mandat, a pris congé de cette Compagnie au cours de la séance mensuelle.

NECROLOGIE

✎ Jean-Noël-Ernest Sciupi est mort à Vienne le 22 avril 1953. Il était un chef de musique apprécié et un compositeur. Il accentuait l'accueil naturel de son visage au passage de ceux qui le connaissaient, et ils étaient beaucoup à Vienne.

✎ Léon Guillaud, avoué au tribunal civil, est mort à Vienne, le 10 mai 1953. Il exerçait depuis 1910. Sa forte taille s'accompagnait d'une bonne grâce qui ne s'altérerait pas. Il était un sociétaire fidèle de toutes nos séances et de toutes nos sorties.

✎ Louis Cuny n'était pas de Vienne. Il y vint comme percepteur. Ponctuel et courtois, il s'était fait estimer. Il fut choisi comme membre de la délégation qui administra la ville, à dater de 1941. C'est à cette époque qu'il perdit à la guerre, un fils dont il garda la fierté et qu'il a rejoint au cimetière de Vienne.

✎ Claude Girard fut un utile conseiller quand il tint rue de la Chaine son magasin de papiers peints. Il était un peintre habile, dessinant avec vérité et peignant avec un lumineux coloris.

✎ Mme Jean Colas, née Jeanne Valluit, a quitté sa demeure de la place d'Arpôt le 29 janvier 1954. Elle avait été, après M. Jean Colas et M. Valluit, très attachée à notre Société. Maintenant que le temps est passé, il est possible de révéler une générosité de M. Valluit, son père. C'était alors que le Chanoine Hippolyte Rival, recueillait avec les Amis de Vienne, des souscriptions pour mettre son église de Saint-André-le-Bas dans l'état de perfection où elle se trouve. M. Valluit désira voir l'un de nous ; il expliqua qu'il avait en son église paroissiale des souvenirs de toute sa vie, et qu'il voulait coopérer à l'œuvre. Il demanda que sa souscription soit anonyme, et il remit une liasse de 80.000 francs. Mais il fallut bien le revenir voir, car des personnes sollicitées par la suite questionnaient : « Et M. Valluit, que vous a-t-il donné ? ». La réponse était interdite par le donateur. Il comprit que le silence ne pouvait se maintenir, et il permit de dire qu'il avait cotisé, mais il voulut qu'il fut parlé de 40.000 frs seulement. Ce trait de générosité silencieuse ne fut connu que du chanoine Rival et de l'intermédiaire qui reçut les fonds.

✎ André Chomienne, confectionneur à Vienne est mort le 26 février 1954. Ses ateliers avaient quitté le quai de Gère pour la place Saint-Sévère.

❧ Le chanoine Arsène Luc-Pupat était curé-archiprêtre de Saint-Symphorien-d'Ozon depuis 1932, quand il y mourut le 14 mars 1955. Originaire de Sainte-Anne-d'Estrablin, licencié en philosophie, il fut Viennois pendant vingt ans, comme professeur à l'Institution Robin.

❧ M. Francisque Tissot montra, jusqu'à son dernier jour, 10 janvier 1955, sa haute taille et la solennité de sa démarche. Il était le correspondant à Vienne depuis 1914 du Nouvelliste. Il y donnait des comptes rendus de nos réunions avec une sympathie qui persista toujours.

❧ Le Docteur Auguste Faure avait cessé l'exercice de la médecine depuis quelques années ; ses compatriotes ne l'apercevaient plus parcourant le cours, qu'il fut Romestang ou Wilson. Il avait des vues justes, qu'il exprimait avec brusquerie. Sa bonté était grande. Il est mort le 25 janvier.

❧ Fernand Point avait fait connaître Vienne par son restaurant de la Pyramide. Là se rendaient de France et de l'étranger les princes et les sujets de la bonne chère. Il avait continué le restaurant Guieu et amplifié le renom de ce relai gastronomique. Sa générosité silencieuse dépassait pourtant son savoir professionnel. Il est mort le 5 mars.

❧ Le Docteur André Grésillon est mort dans son appartement du cours Wilson le 16 mars 1955. Il était âgé de 85 ans. Jusqu'au dernier jour, il donna avec bienveillance les conseils qui guérissaient corps et âmes.

❧ Charles Vaganay avait maintenu pour les Amis de Vienne la sympathie qui fut si totale chez tous les siens. Très douloureusement atteint depuis bien des années, il est mort le 30 août 1955, place des Capucins, dans la maison où avait habité son oncle François Vaganay qui fut notre administrateur.

❧ Joannès Silvestre manifestait à notre société une sympathie active. Il était à toutes nos assemblées, à nos « premiers jeudis », et à nos sorties. Joyeux, généreux, attentif, il le resta dans l'épreuve physique qui devait l'emmener le 10 décembre 1955 dans son habitation de Sainte-Colombe, devant laquelle s'étendent le Rhône et la ville.

BIBLIOGRAPHIE VIENNOISE

A. — Géologie et Préhistoire

Gabriel CHAPOTAT. — *Pierres à cupules en site viennois* dans « *Evocations* », bulletin mensuel du groupe d'études historiques et géographiques du Bas-Dauphiné (Janvier-Février 1954).

— *Un lieu sacré mégalithique à l'est de Vienne*, dans « *Evocations* », (mars-avril 1954).

— *Autres mégalithes viennois*, dans « *Evocations* », (Octob. 1954).

Prosper GIEN. — *L'or noir existe-t-il en Dauphiné ?*

« *Vienne-Journal* » du 14 décembre 1954. Quelques mois plus tard les sondages en vue de la recherche de nappes de pétrole étaient commencées dans la région de Beaurepaire.

B. — Archéologie

a) Epoque romaine et du haut moyen-âge.

J. BATIER. — *L'assassinat de Saint Didier, évêque de Vienne*, dans « *Evocations* » (Mars-Avril 1955).

Pierre CAVARD. — « *La légende du veau d'or* », dans la Tribune de Vienne en 1955.

Joseph COTTAZ. — *Note relative aux Thermes romains de Ste-Colombe-lès-Vienne*, dans « *Rhodania* », Compte rendu du XXIV^e Congrès de Dijon.

Prosper GIEN. — *Les fouilles à la Primatiale Saint-Maurice*, dans « *Vienne-Journal* ».

Charles PICARD. — *Théâtre des Mystères de Cybèle*, dans « *La Tribune de Vienne* » du 16 Juillet 1955.

Joannès RUE. — *Fouilles sur l'emplacement de l'Odéon Romain*, dans « *Rhodania* », compte rendu du XXIII^e Congrès d'Aix-en-Provence 1947.

— *Fouilles à Vienne*, dans « *Rhodania* » XXIV^e Congrès de Dijon.

— *Découverte des restes d'un soldat romain dans le quartier de la Croix-Rousse*, dans « *Rhodania* », XXVI^e Congrès de Nîmes 1950.

Docteur J. SAUNIER. — *Découvertes récentes gallo-romaines au pays viennois, la mosaïque de Septème et la fresque d'Oytier*, dans « *Evocations* » (Mai, Juin, Juillet 1953).

b) Epoque du Moyen-âge et des Temps Modernes.

J. BATIER. — *Les « Petites Ecoles » à Vienne au XVII^e et XVIII^e siècles « Evocations »*, Mars-Avril 1952.

— *Les statuts de l'Ordre de la Solide Amitié à Vienne, « Evocations »*, Janvier-Février 1953.

— *Les vicissitudes de la cathédrale de Vienne. L'affaire Combau-don, « Evocations »* Juin-Juillet 1953.

— *Le péage de Monaco à Vienne, « Evocations »*, Novembre 1953.

Aux Archives viennoises : La vie orageuse d'Antoine Meslay et la fin édifiante de François Borel, « *Evocations* », Juin-Juillet 1955.

Pierre CAVARD. — *La cathédrale de Vienne au temps des guerres de religion, avec une « Note sur les tapisseries de Saint-Maurice » et un Index*. Vienne. Blanchard ff., impr. éditeurs 1951, 36 pp., 25 exemplaires sont sur vergé blanc à la forme de Rives dont 5 marqués H.C. et 20 numérotés de 1 à 20.

Cette étude avait paru dans le Bulletin paroissial de Saint-Maurice.

Les guerres de religions ont terminé l'âge d'or de la cathédrale. L'auteur s'élève en la description de ce qu'elle était à l'automne de 1529. « L'azur profond des voûtes » où brillait comme dans un ciel nocturne des étoiles d'or », est encore une réalité, certes atténuée ; mais il y a là une particularité de notre primatiale. Il est souhaitable qu'elle demeure et soit remise en honneur. Le blanchiment des voûtes, par un grattage, serait la suppression injuste d'un caractère de l'édifice, comme l'a été la disparition du mur horizontal qui reliait les deux tours, et son remplacement par un pignon, importé d'Ile-de-France, ce que Saint-Maurice a toujours ignoré.

Le rôle de chacun dans la dévastation de l'église est étudié, mais les « accusations supplémentaires de Charvet et de Chorier » sont rejetées.

Le second chapitre étudie la restauration de la cathédrale. Le vitrail de l'Adoration des Mages est décrit et replacé à sa bonne date : fin du XVI^e s., sans qu'il soit possible de préciser.

La description des tapisseries est précieuse, mais ni la date, ni l'atelier ne peuvent être indiqués tant que ne sera pas connu le marché passé par le chapitre.

L'index est bien utile pour retrouver rapidement les indications données dans l'ouvrage.

Chanoine Pierre CAVARD. — *Le procès de Michel Servet à Vienne*, 1 vol in-8°, de 176 pp., avec six reproductions et un plan de Vienne au XVI^e s., achevé d'imprimer le 4 novembre 1953 par Blanchard ff.

La lecture de cet ouvrage donne une satisfaction complète. Tout y est réuni pour plaire aux Viennois. Ils savaient bien que celui qu'ils appellent Michel Servet, y était venu, et que son monument, œuvre d'une ampleur que, dans notre ville, seule a atteinte la Victoire de Grange, y conserve son souvenir. Ils savaient que son départ de Vienne l'avait mené à Genève et au bûcher. Mais en savaient-ils plus ? Certes, ils disaient davantage, mais c'était bien souvent erreur, ou mauvaise compréhension.

L'ouvrage du chanoine Cavard révèle les motifs de la venue de Michel Servet à Vienne, et le rôle de médecin, utile et bienfaisant, qu'il y joua pendant douze ans, et dans lequel il aurait pu vivre, honoré et béni, sans être interrompu par des flammes de fagots.

Mais ce médecin voulait faire de la théologie, et, ce qui est dangereux en tout temps, innover ou restaurer. La théologie est certainement étude nécessaire, mais les théologiens sont gens d'affirmations décisives et de disputes inutiles, au moins pour le fidèle trompeur. Le P. Auguste Valensin a courageusement écrit : « Les spéculations, la théologie et l'anti-théologie dessèchent et appauvrissent ».

Servet fit donc de l'anti-théologie. Vienne lui en tint grief, et l'emprisonna. Il s'évada, et s'alla faire prendre par Calvin qui le fit monter à Genève, sur le bûcher de Champel. L'ouvrage se termine avec ce souvenir émouvant de « Michel Servet priant avec ferveur et répétant : *Jésus, fils du Dieu éternel, aie pitié de moi* ».

Il y avait quatre cents ans que Michel Servet avait péri, quand le volume parut. Il a fait l'objet d'au moins deux analyses, l'une de M. R. Avezour dans l'hebdomadaire de Drevet « le Dauphiné ». On y lit ce sentiment, auquel il faut s'associer sans réticence, « c'est une de ces œuvres solides et objectives comme on en peut attendre de la plume d'un ecclésiastique éclairé, homme d'étude et de devoir, dont la conscience et le savoir honorent le patrimoine intellectuel d'une ville ».

L'autre étude a paru dans le n° de janvier-février 1954 de la revue « Evocations », avec la signature de M. P. Saint-Olive. L'article est spécialement intéressant, notamment par les sept conclusions qu'il tire, avec justesse et sérénité, et parfois humour et scepticisme.

M. Saint-Olive rappelle que dans le même moment M. Fernand Rude, sous-préfet de Vienne, publiait intégralement le dossier relatif à la naturalisation française de Servet en octobre 1548 dans : « Autour de Michel Servet et de Sébastien Castellion », pp. 120-141, imprimé à Harlem, 1953.

Le texte du chanoine Cavard contient des passages en latin du XVI^e siècle, dont la traduction serait utile, même pour ceux qui ont connu Cicéron, au temps de leur rhéto.

Pierre CAVARD, *L'abbé Personneaux et la Marseillaise*, 147 pp. Imprimerie Blanchard Frères, Juin 1954.

La dernière ligne de l'ouvrage dit assez la conviction de l'auteur ; vouloir attribuer à Personneaux le couplet sur les Enfants, « c'est le triomphe de l'hagiographie sur l'histoire ». Ainsi la « piété de Savigné » a-t-elle fait attribuer à Personneaux la paternité du couplet ; l'Histoire ne croit pas à cette paternité.

Pierre CAVARD. — *Les Cordeliers de Sainte-Colombe*, dans le *Bulletin trimestriel de l'Association fraternelle des anciens élèves de l'Institution Robin*, mai 1951, pp. 1-3.

Dom F. CABROL et Dom H. LECLERCQ. — *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, publié sous la direction de Henri Marrou.

XV — 174 : à « Tours » — col. 2662-3, la célèbre épitaphe de Fœdula, avec fac simile.

XV — 175 et 176 — « Vienne en Dauphiné » — col. 3038-94.

Chapitres : I. La ville gallo-romaine. — II. L'enceinte antique — III. La citadelle — IV. Le théâtre — V. Les aqueducs — VI. Les égouts — VII. L'Augusteum et l'Arcade du forum — VIII. L'Aiguille et le cirque — IX. La ville haute — X. Assise inférieure — XI. Les thermes — XII. L'arc de triomphe — XIII. L'Hospice et le Cours Romestang — XIV. A côté de la Halle — XV. Cloîtres Saint-Maurice — XVI. Au delà de la Gère — XVII. Pont sur le Rhône — XVIII. Le Palais du Miroir — XIX. Villas — XX. Introduction du Christianisme — XXI. Indistinction primitive des Eglises de Lyon et de Vienne — XXII. Julien à Vienne — XXIII. L'histoire épiscopale de Vienne : a) le catalogue d'Adon ; b) le martyrologe d'Adon ; c) les faux privilèges ; d) l'hagiologie de Vienne — XXIV. Liste épiscopale — XXV. *Provincia Viennensis* — XXVI. *Metropolis civitas Viennensium* — XXVII. St-Pierre — XXVIII. St-Ferréol — XXIX. St-Sévère — XXX. Cimetière St-Gervais — XXXI. Le musée lapidaire — XXXII. Epigraphie — XXXIII. Sarcophages et bas-reliefs — XXXIV. Constitution ecclésiastique. — XXXV. Bibliographie.

Cette étude de 56 colonnes porte la signature de dom Leclercq. Elle est illustrée d'un petit plan de la ville et de huit reproductions de monuments antiques, des inscriptions surtout. Elle fut, certainement, écrite il y a de très nombreuses années. Qu'on

songe que ce Dictionnaire, qui est un monument énorme et fort précieux, comprend 176 fascicules, qui paraissent à raison de 2 ou 3 par année, et que, en raison de l'ordre alphabétique, Vienne se trouve dans les deux derniers fascicules, publiés en novembre 1953.

L'éditeur (Librairie Letouzey et Ané à Paris) signale que « les retouches et compléments apportés au texte du présent article sont dus à l'obligeante entremise de M. Vuilleumier ». Tout en se louant de cette collaboration, on peut, quand même, déplore que celle-ci n'ait pas été adjointe celle de compétences « du crû », c'est-à-dire de Viennois eux-mêmes. (Celle remarque étant vraie pour la plupart des ouvrages publiés sur Vienne par des étrangers). Les « retouches et compléments » sont très insuffisants, et on doit le regretter beaucoup. Depuis un quart de siècle et plus, des travaux considérables, peut-être les plus importants qui aient été faits depuis deux cents ans, ont été accomplis et publiés, plus encore dans le domaine de l'histoire que de l'archéologie, en premier lieu et surtout par M. le Chanoine Pierre Cavadé. Il est lamentable qu'il n'en ait pas été fait état dans cet article sur Vienne, lequel, nonobstant cette critique d'importance, n'en demeure pas moins fort riche et abondant. Nous citerons un seul exemple du caractère un peu vieillot de celui-ci, parce que l'étude qui mit au point la question a été publiée dans un des bulletins de la Société des Amis de Vienne : c'est en ce qui concerne les thermes gallo-romains de St-Romain-en-Gal dont les ruines sont connues sous le nom de « Palais du Miroir ». Il est écrit dans l'article que ce nom lui a été valu par le miroitement de ses marbres. La vérité est, tout autre : elle est le résultat d'un contre sens à propos du mot ancien « muriaux » signifiant murailles, appliqué, d'abord au lieu contenant les ruines : « territoire des Muriaux » et appliqué ensuite au contenu lui-même.

Joannès CHETAIL. — *Le Temporel de Saint-André-le-Bas à Vienne en 1768 « Evocations »*, Octobre 1954.

Joannès CHETAIL. — « *L'abbaye bénédictine de Saint-André-le-Bas ; sa suppression et son union au chapitre de Saint-Chef (1765-1774) » Académie Delphinale ; séance du 1^{er} décembre 1951.*

Le Pape Clément XIII signa une bulle le 14 décembre 1764 ; il y décidait que l'abbaye bénédictine de Saint-André-le-Bas, devait désormais être unie au chapitre de Saint-Chef (près de Bourgoin). Dix ans plus tard, en 1774, c'était chose faite. Mais, après la bulle et avant sa réalisation prit place une longue procédure d'information. Celle-ci est reproduite in-extenso dans le 28^e Registre ecclésiastique du Sénat de Savoie ; l'abbaye possédait, en effet, dans sa dépendance un prieuré à Saint-Genix-sur-Guiers, en Savoie. Le prieuré fut donc englobé dans l'opération.

L'information relative à l'exécution de la bulle, fut confiée au Vicaire général de Vienne. En février 1767, onze personnalités, tant laïques qu'ecclésiastiques, exposèrent les raisons favorables ; à son tour, pendant plusieurs jours de mars 1767, le Grand Prieur de Saint-André-le-Bas, Pierre Alexis Desportes développa les arguments contraires et défendit l'existence de son monastère ; il en retraça à grands traits l'histoire et expliqua le déroulement de l'affaire. Puis, du 26 au 30 mars, l'église de Saint-André-le-Bas, ses abords, la cour et le cimetière, la chapelle Saint-Sauveur, la salle capitulaire, le cloître et ses dépendances, les appartements, la maison abbatiale, etc... firent l'objet d'une minutieuse description. On consigna ensuite le compte des revenus et des charges du monastère selon la déposition du notaire Charroton, économiste du temporel.

Diverses difficultés surgirent qui furent aplanies et le 31 mai 1771 le décret de suppression fut rendu et publié, mais son application ne devint effective qu'en 1774.

Prosper GIEN. — *Les attaches viennoises du Maréchal de Lattre de Tassigny* « Vienne-Journal » du 17 janvier 1953.

« *Vienne-Industrielle* » et la crise.

Enquête parue dans Vienne-Journal du 31 janvier au 11 avril 1953, cette enquête a malheureusement été interrompue en raison d'un conflit social survenu dans la chaussure.

« *Verrons-nous bientôt la traction électrique remplacer la vapeur* », « Vienne-Journal » du 29 mars 1953.

Fouilles à la Primatiale, « Vienne-Journal » du 3 octobre 1953.

L'incendie de la bibliothèque de Vienne il y a 100 ans, « Vienne-Journal » du 8 mai 1954.

François Laurent d'Arlandes, premier navigateur aérien, « Vienne-Journal » du 25 septembre 1954.

Sculpteurs, tailleurs de pierres, ymagiers, à la cathédrale de Vienne, « Vienne-Journal » du 9 octobre 1954.

Charles JAILLET. — *Vienne*, dans le « *Bulletin de liaison de France et de l'Union française* », 6^e année, juin 1951, n° 62 consacré à « *Lyon et la vallée du Rhône, les Alpes françaises et le pays stéphanois* ».

Cet article a été complètement défiguré par de nombreuses coupures et des remaniements qui ne sont pas de l'auteur, évidemment. Il devait s'intituler : « *Vienne dans l'Histoire et dans l'Art* », et avoir une ampleur au moins quatre fois supérieure. Le résultat de ce tripotage des rédacteurs du bulletin est que l'article, tel qu'il a été publié, fourmille de fautes et d'erreurs, voire d'inepties, pour lesquelles l'auteur n'a aucune espèce de responsabilité.

René LACOUR. — *Les frères Prunelle de Vienne et la guerre de 7 ans*. — « *Albums du crocodile* » Juillet 1953 - Mars 1954.

Jean LAFABRIE. — *Communication sur un denier de Louis l'Aveugle, roi de Bourgogne*, dans le « *Bulletin de la Société française de numismatique* » 6^e année, n° 2, Février 1951.

Il est indiqué qu'« il est probable que (ce denier) frappé à Lyon, vient compléter la série de ce roi de Bourgogne » dont on connaît des pièces frappées à Avignon, Arles et Vienne, et qu'il se rapproche de celui de Boson, frappé à Arles. On sait que Louis l'Aveugle succéda à Boson, son père, sur le trône du royaume de Bourgogne, dont Vienne fut l'une des capitales.

Pierre SAINT-OLIVE. — *Futilités du temps jadis. L'ordre de la Méduse à Saint-Symphorien-d'Ozon*. « *Evocations* » Mai-Juin-Juillet 1953.

Docteur J. SAUNIER. — *Le cadastre ou parcellaire de la commune de Feyzin*, « Evocations », Novembre 1951.

Maître Jacques de Saint-Georges, Maître d'œuvre du Roi Edouard Premier d'Angleterre et de Pierre de Savoie, comte de Saint-Georges-d'Espéranche, « Evocations », Mars à Octobre 1952.

Augustin FLICHE. — *La collection Didelot* (Musée de sculpture comparée à la Faculté des Lettres de Montpellier), dans « *Congrès archéologique de Montpellier, 1950-51* »).

Il y est cité le moulage de sarcophage de St-Léonien, de l'église St-Pierre de Vienne et les deux bas-reliefs de St-Maurice, représentant l'épisode évangélique des Disciples d'Emmaüs.

Gabriel HEYMANN. — (l'auteur est mort accidentellement en novembre 1951) *Une édition rarissime de Pierre de Boissat sur le miracle de N.D. de Posier*.

Dans « *Petite revue des Bibliophiles dauphinois* », 2^e série, T.V. n° 1 (1948-1951), pp. 19-25. Tirage à part.

C. — Littérature et divers

Prosper GIEN. — *Un tryptique féminin dans la poésie d'André Rivoire*, dans « *Vienne-Journal* » des 30 juillet et 6 août 1955.

Une très intéressante étude littéraire sur le regretté poète viennois, dans laquelle est définie cette délicatesse de pensée et de sentiment qui fait que le poète se penche tour à tour vers l'enfant, la jeune fille et la femme avec une égale inspiration.

Henri PERRIN. — *En marge et entre les lignes*. Editions et Imprimeries du Sud-Est, 46, rue de la Charité, Lyon, 1955, in-16, 152 pp. Préface de l'abbé J.M. Brun. L'ouvrage est daté du 20 septembre 1950.

Cet ouvrage posthume de l'abbé Henri Perrin suit l'Evangile. Il porte la forte et particulière empreinte de son auteur : esprit incisif, cruel et amer parfois, toujours délical, attendri souvent, habile à montrer comment le passé est soigneusement imité et comment persiste le respect de formes incomprises.

Tout le livre est à lire, dans la piété et l'émotion, dans le souvenir de celui qui souffrit par son corps et par son cœur. L'abbé Henri Perrin, fils d'un ingénieur des Ponts-et-Chaussées à Vienne, fut à l'Ecole Robin un professeur d'une rare qualité. Il mourut le 3 février 1952, curé de Tolvon.

Le passage suivant dira la saveur de la pensée :

« Il y a des rites que l'on doit accomplir pour « honorer les morts ». On les respecte ces rites mieux que ceux qui devraient honorer les vivants, certains vivants..., on a peur de ceux qui ne sont plus. Sans doute est-ce par regret de ne pas les avoir assez aimés, ou bien par brusque compréhension de ce qu'ils étaient...

« Lorsque l'absence s'est faite, on découvre tout ce qu'il y avait dans la présence ».

Mme Renée PEYAUD. — *La poésie à Vienne à travers les âges*, Vienne, Blanchard Frères, s.d. (1951) In quarto de 26 p. non chiffrées.

D. — LES REVUES

Bulletin de la DIANA, tome XXXI, n° 4, Excursion de la Diana à Bourg-Argental, Lupé, Mallevall, Condrieu, la Chapelle-Villars, Chuyer, La Chartreuse de Sainte-Croix, 25 août 1951 — Compte rendu par M. Louis Bernard (pp. 275-287). Comme il s'agit du Forez Viennois, le nom de Vienne revient souvent. M. Maurice Faure parle à Condrieu et à Sainte-Croix.

VILLARS. — *Communication de M. Robert Poidebard*, pp. 288-296. Chapitres : La Famille, Les Archevêques, Le Maréchal.

La circonscription de la Chambre de Commerce de Vienne, Bourgoin et La Tour-du-Pin, ses ressources industrielles et touristiques, présentée par « *l'Exportateur français* » n° du 65 février 1951.

A signaler particulièrement : *Présentation* par M. Eugène DYANT, président de la Chambre de Commerce — *Vienne, son industrie et son commerce*, par M. CHATAIN, secrétaire général de la Chambre de Commerce ; *La Chambre de Commerce de Vienne, son origine, ses présidents, son activité*, — *Vienne et l'Urbanisme*, par Lucien HUSSEL, député maire de Vienne président du Conseil général de l'Isère, questeur de l'Assemblée nationale. — *Vienne et le tourisme*, par Charles JAILLET (Ce titre n'est pas celui qu'avait donné l'auteur. L'article même est fait de bribes et de morceaux coupés sur la copie, et plus ou moins bien raccordés. Dans l'illustration, avec le Théâtre romain et le Cloître de Saint-André-le-Bas, il y a, on se demande pourquoi, les halles médiévales de Crémieu !). — *Vienne important centre de la laine cardée*, par Jean VAGANAY, président de la Chambre syndicale patronale de l'Industrie textile. — *L'industrie métallurgique et mécanique de Vienne* : par Paul TRAUMER, ingénieur, président du syndicat patronal de la métallurgie viennoise, trésorier de la Chambre de Commerce de Vienne. De nombreuses illustrations assez bien choisies.

« *Textiles — Organe de la Production textile française*. Janvier-Mars 1952. — Paris, Edition Potec, pp. 74.

« *Vienne* » par Jean RAMET, Président de la Chambre Syndicale Patronale textile de Vienne.

Aux illustrations :

« Revers du sceau de Humbert II, Dauphin de Viennois, représentant la ville de Vienne » — « Le célèbre portique du Forum Romain à Vienne », p. 75.

« Extrait des collections de la Fabrique Viennoise. Ces échantillons attestent le caractère renouvelé des créations de ce très important centre de production de laine cardée, dans quelques-uns des genres où s'affirme sa réputation : tissus pour pardessus et vestes seules, costumes classiques et fantaisie, lainages pour robes et manteaux — p. 113, « Bibliographie », « l'Industrie de la laine cardée à Vienne.

ERRATA

Dans le précédent Bulletin, p. 33, lire Dom LECLERCQ au lieu de LECLERGQ.

p. 38 — Lire Robert Avezou *archiviste* en chef au lieu de architecte en chef.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 MARS 1957
SUR LES PRESSES DE
— L'IMPRIMERIE —
— TERNET-MARTIN —
— A VIENNE —
— SUR-LE-RHONE —



Dépôt Légal N° 648 - 1^{er} Trimestre 1957.

IMPRIMERIE TERNET-MARTIN
— A VIENNE (ISÈRE) —

